

TRAVAUX DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN — VII

SECTION DE PHILOGIE ET HISTOIRE ORIENTALES — I

HETHITICA .1

TRAVAUX ÉDITÉS

PAR

Guy JUCQUOIS

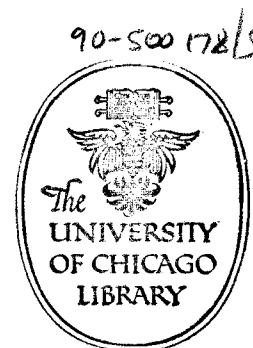
LOUVAIN
BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

1972

P945
.A1H5
V.1
1972
C.2

A MM. E. LAROCHE
et P. NASTER en signe
de reconnaissance,

G. J.



021

D/1972/0602/1

PRÉFACE

L'Université Catholique de Louvain s'enorgueillit à juste titre de son Institut Orientaliste dont les travaux actuels ne font qu'augmenter la réputation de niveau international. Les principaux secteurs du monde oriental ancien y sont brillamment représentés et on y enseigne une trentaine de langues et de littératures sans compter l'importante activité consacrée à plusieurs spécialités allant du bouddhisme à la patrologie orientale en passant par le byzantinisme, l'épigraphie sémitique, la philosophie arabe, l'égyptologie et l'akkadologie.

Ce dernier secteur était le seul représentant du domaine des langues et écritures cunéiformes qui fût enseigné à Louvain jusqu'en 1963. Cette année-là, à l'initiative de mon Maître, Mr. Paul NASTER, Professeur à l'Université de Louvain, furent créées une chaire de sumérien dont il se chargea bénévolement et une chaire de langues et écritures hittites. Je me vis attribuer, grâce à la bienveillance des autorités académiques, la suppléance puis le titulariat en 1966 de ce cours. J'acceptai cette nouvelle charge avec autant d'enthousiasme que d'inexpérience, bien que j'ai eu le privilège de bénéficier de l'enseignement riche et si profondément humain d'un autre de mes Maîtres, Mr. Emmanuel LAROCHE, Professeur à l'Université de Strasbourg et Directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études à Paris. Le hittite m'avait intéressé en tant que comparatiste, j'étais appelé à l'enseigner en tant que philologue : je mesurai rapidement l'écart qui demeurait entre ces deux conceptions de l'étude d'une langue. Dès la seconde année je fus obligé de dédoubler le cours en une partie élémentaire où l'on étudiait des textes simples tels que l'Apologie de Hattušiliš, les Prières de Muršiliš II ou le Code Hittite, et en une partie supérieure où des textes inédits, des textes louvites ou palaïtes, des inscriptions hiéroglyphiques ou des inscriptions lyciennes nous donnaient matière à réflexion et à discussion. L'Université de Louvain étant la seule institution belge au programme de laquelle figurât un cours de hittite, des Collègues d'autres Universités du pays m'envoyèrent certains de leurs étudiants si bien qu'après deux ans d'enseignement on forma une petite équipe dont l'hittitologie constituait un intérêt premier ou secondaire selon les cas. Beaucoup, parmi ces étudiants, étudiaient le hittite dans le cadre d'autres études telles

que l'archéologie du Proche-Orient, l'assyriologie, l'histoire de l'Antiquité, le droit comparé, la philologie grecque. Quelques-uns toutefois choisirent le hittite comme branche principale et entreprirent un doctorat en relation directe avec cette matière. C'est ainsi que Mr. René LEBRUN travaille actuellement à une édition critique accompagnée de commentaires des textes se rapportant à Hattušiliš III, Mr. Piet CORNIL a entrepris une étude typologique de l'arménien et du hittite, tandis que Mr. Jan WEITENBERG a présenté au début du mois de juillet, à l'Université de Nimègue, son doctorat qui portait sur les thèmes en -u- en hittite et dont l'étude qu'on lira plus loin est extraite.

Dès l'année 1967 cependant, mes charges d'enseignement augmentèrent très sensiblement, si bien que je dus renoncer à assurer un enseignement normal du cours de hittite. Je donnai officiellement ma démission tout en continuant à assurer la direction de certains travaux entrepris auparavant. L'intérêt pour cette discipline demeurait pourtant vif à l'Université de Louvain, aussi, l'occasion se présentant de publier un recueil d'articles ayant trait à l'hittitologie, en profitais-je avec joie pour manifester de façon concrète ma reconnaissance à mes Maîtres, MM. LAROCHE et NASTER, et pour leur prouver ainsi que le comparatiste à la formation duquel ils avaient tant contribué avait su transmettre l'amour de cette discipline à de plus jeunes que lui.

Louvain, le 17 février 1971

Guy JUCQUOIS

LA TABLETTE KBo XVI 98
(= 2211/c)

par

P. CORNIL et R. LEBRUN

L'intérêt de la tablette ne tient pas seulement à la longueur du texte, qui, bien que mutilé en plusieurs endroits, n'en conserve pas moins certains passages presque sans lacunes (Ro. II 1 à 20 par exemple); nous aurons l'attention surtout attirée par l'originalité du contenu, à savoir un rituel concernant l'accession au trône, avec toutes les opérations magiques que cela suppose; ces pratiques relèvent essentiellement de l'examen des entrailles et de l'observation des oiseaux. Malheureusement, la terminologie employée dans ces textes magiques est encore très nébuleuse, et beaucoup de termes, comme nous le constaterons, se sont jusqu'à présent dérobés à la sagacité des chercheurs. Plusieurs types de rituels nous sont connus; celui-ci, du genre « Thronbesteigung », s'ajoute à la liste de H.M. KÜMMEL, *Ersatzrituale*, pp. 43-149. L'accession au pouvoir royal était avant tout un événement religieux, et il était dès lors normal qu'en plus des diverses cérémonies religieuses se déroulent des opérations magiques visant à attirer la protection des dieux sur le nouveau souverain. Dans le texte, les opérations magiques semblent débiter au Ro. I, 7; les lignes 1 à 6 traitent surtout d'un « vœu » prononcé par la Reine, et adressé à Hépat de Kumanni, Lelwani, et peut-être une autre divinité dont le nom a pu figurer dans la lacune en fin de la ligne 3. Il n'est pas interdit de voir dans la SAL.LUGAL de la ligne 3 la reine Pudahépa (cfr commentaire ligne 3); nous serions donc en présence d'un rituel qui comme tant d'autres remontent soit à l'épouse de Hattusili III, soit à son fils Tudhaliya IV.

Ro. I

1. [...E]RÍN^{MES} ša-ri-ku-ya ERÍN^{MES} UKU.UŠ [...
2. ...-]at nu a-ri-ya-u-en nu DINGIR^{LUM} EGIR [...
3. .SAL.LUGAL A-NA ^dHé-pát ^{URU}Kum-ma-an-ni [...
4. ^dLe]-el-ya-ni IK-RU-UB ma-a-an-ya-mu DINGIR^{MES} [...
5. iš-ta]-ma-aš-te-ni GEŠTU-an-mu pa-ra-a e-ep-t[e-ni

6. ...] -la-at-te-ni BE-an Ū-UL DÛ-ri [...
 7. ...]SIG₅-ru EGIR-ma NU.SIG₅-du IGI-zi TE^M[EŠ...
 8. KASKAL iš-ki]-ša GAM IGI-zi zi GAR-ri 12 ŠĀ.DIR [SIG₅?.
 9. GIŠŠÚ.A]-hi GÛB-an NU.SIG₅
-
10.]-za a-ra-ah-za SI X SÁ-ar nu-za-kán pa-a-i-mi
 11.^aUT]UŠ^I ku-e-da-n[i-i]k-ki
 12.da]-ah-hi ma-a-an-ma 𐎶𐎵-
 13.ú-eh]-ta-ri nu MUŠEN^{HLA} SI X SÁ-an-du
 14.-]kán EGIR UGU SIG₅-za
 15.]EGIR KASKAL^{NI} Á.MUŠEN-kán
 16.]pa-it
 17.]EGIR UGU SIG₅-za
 18.^{LÚ}]IGI.MUŠEN SI X SÁ-at-ya
-
19.EGIR-ma NU.SIG₅-du
 20.x
 21.N]U.SIG₅
-
22.-z]a-kán u-uh-hu-un
 23.-]ti-ši
 24.me-m]i-iš-ki-mi
 25.x
 26. nihil
 27'.] ku-it
 28'.-]e
 29'. nihil
 30'.S]IG₅
-
- 31'. nihil
 32'.-]ú-it
 33'.x
 34'.x
 Lacune.

Ro. II

1. IGI-zi[TE^{MEŠ} ir-liš] GÛB-za RA-^{IS} S[IG₅
 2. EGIR TE^M[EŠ ir-liš ZAG-za N]U.SIG₅

3. ^aUTUŠ^I ku-it URU Ka[-i]t-ta-na pa-iz-zi
 4. nu-za A-NA ^aŠa-ú-[ma-d]a-ri GIŠTUKUL-an-za BAL-i
 5. SAL.LUGAL-ma-kán tu-u-ú[a-az BAL-i] ma-a-an-ma-za
 DINGIR^{LUM} KIMIN
 6. nu IGI-zi TE^{MEŠ} SIG₅[-ru E]GIR-ma NU.SIG₅-du
 7. IGI-zi TE^{MEŠ} ni ši t[a ki Z]AG-aš ŠA ^aHé-pát GIŠTUKUL
 ZAG-aš
 8. še-lu-uš-hi ta-aš-ši-iš [GÛ]B-za RA-^{IS} zi GAR-ri 12 SĀ.DIR
 SIG₅
 9. EGIR TE^{MEŠ} ir-liš ZAG[-za] NU.SIG₅
-
10. ^aUTU URUTÚL-na ku-it e-ni-eš-ša-an te-eš-ha-ni-eš-kat-ta-ri
 11. nu-kán GIM-an ^aUTUŠ^I IŠ-TU KUR URUKum-ma-an-ni UGU
 a-ar-ten
 12. nu-za-kán LUGAL-iz-na-an-ni e[-eš]-ha-ha-ri nam-ma-za
 EZEN^{MEŠ}
 13. DÛ-mi GIM-an-ma-za-kán EZEN^{MEŠ} kar-ap-mi
 14. nu I-NA URUNe-ri-iq-qa pa-i-mi nu A-NA DINGIR^{LIM} SIS-
 KUR pí-ih-hi
 15. i-ia-mi-ma Ū-UL ku-it-ki pa-ra-a-ma MU.KAM-an-ni
 16. A-NA KASKAL URUNe-ri-iq-qa EGIR-an-pát ar-ha-ha-ri
 17. ma-a-an-ma-za DINGIR^{MEŠ} ku-u-un IR^{TAM} GAM-an ma-la-a-an
 har-te-ni
 18. nu MUŠEN^{HLA} SI X SÁ-an-du Á.MUŠEN-kán EGIR UGU
 SIG₅-za
 19. na-aš TAR.LIŠ pa-an pa-it 2 mar-ša-na-aš-ši-iš-ma-kán pí-[..]-za
 20. ú-e-ir na-at-kán pí-an ar-ha [pa-a-ir
 21. 2 KAL-tar-ši-iš-kán ta-pa-aš-ši-iš-ša [-.....
 22. na-at 2-an ar-ha pa-a-ir UM-MA^m [.....
-
23. nu ši an-da la-ah-la-ah-hi-ma-aš MUŠEN^{HLA} [.....
 24. pí-an-ku-uš na-aš 2-an ar-ha [pa-a-ir
 25. EGIR GAM ku-uš na-[.....
 26. šu-lu-pí-eš-kán pí-an [.....
 27. ku-ya-at-tar-ma-aš [.....
-
28. IŠ-TU SALŠU.G[I.....
 29. LUGAL-uš-za iz-[.....
 30. I-NA UD 2.[KAM
 Lacune

Vo. III

x+1. [.....]

2'. [.....]SIG₅3'. [.....]ku]-i^š-ki TUKU.TUKU-az

4'. [.....]

5'. [.....]NU.SIG₅-du SIG₅6'. [.....]NU.[SIG₅-du SIG₅

7'. ma-a-an[-za.....]mar]-ki-ia-an har-ti

8'. nu TE^{MEŠ}[.....]

9'. ma-a-an-za[.....]mar-ki-ia-an har-ti

10'. nam-ma[.....SIG₅-ru]EGIR-ma NU.SIG₅-du11'. IGI-zi[TE^{MEŠ}.....]EGIR TE^{MEŠ} ni-eš-kán

12'. ZAG-na-a[š.....]

13'. ^dUTU^{ŠI} ku-ya-pi [.....]-ma-na A-NA ^dPi-ir-ya KAŠ pi-eš-[ta14'. nu KAŠ-aš TE^{MEŠ}[.....]ma-a-an-za DINGIR^{LUM} SISKUR
da-at-ta15'. A-NA ^dUTU^{ŠI} kán[.....]-da-an aš-šu-li ne-ia-at-ta-[at16'. nu IGI-zi TE^{MEŠ}[SIG₅-ru EG]IR-ma NU.SIG₅-du IGI-zi TE^{MEŠ}17'. ni ši KASKAL 12[ŠÀ.DIR SIG₅ E]GIR TE^{MEŠ} GIŠŠÚ.A-*hi*
GÛB-an NU.SIG₅

Vo. IV

x+1. [.....] nu hu-[.....]

2'. [.....]pa-a]n-ku-uš ú-it [.....]

3'. [.....]pa-it KAL-tar-ši-iš [...]

4'. [.....]-an IK-ŠU-UD KAL-t[ar-ši-iš

5'. [.....]ú-it na-aš-kán [...]

6'. [.....]i]š-kán EGIR.GAM [...]

7'. [.....]pi-eš-šir[.....]

8'. [.....]-ma-pát nu [.....]

9'. [.....]x

18''. [.....]NU.S]IG₅-du[.....]19''. [.....]KAM DINGIR^{LUM}-za da-pi-an[.....]-ni-pa-iš

20''. [.....]-ru KAM pa-an-ku-uš-za ZAG-tar da-[a-aš

21''. [.....]ku-i-e MA-ME-TE^{MEŠ} da-pi-an-da iz-[.....]22''. [.....]NÍ.TE ^dUTU^{ŠI} ar-*ha* a-ni-ia-nu-un[.....]-da-]pi-an23''. [.....]-at-ti BAL-an-zi ma-a-an-ma-za DINGIR^{LUM} KIMIN nu
[.....]SIG₅-ru24''. [.....]MEŠ mi-nu-mar^{HLA} da-an-te-eš nu-kán an-da SIG₅-u-i [I-N]A
UD 2.KAM25''. [.....]ZAG-tar da-a-aš nu-kán DINGIR^{MEŠ}-aš I-NA UD 3.KAM
DINGIR^{MEŠ} GÛB-aš TI-tar26''. [.....]nu-kán EGIR-pa GIŠDAG-ti SIG₅

Ro. I

1. [.....] des fan]tassins ordinaires, des fantassins lourdement
armés [.....]2. [.....] jet nous avons eu recours à un oracle; la
divinité [.....]

3. [.....] la Rei]ne 4. a fait un vœu 3. à Hépat de Kumanni [.....]

4. à Le]lwani (en ces termes) : « Si vous les dieux [.....]

5. vous m'é]coutez, et me prêt[ez] l'oreille

6. vous [.....]; si (cela) n'est pas fait

7. [.....] que ce soit favorable et ensuite défavorable; les premières
chai]rs8. la route] regarde en bas vers le [d]os, le zi est couché, 12 circon-
volutions (intestinales) : [favorable

9. la chai]se à gauche : défavorable.

10. [.....] a été constaté (par oracle) au dehors, je me mets
en route

11. [.....] moi, Mon Soleil] quelque [p]art

12. [.....] je place et lorsque

13. [.....] il [se re]nd, alors que l'on examine les
oiseaux

14.] en arrière et en haut, c'est bien
 15.] derrière la route, l'aigle
 16.] est allé
 17.] en arrière (et) en haut, c'est bien
 18. l'augure a examiné
-
19. et en]suite que ce soit défavorable
 20. nihil
 21. dé]favorable
-
22.]j'ai vu
 23.
 24. je ré]pète
 25-26 nihil
 27.] du fait que ?
 28-29 nihil
 30. fa]vorable
-
- 31-34 nihil

Ro. II

1. Les premières [chairs, *ir-liš*] à gauche, un renforcement : favorable
 2. Les chai[rs] suivantes [*ir-liš*] à droite : dé]favorable
-
3. Si Mon Soleil se rend dans la ville de Ka[i]ttana
 4. alors, il offre une arme au dieu Šau[ma]d]ari
 5. et la Reine [fait une offrande au] loin, et lorsqu'(il s'agit) d'un dieu, c'est la même chose.
 6. Que les premières chairs soient favo[rables et en]suite défavorables.
 7. Les premières chairs : le *ni*, le *ši*, le *t[a*, le *ki* de dr]oite, l'arme de droite de la déesse Hépat
 8. le *šelušyi* fort ?, à gauche [un] renforcement, le *zi* est couché, 12 circonvolutions (intestinales) : favorable
 9. Les chairs suivantes : *ir-liš* à droi[te] : défavorable.
-
10. Lorsque la déesse Soleil d'Arinna apparaît en rêve de cette manière,

11. alors montez de la province de Kumanni comme Mon Soleil.
 12. Je m'installe dans la fonction royale, et en outre 13. je célèbre 12. les fêtes,
 13. et lorsque je termine (la célébration) des fêtes,
 14. je me rends dans la ville de Nérík ; je fais une offrande à la divinité,
 15. et je (la) fête ; (je ne fais) rien d'autre, et l'année suivante,
 16. je me place à nouveau sur la route de Nérík.
 17. Lorsque vous les dieux vous avez approuvé cette consultation oraculaire,
 18. que l'on observe les oiseaux ; un aigle derrière en haut, c'est favorable ;
 19. celui-ci s'en est allé, et deux oiseaux *maršanašši*
 20. sont venus, ils sont [partis
 21. deux « aves pestiferae » mâles [
 22. et ils sont partis au milieu. Ainsi parle [
 23. à l'intérieur du *ši* les oiseaux *lahlahhima* [
 24. et ils sont [partis] au milieu
 25. que derrière (et) en-dessous [
 26. les oiseaux *šulupi*
 27. *kuyattarmaš*
-
28. Par la « vieille » [
 29. le Roi fê[te] ?
 30. Le second jour [
 Lacune

Vo. III

x+1. illisible

2. favorable ?

3'. une quel]conque colère

4'. nihil

5'.] que ce soit défavorable (et) favorable

6'. que ce soit dé]favorable (et) favorable

- 7'. Lorsque [] a [dé]sapprouvé
 8'. alors que les chairs []
-
- 9'. Lorsque [] a désapprouvé
 10'. en outre [] que ce soit favorable et ensuite défavorable
 11'. Les premières [chairs] les chairs suivantes, le *ni*
 12'. de droite
-
- 13'. Lorsque Mon Soleil [] a offert de la bière au dieu Pirwa,
 14'. la bière, les chairs []; lorsque l'offrande a été offerte
 au dieu
 15'. le [] s'est présenté pour le salut à Mon Soleil.
 16'. Que les premières chairs [soient favorables et [en]suite défavora-
 bles; les premières chairs,
 17'. le *ni*, le *ši*, la route, 12 circonvolutions (intestinales) : favorable;
 les chairs suivantes, la chaise (est) à gauche : défavorable

Vo. IV

x+1. x

- 2'. en]semble est venu []
 3'. [] est parti; un x mâle []
 4'. [] a rencontré, un x mâle []
 5'. [] est venu et il []
 6'. [] derrière (et) en-dessous []
 7'. [] ils (ont) jeté []

8' et 9' : lacunes trop importantes

- 18''. que ce soit dé]favorable []
 19''. la divinité
 20''. [] le *pankus* est entré en possession du profit
-
- 21''. [] tous les serments qui []
 22''. [] moi, Mon Soleil, en personne, je (les) ai accomplis,
 ..[t]out
 23''. [] sacrifient, et si c'est un dieu, c'est la même chose,
 que [] soit favorable
 24''. les [] les succès qui ont été pris, le deuxième jour favorable

- 25''. le [] est entré en possession du profit; les dieux le troisième
 jour
 26''. [] ensuite sur le trône : favorable.

COMMENTAIRE

Ro. I

1. ERÍN^{MEŠ} *ša-ri-ku-ya* : Friedrich, HWb Erg. 2 p. 22 suggère le sens de « gardiens de la paix ». L'adjectif *šarikuya-* est souvent apposé au terme LÚ^{MEŠ}, par exemple en KUB XIII 8 4-5 : 4. LÚ^{MEŠ} *ša-ri-(ku)-ya-za-kán ku-i-e-eš da-an-te-eš na-at QA-DU É^{MEŠ}-ŠU-NU URU^{HI.A}-ŠU-NU* 5. A-NA É.NA₄ *pi-ia-an-te-eš*, ou en KUB XXXIX 9 Ro. 10LJÚ^{MEŠ} DUGUD *ša-re-e-ku-aš* 11. ...-]ia Û A-NA DAM^{MEŠ} LÚ^{MEŠ} DUGUD. Otten, TR p. 149, rejoignant d'ailleurs Laroche RHA 15 pp. 60 et 125, pense qu'il s'agit d'une classe sociale inférieure; dans le texte qui nous occupe, les fantassins *šarikuya* sont distingués des fantassins lourdement armés, ce qui laisse supposer qu'ils devaient disposer d'un armement léger et être affectés à des besognes telles que le maintien de l'ordre. La forme *šarikuya* représente un nominatif sur base de KUB XIII 8 4, et Friedrich, HWb, p. 185. L'on consultera aussi utilement R. WERNER, Hethitische Gerichtsprotokolle, StBoT 4, Wiesbaden, 1967, p. 42; cfr. mention d'ERÍN^{MEŠ} *šari(ku)ya-* en KUB XIII 34 IV 20 et KUB XXVI 24 IV 3 dans lequel ils sont mentionnés à côté de ERÍN^{MEŠ} GÍR^{PI} = fantassins.
2. *a-ri-ia-u-en* : 1 p. pl. du prétérit actif de *ariya-* = interroger l'oracle; ce verbe s'oppose à *punuš(k)-* = interroger un homme, cfr LAROCHE, RHA 12 (54).
- 3-4. Le vœu adressé par la Reine à Hépat de Kumanni et à Lelwani constitue un argument de poids pour faire remonter ce texte à la Reine Puduhepa; cette dernière a fréquemment invoqué la déesse Lelwani, notamment dans son célèbre vœu (cfr. LAROCHE, RA, 1949, 43 et OTTEN, *Das Gelubde*, StBoT Heft 1, 1965) et dans la prière à la déesse Soleil d'Arinna et son cercle (KUB XXI 27). D'autre part, la déesse Soleil se présente ici comme Hépat de Kumanni; autrement dit, la divinité est invoquée sous son appellation hurrite, et chacun sait que Pudu-

hépa est une princesse hourrite, originaire du Kizzuwatna et plus précisément de la ville de Kumanni (cfr KUB XV 16 I 1 = KUB XV 17 + KUB XXXI 61 I 1 : DUMU.SAL^{URU} *Kum-ma-an-ni*). Il n'est donc pas surprenant que Pudahépa se soit adressée à la déesse Soleil hourrite, celle de son pays natal, que par ailleurs elle a sollicitée en KUB XXI 27 5-6. Dans une situation importante, Pudahépa invoquerait deux des divinités qui furent avec *IŠTAR*.^{LIL} = Sausga de Samuha ses divinités préférées.

8. KAS *iš-ki-ša* GAM IGI-zi : nous trouvons un parallèle en KUB XVIII 11 Vo 6' : KASKAL^{NU} *iš-ki-ša* GAM IGI-zi = *HARRANU iš-ki-ša kat-ta uš-ki-iz-zi*; *iškiša* représente un datif.

zi GAR-ri : le *zi*, abréviation de *zizahiš*, constitue une partie omineuse située à l'arrière du foie sur la face dorsale, cfr. LAROCHE, RHA 12 (54) et RA 64 (1970) 130, 133. GAR-ri est l'équivalent du hittite *ki-it-ta-ri* : = est couché.

12 ŠĀ.DIR : accadien *TIRANU* = les circonvolutions intestinales. Les chiffres 10 et 12 entraînent un « omen » favorable, à l'inverse du 8 ou de circonvolutions simples. Si les circonvolutions se confondent, l'omen est aussi défavorable : cfr KUB VI 34 IV 20 : ŠĀ.DJIR *ú-li-iš-ta* NU.SIG₅ : les « tiranu » se confondaient : mauvais ; signalons la présence de 14 *TIRANU* en KBo XVI 97 Vo. 35 et de 18 *TIRANU* en ABoT 14 IV 3, cfr. LAROCHE, RA 64 (1970) 130, 133.

9. GIŠŠŪ.A-*hi* : représente le hourro-hittite : *kešhi* : chaise, siège. Sa situation à gauche entraîne un « omen » adverse.

Comme confirmation du siège de gauche défavorable, cfr. aussi 388-i I 14' . . x GIŠŠŪ.A-*hi* GÛB-an NU.SIG₅.

12. La lecture des deux derniers signes de la ligne reste incertaine ; ces deux signes semblent former un groupe indépendant de *ma-an-ma* ; cette position est confirmée si nous nous référons à la tablette 388-i I 6'-7'.

6'. *ma-a-an* 𐎶𐎠𐎶 KASKAL^{URU} [*k*]u-e-ez-za *im-ma*

7'. *ku-e-ez-za* EGIR-pa *ú-e[-eh-ta-r]*i.

Le parallélisme avec notre passage est frappant ; il est clair que l'on ne peut lire *a-ši*, mais éventuellement *2-ši*, qui pourrait représenter une forme numérale inconnue par ailleurs.

13. Toujours en rapport avec 388-i 7' (rituel magique d'Istar de Samuha), nous proposons de reconstituer EGIR-pa *ú-eh[-ta-ri]*.

Début de la consultation par les oiseaux.

Ro. II

1. RA-*Is* = hitt. *uḫant-* et représente le permansif accadien *MAHIŠ* ; la meurtrissure, le renforcement est une des caractéristiques physiques possibles de l'organe examiné, cfr. en dernier lieu LAROCHE, RA 64 (1970) 134, 136.
3. URU *Ka-it-ta-na* : ville dont la localisation est inconnue. Elle devait avec Dattassa constituer un lieu d'adoration du dieu Saumadari.
4. *Ša-u-ma-da-ri* : sans déterminatif divin, épithète de *NER.GÁL* dieu des enfers ; cité comme dieu en KUB XV 19 Ro. 9, 11, 13. (LAROCHE, *Recherches*, p. 58). D'après KUB XV 19 Ro 11 sqq. et KUB XV 1 II 45 sqq., ce dieu est adoré à Dattassa, ville du Bas-Pays, qui servit de capitale à Muwatalli lors de l'invasion des Gasgas. Ces mêmes textes nous renseignent sur une fête du flambeau (EZEN *zupparu*) consacrée à cette divinité ; une fête analogue était consacrée dans la ville de Nérík à *QU*.
4. Comme nous le savons par de nombreux reliefs, la Reine offre le sacrifice quelque peu en retrait du Souverain hittite.
7. GIŠTUKUL : l'arme de droite qualifie des zones omineuses variées, comme ici le *ni* et le *ši* ; parfois, l'arme porte le nom d'une divinité, en l'occurrence Hépat.

Quant au *ni*, acrographie de *nipašuriš*, il représente la plus importante des parties omineuses, à savoir le foie, cfr. LAROCHE, RA 64 (1970) 131. Il semble comporter un certain volume, et peut se définir par sa droite et sa gauche, le haut et le bas. Il se divise aisément en deux fractions distinctes. (cfr LAROCHE, RHA 12 (54)). Le texte KUB XVI 34 I 18 offre un témoignage intéressant sur le *ni* : *ni-iš-kán ZAG-aš* GAM-aš ZAG-za GÛB-za UGU *u-da-aš* = la droite en bas du *ni* s'est soulevée à droite (et) à gauche.

Le *ši*, acrographie de *šintahiš* = KI.GUB, vient lui en deuxième position, juste après le *ni* ; il détermine une région omineuse importante, presque toujours examinée, cfr. LAROCHE, RA 64 (1970) 128, 131-132.

7. *še-lu-uš-ḫi* : hapax legomenon. La finale *-hi* fait songer à un terme hourrite ; il doit désigner une partie omineuse.

Il est possible que nous ayons dans la forme *ta-aš-ši-iš* un adjectif déterminant *šelušhi*, au nominatif singulier commun ;

cet adjectif *tašši-* inconnu par ailleurs, serait un doublet de *t/daššu-* = fort; son thème aurait servi à la formation de substantifs tels que *taššiatar* (abstrait de *tašši-*), *taššiama-* (substantif de genre commun rencontré notamment en KUB IX 34 I 23 = la force; l'on aurait sans doute ici une formation louvite, cfr LAROCHE, BSL 52, 75), et *taššiayar* (autre formation abstraite sur *tašši-*) = la force, rencontré en KUB IX 4 III 38. Les lignes 7 et 8 présentent l'ordre habituel des signes examinés : le *ni* (toujours examiné), et le *ši* qui constituent le groupe de tête, le *ta* (= *tananiš*), le *ki* (= *keldiš*), ensuite l'arme de droite d'une divinité, le « *šelušhi taššiš* », un renforcement, le *zi* et enfin les circonvolutions de l'intestin.

12. Cette ligne est essentielle, car elle annonce que toutes les cérémonies et rites cités dans les lignes suivantes ont lieu à l'occasion de l'accession au trône, de la prise de pouvoir effective du nouveau Roi.
18. Début de la consultation oraculaire par les oiseaux.
19. *maršanašši-* : oiseau oraculaire de nature inconnue, mentionné notamment en KUB V 17 II 22 et 18 II 13; le terme a été étudié par LAROCHE, RHA 10, 25; il doit comporter un suffixe *-ašši-*, ajouté à un thème *maršan-*, qui n'est pas sans rappeler le verbe *maršai-* (participe *maršant-*) : être faux, ou l'adjectif *marša-* : faux. Comme autres mots formés sur *maršai-*, signalons aussi les causatifs *maršahh-* et *maršanu-* : fausser.
21. *KAL-tar-ši-iš ta-pa-aš-ši-iš*. L'on connaît bien le substantif neutre *KAL-tar* = Mannhaftigkeit : virilité (Fried. HWb 280). *KAL-tar-ši-* doit représenter un adjectif formé sur *KAL-tar*, avec suffixation de *-ši-*, formation du type *ešhašši* < **ešhar-ši*, ou *pahhu(ua)rši* < *pahhu(ua)r-ši*; littéralement l'adjectif signifie « qui a rapport avec la virilité », d'où la signification possible de « mâle ».

tapašši- : oiseau d'oracle qui se rencontre surtout en KUB XVI 46 IV 2, 10, 15, en KUB XVI 49 14. BOISSIER, *Mantique*, p. 36, donne la signification probable de « avis pestifera ». KRONASSER, *Etym.* p. 228 § 126 n° 2, croit pouvoir reconnaître un mot forgé sur louv. *tapaš* : ciel. *tapašši-* proviendrait par haplogogie de **tapaššašši*. La nature de l'oiseau n'en demeure pas moins mystérieuse, et n'éclaire en rien la qualité d'oiseau de malheur proposée par Boissier. Peut-être doit-on songer à un

rapprochement avec *tapašša-* : fièvre, ardeur, *tapašuyant-* : fiévreux, et voir dans *tapašši-* l'oiseau qui apporte la fièvre ?

23. *la-aḫ-la-aḫ-hi-ma-* : mouvement, cfr LAROCHE, BSL 52 p. 76. Ici, serait décrite l'observation du mouvement des oiseaux à l'intérieur de la partie omineuse *ši*.
26. *šu-lu-pi* : oiseau d'oracle. Terme comportant un suffixe *-upi-* d'après KRONASSER, *Etym.*, p. 224.
27. *ku-ya-at-tar*. Le terme est inconnu du dictionnaire de Friedrich tout autant que de KRONASSER, *Etym.*, peut-être formation d'un abstrait.

Vo. III

- 7' et 9'. *markiian harti* : exemple de parfait périphrastique actif, formé du verbe auxiliaire *hark-* suivi du participe en *-an* (neutre sing.) qui demeure invariable. Ce genre de parfait se rencontre surtout avec des verbes se rapportant à des activités personnelles, que ce soit des sens ou de la parole, cfr BENVENISTE, *Hittite et indo-européen*, pp. 61-65.
- 11'. *ni-eš-kán* : le nominatif singulier se présente souvent sous la forme *ni-iš* ou *ni-eš*, cfr LAROCHE, RHA 12 (54) et RA 64 (1970) 128, 131.
- 13'. *ḫPirua*. Divinité surtout adorée à Kanes, si l'on se réfère au nombre de théophores, et au fait que le culte rendu à cette divinité s'accompagne des chanteurs de Kanes. (Que l'on se réfère à Otten, JKF II 1951 p. 67, à GOETZE, *Language* 29 (1953) pp. 263-277 et Kleinasien, pp. 51, 130 et 134, LAROCHE, *Recherches*, p. 87 et *Noms des Hittites*, p. 288. Cette divinité fut également adorée à Sippar (KUB II 13 VI 8, IBoT II 131 Ro. 28, Bo 5693 I 1), Zipariwa (647-f IV 8, 11), Takusna (KUB XXXV 123 IV 5, 14), Taparla (Bo 936 III 16), Harwasiya (Bo 936 II 1, 3), Hassuwaza (Bo 6483), à Lamman-x x (647-f I 17) pour citer quelques centres de son culte. S'agit-il d'un dieu ou d'une déesse ? Certains textes laisseraient supposer qu'il s'agit d'un dieu, tel 647-f IV 8 : « *ḫPir-ir-ya-aš URU Zi-pa-ri-ya ALAM LÚ* = Pirwa de Zipariwa, statue d'un homme ». Toutefois, la majorité des indications laissent supposer une déesse tant du point de vue archéologique (BOSSERT, *Asia* 163, *Karatépé*, II, 24 et LA-

ROCHE, RHA 46, 4) que d'après les renseignements fournis par les textes. Ainsi, en Bo 6483 (cfr VON BRANDENSTEIN, *Bildbeschreibungen*), Pirwa est souvent pourvu de l'épithète GAŠAN-IA : ma maîtresse; les listes divines où figure Pirwa sont constituées par un ensemble de déesses, bien que ce ne soit pas toujours le cas dans les listes des dieux protecteurs de traités (pour ces listes, cfr OTTEN, JKF II 1951, 63-64). Plus remarquable serait peut-être le fait qu'en ABoT 56 II 14 nous lisons : ^dPi-ir-qa-aš SAL.LUGAL-aš SAL.LUGAL; le premier SAL.LUGAL-aš se rapporterait à Pirwa qui serait dénommée « la Reine », le second, bien que non pourvu du déterminatif divin, représenterait la déesse « Reine », un épithète de différentes divinités locales (cfr LAROCHE *Recherches*, 104). Nous pencherions donc pour voir dans Pirwa une divinité féminine, d'autant plus que en KBo II 1 nous trouvons dans l'inventaire des ^dU mention de statues féminines, et que le dieu Jarri a des représentations féminines comme masculines, bien que les passages évoquant le dieu Jarri soient des passages oniriques (cfr VON BRANDENSTEIN, *Bildbeschreibungen*, p. 62 et GÜTERBOCK, Or.NS XV 493).

La nature de l'anatolienne Pirwa évoque celle d'Istar/Sausga, à la fois dieu et déesse (Sausga est rangée parmi les dieux à Yazilikaya) et celle d'Astarté = Sausga, déesse au cheval, cfr. LAROCHE, *Ugaritica* V, 522, GÜTERBOCK, *Oriens* 9 (1956) 312, LECLANT, *Syria* 37 (1960) 1 sqq., DAMMANVILLE, RHA 70 (1962) 46, OTTEN JKF II 1951, 62 sqq.

Vo. IV

- 2'. *pankuš* : en raison du caractère fragmentaire de la ligne, il s'avère difficile de déterminer si l'on a affaire à l'adjectif *panku-* : tout, ensemble, ou s'il s'agit de l'assemblée des sages.
- 20''. Par contre ici, le terme *pankuš* semble bien désigner l'assemblée des notables.

Pour les notes bibliographiques, voir pp. 29-30.

LA RESTAURATION DE NÉRIK (KUB XXI, 8, 9 et 11 = Cat. 75)

par

P. CORNIL et R. LEBRUN

Chacun sait la place que la ville de Nérík tint dans la vie de Hattusili III tant au point de vue politique que religieux et sentimental. Aussi cette ville fut-elle toujours l'objet d'une attention particulière de la part de Hattusili; qu'il suffise pour s'en convaincre de retenir un passage de KUB XXI 19 III + KUB XIV 7 relatif à l'époque où Hattusili s'est vu confier par son frère Muwatalli le gouvernement du Haut-pays avec résidence à Hakmis : « 20' A-NA KUR URU^{Ne-ri-ik} še-er] 21' SAG.DU-IA ZI-IA uš-ša-ni-iš-ki-nu-un = 20' pour la province de Nérík 21' j'offris ma personne et mon âme ». Les textes nous apprennent aussi que Hattusili fut grand-prêtre du dieu atmosphérique de Nérík à Hakmis (le culte de ^dU de Nérík s'étant sans doute décentralisé vers la capitale du Haut-pays) : par exemple KBo VI 29 I 25-26, Hatt. III 60-61. A première vue, la vie de Hattusili et de son épouse Puduḫépa est placée sous la protection particulière de deux divinités : Istar de Samuha et le dieu atmosphérique de Nérík; les cas de protection de la part d'Istar de Samuha ne manquent pas; qu'il suffise de se référer notamment à l'autobiographie et aux textes parallèles, KBo VI 29, et ses duplicats KUB XXI 12, 15, à KBo IV 12, ou encore KUB XXI 17; pour ce qui concerne le dieu atmosphérique de Nérík, citons spécialement KBo VI 28 Ro. 2 : NA-RA-AM ^dU URU^{Ne-ri-ik} Ū ^dIŠTAR URU^{Ša-mu-ḫa} = chéri du dieu atmosphérique de Nérík et d'Istar de Samuha, ou encore KUB XXI 11 Ro 1. [^mH^a-at-tu-ši-l]i NA-RA-AM ^dU URU^{Ne-ri-ik}. Le dieu atmosphérique de Nérík apparaît en rêve à Hattusili (KUB XXI 8 II 15') et intervient dans plusieurs circonstances importantes de son existence : ainsi, en cautionnant l'avènement de Hattusili et Puduḫépa au trône de Hakpissa (KUB XXI 11 Vo 5' - 6'), en arbitrant avec Istar de Samuha le conflit opposant Hattusili et son neveu Urhi-Tesub (Mursil III), cfr Hatt. III 72-73.

Plusieurs tablettes nous présentent Hattusili présidant des fêtes religieuses à Nérík; enfin, sortant de sa réserve, au comble de la colère, ce sera lorsque Urhi-Tesub se décidera à lui ravir Nérík et Hakmis que Hattusili partira en guerre contre son neveu.

Il s'avère dès lors normal, après l'exposé de ces quelques faits, que Hattusili ait procédé à la restauration d'une ville qui lui était chère. Cette ville du Haut-pays, dont la localisation précise n'a pu encore être fixée (cfr. commentaire texte XXI 8, ligne 2') devait appartenir à la sphère hittite sous l'Ancien Empire¹. Au Nouvel-empire sous Arnuwanda I, elle fut envahie par les Gasgas (cfr. KUB XVII 21). L'époque du retrait des Gasgas ne peut être précisée, mais il semble probable que ce ne soit que sous Mursil II qu'une tentative de reprise en mains de la ville ait eu lieu. Avant ce souverain, le dieu atmosphérique de Nérík n'occupe qu'une place modeste dans les listes divines, et les textes ne nous fournissent aucun renseignement particulier sur la cité. Par contre, durant le règne du père de Hattusili, nous savons que des opérations militaires ont eu lieu dans le Haut-Pays (AM p. 176 sqq.) et d'après un texte remontant à Tudhaliya IV nous pouvons penser que ces opérations se seraient étendues à la ville de Nérík délivrée sans doute de la présence des Gasgas : KUB XXXI 14.

- 6'. A-B]I A-BI-IA mMur-ši-DINGIR^{LIM}-iš[
 7'. š[ar ?-ku-uš LUGAL-uš e-eš-ta nu[
 8'.]pt-ia-an har-ta nu-za KUR[
 9'. URU^N]e-ri-ig-ga-an-ma URU-an[
 10'.]x ša-an-he-eš-ki-it x[
 = 6'.]Mon [grand]-père Mursil[
 7'.]fut un monarque puissant et[
 8'.]il a donné et le pays[
 9'. la ville de] Nérík, [
 10'.]il l'a recherchée sans cesse [].

Comme nous le montreront les textes examinés dans cette étude, il faudra attendre Hattusili pour assister à la restauration effective de la ville; ni Muwatalli, ni, vraisemblablement Urhi-Tesub, n'apportèrent les aménagements souhaitables.

Cette restauration de Nérík trouve de larges échos dans la littérature hittite; nous nous bornerons à quelques références : Hatt. III 40,

¹ L'on se reportera utilement à l'œuvre de von SCHULER, *Kask.*, pp. 152 et suiv., pp. 186 et suiv.

KUB XXI 19 III 19'-20', 27 IV 35-45, ou encore KUB XXII 25 Ro. 32¹.

Ce sont ces aménagements de Nérík que nous allons pouvoir quelque peu préciser par l'étude des trois fragments annoncés.

KUB XXI 8.

Ro. II

- x+1. [] mMur-ši-DINGIR^{LIM}
 2'. [LUGAL.GAL UR.SAG I-NA URU^{Ne-ri-ik} pa-it nu-za
 DINGIR^{LUM} i-ia-at
 3'. A-NA LÚ^{MEŠ} URU^{Ne-ri-ik} HU]L-lu Ú-UL tak-ki-e-eš-ta
 4'. [A.ŠÀ A.GÀR^{HI.A} -ma-aš GIŠGEŠTIN^{HI.A} GIŠŠAR^{HI.A} -ia
 hu-u-ya-an-ta la-[a-it
 5'. KUR.KUR^{HI.A} -ma-aš-ma-aš] kat-ta ar-ḫa har-ga-nu-ut
 6'. [m Mu-ya-at-ta-al-li LUGAL].GAL UR.SAG I-NA URU^{Ne-ri-ik}
 7'. [pa-it nu-za I-NA URU^{Ne-ri-ik} DINGIR^{LUM} i-ia-at
 8'. [] A-NA LÚ^{MEŠ} URU^{Ne-ri-ik} HU]L-lu
 9'. [Ú-UL tak-ki]-e-eš-ta A.ŠÀ A.GÀR^{HI.A} -ma-aš GIŠGEŠTIN^{HI.A}
 10'. [GIŠŠAR^{HI.A} -ia hu-u-ya-an-ta la-a-it KUR.KUR^{HI.A} -ma-aš
 ma-aš
 11'. [kat-ta a]r-ḫa har-ga-nu-ut ma-a-an-ma ŠEŠ-IA-ma
 12'. [I-NA URU^{Ha-at} -ti E[GIR] pa-it LÚ^{MEŠ} URU^{Ga-aš-ga} [
 13'.] ZAG-an i-e-ir nu ŠEŠ-IA
 14'. [am-mu-uk I-NA] URU^{Ha-ak-miš} LUGAL-un i-ia-at
 15'. [nu-mu dU URU^{Ne-ri-ik}] te-eš-ḫa-ni-ia-at [
 16'.]-ši EGIR-pa e-ep-t[i
 17'.] m La-ba-ar-na[
 18'.]x-la-aš A-NA [
 19'.]-u-un[
 20'.]URU^{Pu-un} -[
 21'. URU^{Ne-ri-ik}]ik [
 22'. nihil

¹ KUB XXI 19 III + KUB XIV 7

19'. nu KUR^{URU} Ne-ri-ik EGIR-pa a-še-ša-nu-un URU^{Ne-ri-ik} URU-an

20' EGIR-pa ú-e-da-aḫ-ḫu-un

19' et ensuite j'améliorai la province de nérík,

20' je restaurai 19' la ville de Nérík

KUB XXII 25 Ro. 32 : URU^{Ne-ri-ik-ka₄-an} ú-e-da-aḫ-ḫu-un

Vo. III

- 1'. nihil
 2'. [] uš ?[
 3'.] ya-ar-ri [
 4'. i]-e-ir nu-uš[
 5'.] EGIR-an-da iz-[
 6'. LU ta]-zi-el-la-za [
 7'.] har-ten nu-uš-ma x[
 8'. nu]-mu EGIR-an-da ya-tar-na-aḥ-[ta
 9'.] nam-ma ku-e-eš URU-ri še-er
 10'. [] INIM-an ya-aḥ-nu-e-ir
 11'. [] nu URU-an šal-la-kar-ta-a-ir
 12'. [] d]a ?-at-ten nu Ū-UL A-NA DINGIR^{LIM}
 13'. [] nu É^{MEŠ} DINGIR^{MEŠ} ar-ḥa ya-ar-nu-ut-ten
 14'. [] šu]-um-me-e-eš-ma-ša-at
 15'. [n] u dUTU^{SI}-ma EGIR-pa ú-ya-nu-un
 16'. [] ku-it-] ma-an-ma URU-an ú-e-[tu-un
 17'.]-za pa-ra-a har-pi-ia-[nu-un
 18'. k]a-ru-ú ar-ḥa pi-[
 19'.] nu-kán A-NA LÚ^{MEŠ} URU[Ne-ri-ik ?
 20'.] ku-an-za[] .

Ro. II

- x+1. (Lorsque ?) Mursil
 2'. [le grand Roi, le héros] alla [dans la ville de Né]rik, il fêta la divinité,
 3'. [aux gens de Nérik] il n'infligea aucun mauvais traitement,
 4'. et il libéra [les champs, les campagnes, les vignobles] et les jardins « *huyanta* »
 5'. mais [pour eux] il détruisit complètement [les régions montagneuses].
 6'. [Muwataalli,] le grand [Roi,] le héros 7'. [alla] 6' dans la ville de Nérik
 7'. [et dans la ville de]Nérik, il fêta la divinité.
 8'. [] aux gens de Nérik
 9'. il n'infligea aucun 8' mauvais traitement,] mais il 10' libéra 9' les champs, les campagnes, les vignobles
 10'. [et les jardins « *huyanta* » ;] pour eux

- 11'. il anéantit [complè]tément 10' les régions montagneuses. 11'
 Mais lorsque mon frère
 12'. revint [dans le pays hatti], les Gasgas[]
 13'. fixèrent à (nom de ville) la frontière ; alors mon frère
 14'. [me] nomma Roi dans la ville de Hakmis
 15'. [et le dieu atmosphérique de Nérik m'] apparut en rêve :
 16'.] «tu reprendras» [
 17'.] le Labarna [
 18'.] pour [
 19'.] « finale d'un verbe prétérit 1 p.s. V.A » [
 20'.] la ville de Pun-[
 21'.] la ville de Nérik []
 22'. nihil

Vo. III

- 1' et 2'. nihil
 3'. [] vint (?) en aide [
 4'. fi]rent, et [
 5'.] ensuite [
 6'.] le (prêtre) consacré [
 7'.] vous aviez [] et il [
 8'.] et il me commanda à nouveau [
 9'.] en outre ceux qui dans la ville
 10'. [] (ils) faussèrent le traité
 11'. [] et ils traitèrent la ville de manière inconsidérée
 12'. [] vous avez pris, et pas pour la divinité
 13'. [] et vous avez brûlé de fond en comble les temples
 14'. [] vous
 15'. [] e]t moi, mon Soleil, je suis revenu
 16'. [] pendant que je restaurais la ville
 17'. [] j'ai complètement aidé [
 18'. dé]sormais [
 19'.] et pour les hommes de la ville de [Nérik
 20'. []

COMMENTAIRE

Ro. II

- 2'. [LUGAL.GAL UR.SAG I-NA URU^{URU}Ne-r]i-ik : reconstitution sur base de la ligne 6' de sens parallèle.

Quant à la localisation de la ville de Nérík, elle n'a pu encore être déterminée avec précision. Il est certain que la ville était une des principales du Haut-Pays. A notre connaissance, elle n'est pas mentionnée dans les tablettes cappadociennes, au contraire de Samuha ou Pittiyarik. Selon GOETZE, RHA I (1930), cette localité serait située au nord-ouest de Hattusa ; GARSTANG-GURNEY, *Geography*, songent plutôt au sud-est de Hattusa (p. 14 et suiv.) ; quant à GÜTERBOCK, JNES XX (1961) p. 92 et *Religion und Kultus*, p. 69 rem. 71 il situe la ville aux pieds de l'Ada Dag = montagne Haharwa mentionnée dans plusieurs textes notamment KUB XXI 9. De toute manière, la ville ne devait pas être éloignée du territoire Gasga, puisqu'elle fut rapidement occupée par ceux-ci et ce durant une longue période, et d'autre part être située non loin de Hakmis. (cfr. HAKMIS, p. 21). On se référera encore utilement à GOETZE, *Kleinasien*, p. 46 rem. 3 (= localisation entre Amasya et Samsun) et JCS XIV (1960), p. 46 ; au nord de Hattusa, près de la frontière Gasga (LAROCHE, *Noms des Hittites*, p. 268).

La fin de la ligne 2' et la ligne 3' (début) sont reconstitués d'après la fin de 7' et la ligne 8'.

- 4'. Pour la reconstitution du début, cfr 9'.

▲ *hu-u-ya-an-ta* : le terme est précédé du signe de la glose ; le mot est louvite et constitue peut-être un accusatif neutre pluriel sous la forme hittite du participe du verbe *huyai* : croître, augmenter. A côté des formes attestées *huyant*- et *huyaiant*-, l'on aurait une troisième forme *hūyant*-, participe conforme aux verbes avec le thème en -āi-, *huyai*- se rattachant à la fois aux thèmes en -āi- et en -iā- (FRIEDRICH, *Elementarbuch* I, p. 94, n° 166b) ; les formes *huyant*- et *huyaiant*- se rattachent aux thèmes en -iā- et *huyant*- aux thèmes en -ai-. Comme le signale FRIEDRICH, HWb, p. 78, le terme s'applique souvent à des plantes, ce qui est bien le cas dans le passage qui nous occupe ; *lait* représente dès lors le prétérit de *la*- : libérer.

Le sens est très satisfaisant, puisqu'à la ligne précédente, l'on vient de signaler que le monarque ne cause aucun préjudice aux habitants de Nérík.

- 5'. KUR.KUR^{III.A}-ma-aš-ma-aš : reconstitution sur base de 10' ; le groupe -ma-aš-ma-aš = enclitique -ma : mais + -šmaš : à eux.
- 6'. Il semble raisonnable de songer au successeur de Mursil II puisque Hattusili passe en revue l'attitude de ses prédécesseurs envers Nérík, et que les lignes suivant le nom du roi sont parallèles à celles concernant Mursil II. Nous avons préféré la lecture *Mu-ya-at-ta-al-li* à NIR.GAL-iš en raison de la largeur de la lacune.
- 7'. cfr. reconstitution du début ligne 2'.
- 10'. cfr. ligne 4' pour la reconstitution.
- 12 et 13. allusion à une nouvelle incursion Gasga lors du retour de Muwatalli d'Égypte en pays hattî. C'est cette invasion qui sans doute obligea Muwatalli à se replier dans le Bas-Pays à Datassa, tandis que Hattusili devenu roi du Haut-Pays devait le nettoyer de la présence des Gasgas (cfr. à ce sujet Hatt. I 75 - II 3, II 16-18, KBo VI 29 I 22-32). A la ligne 13', devant ZAG-an doit figurer le nom de la ville frontière avec le territoire Gasga.
- 14'. *am-mu-uk* ou *am-mu-uk/g-k/ga* ; comme la phrase ne débute pas par *nu-mu*, la lecture du pronom personnel de la 1^{re} personne s'impose. Pour la localisation de Hakmis : cfr. GOETZE, RHA I (1930) p. 22 rem. 23, RHA 61 (1957), p. 92 et suiv., *Kleinasien*, p. 46, rem. 4 (= après Amasya), GARSTANG-GURNEY, *Geography*, pp. 38, 40-42, 44, 45. La ville de Hakmis doit se situer non loin de Nérík ; les deux villes sont d'ailleurs étroitement associées dans les textes, et le trajet du roi de l'une à l'autre semble être assez aisé et fréquent ; cfr. notamment KUB V 1 II 45 : « d UTU^{ŠI}-kán URU^{URU}Ne-ri-qa-az ar-ḫa EGIR-pa URU^{URU}Ḫa-ak-piš u-iz-zi : le Roi revient de Nérík à Hakpis. La variante Hakmis/Hakpis ne doit pas nous étonner, car l'alternance m/p se rencontre en hittite, comme par exemple URU^{URU}Ša-mu-ḫa - URU^{URU}Ša-pu-ḫa (KUB XXV 32 II 54, KBo XVII 79 9', KUB XL 52 IV 4', IBOT II 20 + I 22 9' ..).
- 15'. Théophanie du dieu atmosphérique de Nérík pour donner au roi des conseils dans l'exercice de son pouvoir. A noter que dans l'autobiographie de Hattusili, les théophanies sont le fait d'Istar de Samuha.

Vo. III

- 3'. *yarri-* : les lacunes étant tellement importantes, il est difficile de dire s'il s'agit d'une forme du substantif *yarri-* ou d'une forme du verbe *yarrišša* : venir en aide.
- 6'. *Lūta]-zi-el-la-za* : ablatif de *Lūtazelli-*. Le terme désigne une fonction sacerdotale, et doit être d'origine hattie, puisque « le nom et la fonction de ce prêtre (*LūIM.ME*) n'apparaissent que dans des rituels et fêtes du culte hattii (en particulier la tablette de Kella de Nériik, récit d'Iluyanka) », LAROCHE, RA 48 (1954) p. 48. La forme *Lūta-ze-el-le-en-na* qui avait été prise pour un pluriel hourrite (FRIEDRICH, HWb p. 219 corrigé dans Erg. 1, p. 21) s'explique par le hittite : cfr KUB XXV 2 I 12, VI 17 : *LūSANGA SALAMA.DINGIR^{LIM} Lūta-ze-el-le-en-na ar-nu-ya-an-zi*, où *tazellenna* représente un acc.sing. du type *tazellin* + *a* = et; pour le nom propre, cfr. KBo XVI 78 IV 12, 49 I 3', 13; pour KAMMENHUBER, il s'agit d'un nom de profession emprunté au hattii, cfr. Or. NS. 39 (1970) p. 558.
- 8'. *ya-tar-na-aḫ]-ta* : la 3^e personne semble s'imposer en raison du début de la ligne *nu-mu* qui exclut en tous cas la 1^e personne.
- 13'. Allusions aux déprédations des temples par les Gasgas.

KUB XXI 9.

Ro.

- 1'. [nihil
- 2'.]*ū-i-ia-at*
- 3'. KUR ^{URU}*Iš-]da-ha-ra-an* KUR ^{URU}*Ga-ši-im-ma* KUR ^{URU}[
- 4'.]*har-ni-ik-ta nam-ma-aš-kán HUR.SAG Pi-*[
- 5'.]KUR ^{URU}*Ha-ni-ta Ū* KUR ^{URU}*Ha-az-*[
- 6'. *ya]-al-aḫ-ta m**Aš-du-ya-ra-i-in-na*[
-
- 7'. ^{UR}^U*Ne-ri-ik-ka₄-an ū-e-da-aš na-an x*[
- 8'. *e]-ep-ta KUR.KUR^{HLA}-ia-ši hu-u-ma-an-da za-aḫ-ḫi-[ir*
- 9'. ^{URU}*Ne-ri-ik-ka₄-az ar-ḫa u-i-ia-at x*[
- 10'. ^m*Ha]-ad-du-ši-li-iš LUGAL KUR ^{URU}Ha-ak-ki-me-iš*[
- 11'. *a-p]i-e-da-ni MU.KAM-ti[. .]ta-an*
-
- 12'.]*nu*[

Colophon

DU]B QA-TI ŠA HUR.SAG *Ha-har-]ya*
^{MEŠ}*par-ku-ya-ia-aš*

Ro.

- 1'. nihil
- 2'.]*alla*[
- 3'. la province d'Is]dahara, la province de Gasimma, la province de[
- 4'. il anéantit (complètement ?); en outre il (verbe) la montagne Pi-[
- 6'. Il battit [5'] la province de Hanita et la
 province de Haz
- 6'. et Asduwari [
-
- 7'.] il reconstruisit Nériik et il la [
- 8'.]prit à nouveau ? et toutes les régions luttèrent contre lui [
- 9'.] il partit de la ville de Nériik [
- 10'. *Ha]*ttusili, le Roi de Hakmis[
- 11'. cette année [
-
- 12'. nihil.

Colophon.

la ta]blette de la montagne Haharwa est finie [

] les purs []

COMMENTAIRE :

- 3'. La ville d'Isdahara est connue par Hatt. II 62; avec Hakmis, cette ville du Haut-Pays était au service de Hattusili : II 61 KUR ^{URU}*Ha-ak-piš-ša-ma-mu* 62. KUR ^{URU}*Iš-ta-ha-ra-ia IR-an-ni pi-eš-ta nu-mu I-NA* KUR ^{URU}*Ha-ak-piš-ša* 63. LUGAL-un *i-ia-at* : il donna à mon service la province de Hakpis et la province d'Istahara, et il me créa Roi dans la province de Hakpis. Cette ville est située non loin de Nériik, cfr. GARSTANG-GURNEY, *Geography*, pp. 6, 8, 10, 14, 18, 19, 23, 26. La ville de Gasimma ne devait pas être non plus très éloignée de Nériik, sans qu'il soit possible de déterminer davantage sa position. Peut-être est-ce une variante de KUR ^{URU}*Ga-aš-ši-ia-a* mentionnée en Hatt. II 60, autre variante de la ville Kassiya, cfr GARSTANG-GURNEY, *Geography*, pp. 6, 27, 40, 43, 108.

- 5'. *Ha-ni-ta* : ville de localisation inconnue, non mentionnée dans GARSTANG-GURNEY, *Geography*.
- 6'. ^m*Aš-du-ya-ra-i-in-na* : Acc. sing. de *Ašduyari-* + particule enclitique *-a* = et; pour ce nom cfr LAROCHE, *Noms des Hittites*, p. 46. Mentionné en KUB XXII 51 Ro. 14, Vo. 2, Vœu de Puduképa, II 10, KUB XXVI 35 4.

Colophon. *Haḥarwa* : montagne dans le massif de laquelle serait située la ville de Nériik. Elle correspondrait à l'actuel Ada Dag, cfr GÜTERBOCK, JNES XX (1961), p. 94. Hattusili III y organisa une expédition militaire d'après KUB V 1 Ro. 95, ou du moins en avait l'intention : *na-aš* HUR.SAG *Ha-har-ya-ma ku-ya-pi har-qa-nu-mi* : si je détruis la montagne Haharwa. Cette montagne joue un rôle dans les rituels, car elle est considérée comme une divinité : offrandes en KBo II 4 Ro. I 6-11 et KBo IX 138 7' par exemple. Le dieu atmosphérique de Nériik y est vénéré, comme nous le voyons par KUB XXXVI 90 Ro. 18-20 et KBo XVI 81 I 3-4. Localisation aussi dans GARSTANG-GURNEY *Geography*, pp. 7 et 117; CORNELIUS pense plutôt à Yıldız dağ, cfr. Or. NS. 27 (1958), pp. 231-233, 291.

KUB XXI 11.

Ro.

1. [^m*Ha-at-tu-ši-l*]i *NA-RA-AM* dU URU *Ne-ri-ik*
2. [*hu-u-ma-an*]-te-eš *ku-ru-ri-ia-aḥ-ḥi-ir*
3. [*-n*]a KUR URU *Ga-ra-aḥ-na*
4. [*ya-tar*]-na-aḥ-ḥi-ir
5. [EGIR]-pa *ya-al-ḥi-iš-ki-ir*
6. [*ku-i-e*]-eš *e-šir*
7. [^m*Ha-at t*]u-ši-li-in URU *Ha-ak-ki-me-iš-ši*
8. [*-ta nu-za* URU *Ga-aš-ga*^{HI.A} *hu-u-*
ma-an-te-eš
9. [KUR URU *Iš-ta-ḥ*]a-ra KUR URU *Ha-at-te-na*
10. [EG]IR *ša-an-ḥu-un*
-
11. [*x ka-li-mu-na-an-na*
12. [URU *Ne-ri-i*]k-ka-na *ú-e-tu-un*
13. [*-iz-za*

Vo.

- 1'. [*]-ma-za*
- 2'. [URU *Ne-ri-ik tar-na-i*
-
- 3'. [*]* EZEN *nu-un-tar-aš ku-i-e-eš aš-ša-nu-uš-kan-zi*
- 4'. [*]* EZEN *zé-na-an-za GIM-an* ^{UZU}*šu-up-pa-ia-*
na-az
-
- 5'. [EN]-*IA e-eš-ta nu-mu* ^dU URU *Ne-ri-ik*
- 6'. [LUGAL-un *i-ia-at* ^{SAL}P]u-du-*ḥi-pa-an-ma* SAL.LUGAL *i-ia-at*
- 7'. [*ku-i-e-eš*] *e-šir* EZEN ^{GIS}*zu-up-pa-ru-pát-ši*
- 8'. [*]* URU *Ha-ak-ki-me-iš*
- 9'. [*x-e-en*
-
- 10'. [*]* ŠA ^dU URU *Ne-ri-ik* ZAG.GAR.RA
- 11'. [*]* EZEN *ḥa-me-eš-ḥa-da-aš-ša*[*]*

Ro.

1. Hattusili, chéri du dieu atmosphérique de Nériik,
2. tous firent la guerre
3. [*]* la province de Garahna
4. [*]* commandèrent
5. [*]* recommencèrent à se battre
6. [*]* qui étaient
7. [*]* Hattusili dans la ville de Hakmis
8. [*]* il (verbe au prétérit); et toutes les cités gasgas
9. [*]* la province d'Istahara, la province de Hattena
10. [*]* je me souciai
-
11. [*]*
12. [*]* j'ai reconstruit la ville de Nériik
13. nihil

Vo.

- 1'. nihil
- 2'. [*]* il abandonna la ville
de Nériik

- 3'. [] qui pourvoient à la fête « *nuntara* »
- 4'. [] la fête « *zénanza* »; lorsque avec de la viande rituellement pure
-
- 5'. [] était mon maître, le dieu atmosphérique de Nérík me
- 6'. [créa Roi et créa P]uduhépa Reine
- 7'. [] qui ? étaient; justement pour lui la fête du « flambeau »
- 8'. [] la ville de Hakmis
- 9'. [] verbe]
-
- 10'. [] la table d'offrande du dieu atmosphérique de Nérík
- 11'. [] et la fête du printemps.

COMMENTAIRE.

3. URU *Ga-ra-ah-na* : souvent noté *Karahna*. Localité du pays hattî d'après KBo V 8 I 5 = AM 146; mentionné aussi en Hatt. II 31; à l'époque des colonies assyriennes, cette ville constituait un wabartum. Localisation, cfr. GARSTANG-GURNEY, *Geography*, pp. 8, 22, 25, 117. Le culte de ^d KAL y était célèbre; le dieu est représenté comme se tenant debout sur son animal sacré, le cerf, tenant de la main droite un faucon et un lièvre et de la gauche un « lituus », cfr. notamment GURNEY, *Hittites*, pp. 137-138.
7. URU *Ha-ak-ki-me-iš-ši* : Datif-locatif de Hakmis.
9. URU *Ha-at-te-na* : la province de Hattena est mentionnée aussi en Hatt. II 58, entre les provinces de Darahna et Turmitta. D'après GARSTANG-GURNEY, *Geography*, p. 14, cette ville correspond à l'actuelle Sulu Saray, soit la classique Sebastopolis.

Vo.

- 3'. EZEN *nuntaraš* : « la fête de la rapidité ». Variante pour la dénomination habituelle EZEN *nuntar(r)ijašhaš* qui représente une forme augmentée à l'aide du suffixe *-šha-* (Kronasser, *Etym.* p. 167); *nuntaraš* représente le gén. sing. de *nuntar* et est attesté

en KUB II 1 II 49. Plusieurs textes traitent de cette fête : KUB II 9, IX 16, X 48, XI 34, XX 70, XX 80, XXV 12 et 14; KBo III 25, IBoT II 8, KBo XVI 98. Cette fête désigne le voyage KBo III 25, IBoT II 8, et peut-être KBo XVI 98 Ro. II 13-16. Cette fête désigne le voyage cultuel accompli par le Roi, la Reine et le prince héritier durant l'hiver depuis Hattusa vers Nérík et Arinna. Dans toutes les localités où passe la famille royale a lieu un grand rassemblement populaire : le *šalli ašeššar*, accompagné d'une fête particulière. La fête de la rapidité semble avoir été une des plus importantes de l'année; une prêtresse, la NIN. DINGIR : sœur du dieu, veillait au bon déroulement de celle-ci. Il faut noter que lors de la fête *nuntaraš* des offrandes ont lieu en l'honneur du dieu atmosphérique de Nérík à Katapa, ville étape sur le chemin de Nérík (KUB X 48 Ro. II 11-12 et KUB IX 16 Vo. 5'); d'après KUB IX 16 justement, tablette de l'époque de Mursil II, l'offrande et la fête en l'honneur du dieu atmosphérique de Nérík se déroulent à Katapa, sans mention de Nérík; GÜTERBOCK, JNES XX (1961), pense que sous Mursil II les fêtes avaient encore lieu à Katapa parce que Nérík se trouvait toujours aux mains des Gasgas. Plus tard, l'on aurait conservé un certain souvenir de cet ancien haut lieu de culte. Le treizième jour de ce voyage, une fête était célébrée à Hattusa (KUB X 48 II 20-22 et KUB II 15 Vo. V 16 sqq.) Enfin, rappelons que le pendant printanier de la fête *nuntaraš* était la fête AN.TAḪ.ŠUM(ŠAR), cfr GOETZE, *Kleinasiensien*, p. 165 et RHA 61 (1957) p. 91 sqq.; pour les fêtes des saisons, on consultera utilement CORNELIUS, *Actes XVII Rencontre Assyriologique*, 1969, pp. 171-174 et GÜTERBOCK, *idem*, pp. 175-180.

aššanuškizzi : 3p.pl. de l'ind.prés./fut. de *aššanušk-*, itératif de *assanu-*.

- 4'. EZEN *zé-na-an-za* : fête de l'automne; variante pour l'habituel EZEN^{MEŠ} *zé-e-na-an-da-as* en KUB XV 28 III 9' notamment; il s'agit ici du nominatif singulier d'un thème *zénant-*.
- 5'-6'. Pour la nomination de Hattusili III et Puduképa comme souverains de Hakmissa, cfr Hatt. II 61-64, où leur nomination est attribuée à Muwatalli, tout comme en KUB XXI 8 II 14'; l'intervention du dieu atmosphérique de Nérík est également

soulignée en KBo VI 29 I 26. A propos de Hattusili, roi de Hakmis, cfr. aussi Hatt. IV 42.

- 7'. EZEN *zu-up-pa-ru* : la fête du flambeau. Le terme *zuppari/u* est sans doute emprunté à l'accadien *TIPARU* (Fried. HWb. p. 263). Cette fête est propre au dieu atmosphérique de Nérîk et se célèbre à Nérîk en présence du Roi. Elle est également connue à Datassa où elle se déroule en l'honneur du dieu Saumadari (KUB XV 19, 11 sqq.). Nous connaissons peu de choses sur la signification de cette fête; un des actes liturgiques essentiels réside dans le fait qu'un dignitaire (GAL.LÚMEŠ ŠU.I ou le LÚ_{hatalu} : grand « barbier » ou gardien de la porte) jette sur la route devant le roi un flambeau : cfr. KUB XX 10 Ro. III 1-11, et dans ce texte surtout

1. *ta-aš URU_{Ne-ri-ik-ka}*
 2. *i-ia-an-na-i GAL.LÚMEŠ ŠU.I-ma-aš-ša-an*
 3. *GIŠ_{zu-up-pa-ru} KASKAL-ši da-a-i*
 4. *ta ta-ma-i GIŠ_{zu-up-pa-ru}*
 5. *ša-a-ku-ya-an lu-uk-ki-iz-zi*
1. Et 2. il voyage 1. vers Nérîk,
 2. et le grand barbier
 3. met un flambeau sur la route
 4. puis 5. il met le feu 4. à un autre flambeau
 5. étincelant ?

Même rite (sauf que le flambeau est jeté à gauche de la route) en KUB X 88 Vo. VI 10-12. Cette fête se célèbre lorsque le Roi quitte Nérîk. Peut-être s'agit-il d'une fête de purification ?

- 11'. EZEN *hamešhadaš* : Il s'agit de la fête du printemps célébrée en l'honneur du dieu atmosphérique de Nérîk. Cette fête du renouveau est l'occasion de grandes offrandes d'animaux et de libations. (KUB XXXVIII 25 I 11'-13' et II 7'-10').

BIBLIOGRAPHIE

- ABOT, Kemal Balkan, *Ankara Arkeoloji Müzesinde bulunan Bogazkoy Tabletleri*, Istanbul 1948.
- BENVENISTE E., *Hittite et indo-européen* (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français d'archéologie d'Istanbul, V), Paris, 1962.
- BOISSIER A., *Mantique* = *Mantique babylonienne et mantique hittite*, Paris 1935.
- BOSSERT H.Th., *Asia*, Istanbul 1946.
- BSL, *Bulletin de la société linguistique de Paris*, 1871 ff.
- FRIEDRICH J., *Hethitisches Elementarbuch*, I, 2^e édition, Heidelberg 1960.
- FRIEDRICH J., HWb = *Hethitisches Wörterbuch*, Heidelberg 1952-1954. Les suppléments sont indiqués par la mention Erg. 1, 2, ou 3 = *Ergänzungsheft zum HWb*. 1 (1957), 2 (1961), 3 (1966).
- GARSTANG J. & GURNEY O. R., *Geography* = *The Geography of the Hittite Empire* (Occasional Publications of the British Institute of Archaeology at Ankara n° 5), London 1959.
- GOETZE A., AM = *Die Annalen des Mursilis*, MVAeG 38, Leipzig 1933.
- GOETZE A., Hatt. = *Hattusilis, Der Bericht über seine Thronbesteigung nebst den Paralleltexten*, MVAeG 29, Leipzig 1925. + *Neue Bruchstücke zum großen Text des Hattusilis und den Paralleltexten*, MVAeG 34-2, Leipzig 1930.
- GOETZE A., *Kizzuwatna and the Problem of Hittite Geography* (Yale Oriental Series Researches, XXII), New Haven 1940.
- GOETZE A., *Kleinasiens* (Müller, Handbuch der Altertumswissenschaft, III, I), 2^e édition, München 1957.
- GURNEY O.R., *Hittites* = *The Hittites*, Penguin books, A 259, 2^e édition 1954.
- GÜTERBOCK H.G., *Religion und Kultus* = *Religion und Kultus der Hethiter, Neuere Hethiterforschung*, Herausgegeben von G. Walser, Wiesbaden 1964.
- IBOT, *Istanbul Arkeoloji Müzesinde bulunan Bogazköy Tabletleri*, Istanbul 1944 ff.
- JCS, *Journal of Cuneiform Studies*, New Haven 1947 ff.
- JKE, *Jahrbuch für Kleinasiatische Forschung*, Heidelberg 1950 ff.
- JNES, *Journal of Near Eastern Studies*, Chicago 1942 ff.
- KBo, *Keilschrifttexte aus Boghazköi, Wissenschaftliche Veröffentlichungen der Deutschen Orientgesellschaft*, Heft 1-6, Leipzig 1916-1921 (1-4 zusammen herausgegeben 1923). Heft 7 ff. Berlin 1954 ff.
- KRONASSER H., *Etym.*, = *Etymologie der Hethitischen Sprache*, Band 1, Wiesbaden 1966.
- KUB, *Keilschrifturkunden aus Boghazköi*, Berlin 1921 ff., herausgegeben von der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Institute für Orientforschung.
- KÜMMEL H.M., *Ersatzrituale* = *Ersatzrituale für den hethitischen König*, Studien zu den Bogazköy-Texten, Heft 3 (StBot 3), Wiesbaden 1967.
- Language, Journal of the Linguistic Society of America*, Baltimore 1925 ff.
- LAROCHE E., *Éléments d'haruspicine hittite*, RHA 54 (1952).
- LAROCHE E., *Vœu de Puduḫēpa*, RA XLIII 1949.
- LAROCHE E., *Noms des Hittites* = *Les noms des Hittites*, Paris 1966.
- LAROCHE E., *Recherches* = *Recherches sur les noms des dieux hittites*, Paris 1947 (aussi RHA 46(1946-47)).
- MVAeG, *Mitteilungen der Vorderasiatisch-Aegyptischen Gesellschaft*, Berlin 1896-1908, Leipzig 1909 ff.
- Or.NS, *Orientalia. Commentarii Periodici Pontificii Instituti Biblici*. 1932 ff.

- OTTEN H., *Pirwa der Gott auf dem Pferde*, JKF II 1951.
 OTTEN H., TR = *Hethitische Totenrituale* (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Institut für Orientforschung n° 37) Berlin 1958.
 OTTEN H. & SOUČEK VĽ., *Das Gelübde der Königin Puduhepa an die Göttin Lelwani*, Studien zu den Bogazköy-Texten, Heft 1 (StBoT 1), Wiesbaden 1965.
 RA, *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, Paris 1886 ff.
 RHA, *Revue Hittite et asianique*, Paris 1930 ff.
 VON BRANDENSTEIN C.G., *Bildbeschreibungen = Hethitische Götter nach Bildbeschreibungen in Keilschrifttexten*, Mitteilungen der Vorderasiatisch-ägyptischen Gesellschaft, XLVI, (2) 1943. Revu par H.G. GÜTERBOCK dans *Orientalia* NS XV 1946, pp. 482-496.
 VON SCHULER E., *Kaşk. = Die Kaskaer, Ein Beitrag zur Ethnographie des alten Kleinasien*. Berlin 1965.

Addendum :

On consultera avec intérêt au sujet de Nérík l'ouvrage de HAAS V., *Der Kult von Nerik*, Studia Pohl 4, Päpstliches Bibelinstitut, Rom. 1970, étude parue au moment où le manuscrit de notre travail se trouvait déjà déposé chez l'imprimeur.

EINIGE BEMERKUNGEN ÜBER DIE ABLEITUNGEN UND DIE FLEXION HETHITISCHER -U-STÄMME

durch

J.J.S. WEITENBERG

Es darf als bekannt vorausgesetzt werden, dass die hethitischen -u-Stämme einen Unterschied zeigen zwischen Substantiven und Adjektiven mit Hinsicht auf die Flexion. Diesen Unterschied kann man nach Friedrich HE² § 74, a folgendermassen beschreiben : die adjektivischen -u-Stämme zeigen in allen Kasus ausser dem Nom. Sg.C., Acc.Sg.C., Nom.-Acc.Sg.nt. (und dem Voc.Sg.) einen Einschub von -a- vor dem Themavokal, während bei den substantivischen -u-Stämmen diese Erscheinung nicht festgestellt wird ¹.

Es ist allgemein anerkannt, dass diese Tatsache auf Ablaut zurückzuführen ist, wobei die Lautfolge -aw- die Hochstufe repräsentiert ². Daraus ergibt sich, dass der Ablaut in diesem Falle dazu dient, die Substantive gegen die Adjektive abzugrenzen.

Bis jetzt hat man diesen Tatbestand interpretiert als eine hethitische Neuerung im Verhältnis zu den übrigen indogermanischen Sprachen ³, und wohl deswegen, weil in den übrigen indogermanischen Sprachen der Ablaut in der Flexion der -u-Stämme, obwohl vorhanden, nicht auf obenbeschriebener Art verteilt ist. Man unterscheidet im Indogermanischen zwar zwei Typen mit durchgehender Flexion, einerseits von der Nullstufe, andererseits von der Hochstufe des Stammes heraus, aber der Grund dieser Erscheinung scheint nicht im Unterschied zwischen Substantiven und Adjektiven zu liegen, und kann nicht als ohne weiteres geklärt betrachtet werden ⁴. Wir werden unten kurz

¹ Die Ansicht FRIEDRICHS, HE² § 70, a, dass auch im Instr. Sg. keine Ablaut auftritt, trifft zu bei den -i-Stämmen, scheint aber hinsichtlich der -u-Stämme durch den einzig belegten Instr.Sg. (adjektivisch) assawet nicht gestützt zu werden.

² So z. B. FRIEDRICH, HE² § 70, a mit Litt. KAMMENHUBER, Handb. d. Orient. II, 2 1969 (Handb.) § 19, 2. § 40, 2.

³ Vgl. SOMMER, HAB 197, Anm., 2. KRONASSER, VLFL, S. 114. KAMMENHUBER Handb. l.c.

⁴ So z. B. SZEMÉRENYI, *Einfl. in die vergl. Sprachwissenschaft*. (Darmstadt 1970), S. 160 ff. mit Litt.

auf die indogermanischen Verhältnisse zu sprechen kommen und hier nur feststellen, dass die (auch indogermanische) Trennung der Flexionstypen im Hethitischen als funktionell in einem System geordnet erscheint. Es wäre darum nützlich und auch wichtig zu untersuchen, inwieweit das Hethitische selbst Anlass dazu gibt, um die auf obengenannte Weise verteilte Ablautsflexion als Neuerung zu betrachten den anderen Sprachen gegenüber.

Wir hoffen an dieser Stelle nur zeigen zu können, dass es durchaus möglich ist, in Bezug auf die -u-Stämme die Hypothese zu formulieren, dass die oben skizzierte Situation vom Hethitischen her nicht als Neuerung zu beweisen ist, dass also eine eventuelle Neuerung schon vorhethitisch (und wahrscheinlich schon voranatolisch) sein muss. Dazu müssen die Abweichungen von der obengenannten « Regel » innerhethitisch erklärt werden können, statt als Beweis für Neuerung angeführt zu werden. Diese Auffassung könnte weiter gestützt werden durch den Nachweis, dass eine ähnliche Ablautsverteilung auch festzustellen ist bei Ableitungen von -u-Stämmen mittels einigen produktiven Suffixen. Diese funktionelle Verwendung des Ablauts wäre also tief im System verankert.

Eingeschränkt allerdings wird die Gültigkeit dieser Hypothese durch einige praktische Überlegungen :

Dieser Artikel ist das vorläufige Resultat einer beschränkten Untersuchung der hethitischen -u-Stämme. Die Tatsache, dass die -i-Stämme weitgehend mit den -u-Stämmen übereinstimmen in ihrer Flexion ist nicht berücksichtigt worden. Weiter stand nur publiziertes Material zur Verfügung und vor allem ist nicht untersucht worden, inwieweit das Althethitische unsere Auffassung bestätigt. Eine umfassendere Untersuchung ist für eine geplante Dissertation vorgesehen.

I. DIE FLEXION DER -U-STÄMME ⁵

A. Die Substantive

Alle Substantive werden (nach Friedrich HE² § 73) flektiert ohne Ablaut des Stammvokals mit Ausnahme von :

- einer Gruppe substantivisch funktionierender Adjektive
- dem Wort heu-
- zwei Sonderfällen.

⁵ Alle Belege nach FRIEDRICH, HWb. und Ergänzungsh.

Wir möchten versuchen diese Ausnahmen im Rahmen der hethitischen Tatsachen innersprachlich zu erklären, wobei sie sich also als sekundär gegenüber die « normale » Flexion herausstellen. Das Wort « sekundär » muss also hier verstanden werden als « innerhethitisch neugebildet ».

Substantivisch verwendete Adjektive :

Adjektive in substantivischer Funktion werden flektiert wie Substantive mit durchgehender Nullstufe des Stammvokals mit Ausnahme von :

Gen.Sg.	pangawas	(neben pankus) : panku-C. « Gesamtheit » (Adj. « gesamt ») ⁶ .
Dat.-Loc.Sg.	pangawi	(neben « endungslosem » panku-ssi ?) ⁷ .
Abl.Sg.	assawaz	(neben assuwaz) : assu-nt. « Gut » (Adj. « gut »)
Instr.Sg.	assawit	(neben assuit).

Diese hochstufigen Formen lassen sich leicht erklären als Bildungen unter der Einfluss der korrespondierenden Formen dieser Wörter in adjektivischer Funktion, genauso wie man es im umgekehrten Falle für die Adjektive annimmt. Die nebengestellten « normalen » Bildungen mit Tiefstufe zeigen, dass es hier um Schwankungen geht.

Damit wäre also ein erster Grund gefunden für eine mögliche Entgleisung innerhalb des Hethitischen : gerade bei den Wörtern, die je nach Funktion mit anderer Ablautsstufe flektiert wurden, müsste der Begriff der tieferen Bedeutung dieses Ablauts am ehesten verschwinden.

Das Wort heu-C. « Regen » ⁸ :

Sg. Nom.C.	heus (hé-e-uš, hé -e-u-uš)	
Acc.C.	heun (hé-e-un, hé-i-ú-un)	
Gen.	hewas (hé-e-u-wa-aš)	heyawas (hé-e-ya-u-wa-aš)
Instr.		heaut (hé-e-a-u-it)

⁶ S. auch noch GOETZE, JCS 22, 1968, 20. Zur Etymologie, POLOMÉ, Pratiḏānam 98 ff. (Idg. penk^we- « fünf »)

⁷ Zu pankussi als endungsloser Dat. HAHN, JAOS 85, 1965, 299 f.

⁸ Belege, wenn ohne Angaben, nach HWb und FRIEDRICH, Staatsv. II, 32 ff. 166. Interessant ist auch die von Friedrich l.c. 166 mitgeteilte Form hemus (Acc.Pl.C?).

Pl. Nom.C hewes (hé-e-u-e-eš) heyawes (hé-e-ya-u-e-eš KUB XXIX, 1 I 27; hé-e-a-u-e-eš XXIX, 3 Vs. I, 8)

Acc.C. heus (hé-e-uš, hé-e-u-[u]š) heamus (hi-e-a-mu-uš)

Die (teils) hochstufige Flexion dieses Wortes wird von Kammenhuber⁹ interpretiert als Beweis dafür, dass es im Hethitischen noch Spuren gibt von Ablautresten in der Flexion der Substantive.

Man muss aber erstens darauf hinweisen, dass dieses Wort doppelte Formen mit und ohne Ablaut besitzt, sodass man es auch interpretieren kann wie die obenbeschriebene Gruppe von Substantiven in adjektivischer Funktion. An und für sich ist dies nicht unmöglich: die Herkunft des Wortes ist unbekannt (die etymologische Verbindung mit griech. *ἥε*¹⁰ ist wohl verfehlt).

In Anlehnung an Kronasser¹¹ könnte man auch die Ansetzung des Wortes als -u-Stamm bezweifeln. Kronasser kommt unter Heranziehung einer möglichen Lautung /ye/ des Zeichens E und /wa/ des Zeichens Ū (und auch U) zur Annahme eines -a-Stammes *heyawa-. Diese Auffassung aber wird mit einiger Zurückhaltung betrachtet¹². Ausserdem interpretiert auch Kronasser selbst den Acc.Sg.C. hé-i-ú-un als /heyawun/, was sich mit einem Stamm heyawa- nicht vereinigen lässt. Man kann auf anderem Wege zu ähnlichen Resultaten kommen, und zwar durch eine Betrachtung der Ableitungen von heu-.

hewannesk- (neben hejawannesk-) «regnen» ist gebildet mit dem Suffix -annai-/annija- (mit -sk-). Nach Friedrich HE² § 137 ist das Wort aufzufassen als Durativ (-Iterativ)¹³, nach Kronasser EHS § 216, 2 als Kausativ («regnen lassen») Diese Ableitung hilft uns kaum weiter, weil Verben auf -annai-/annija- deverbale sowie denominativ sein können und weil auch hier zwei Bildungen vorliegen. Man kann als Grundwort dieser Verben ein Substantiv heu- oder heyawannehmen oder ein Verbum *hewai-, heyawai-.

Eins aber könnte hieraus gelernt werden: falls die Bildung hejawannesk- als deverbale aufzufassen ist, weist das anzunehmende Wort *heyawai- nicht auf ein zu Grunde liegendes Nomen heu-. Denn

⁹ KAMMENHUBER *Handb.*, § 40, 2

¹⁰ KRETSCHMER, WZKM 52, 1953, 249.

¹¹ KRONASSER, EHS § 58, 1

¹² S.Z.B. NEU *Kratylos* 12, 1967, 160 f.

¹³ Vgl. OTTEN, StBoT 8, 74, der auf Grund althethitischen Materials die «durative» Funktion nicht anerkennt.

alle -u-Stämme, Substantive sowie Adjektive, bilden ihre Verba denominativa ohne Abstufung des Stammvokals¹⁴. Mann könnte also *hejawai- nur auffassen als abgeleitet von einem Nomen *heyau- oder *heyawa-. Das Verhältnis von *hewai- und *heyawai- wäre damit also kein ablautbedingtes Verhältnis.

Eine andere Ableitung des Wortes heu- ist aufschlussreicher: [UR]UDU¹⁵ heyawalli-C. «Regenrinne»¹⁵, eine Bildung die deverbale oder denominal aufgefasst werden kann. Im ersten Fall müssen wir auf ein Verbum *heyawai- schliessen. Bei Annahme denominativer Bildung ist dies klar, dass das Grundwort nicht heu- sein kann: substantivische wie adjektivische -u-Stämme bilden Ableitungen mit -al(i)a/i- nicht von der Hochstufe her, soweit ersichtlich¹⁶. Das bedeutet, dass diese Ableitung durchschlagend sein muss in der Frage nach den richtigen Stammeslaut von heu-. Entweder kommt man direkt zur Annahme eines Stammes heyau- (oder heyawa-), oder indirekt durch das denominative Verbum *heyawai-.

¹⁴ Die einzige (scheinbare) Ausnahme, *innarawai- von innaru- im Verb. S. in-na-ra-w[a-u²]-ja-ar (Kronasser EHS § 163, C, 3 mit Beleg und Litt.) ist im essentiellen Teil ergänzt und deshalb unsicher. Die Form innarawamas, wenn aufgefasst als Gen.Sg. des Verb.S., innarawas (und -smas), deutet auf ein Verbum *innarai-.

¹⁵ Bedeutung nicht ganz sicher. Nach HWb mit Litt. ist der Stamm hejawalla- (so auch KRONASSER, EHS § 99, 1, der deverbale oder denominal Bildung annimmt). Das Wort ist -i-Stamm nach v. Schuler Dienstanw. 53, v. BROCK, RHA 71, 1962, 82 ff. (der deverbale Herkunft annimmt).

¹⁶ Bildungen auf -awa(l)a/i- sind (vgl. v. BROCK, RHA 71, 1962, 82 ff., KRONASSER, EHS § 99, § 118. SOMMER, AU 41-45): ajawala-C. «Stellvertreter?» (Zu luw. aja- «machen?» oder mit wurzelhaftem -u- und zu aiwant-» (Präd. von ITU)?) SOMMER, l.c. 50). tarassawala-C. «Sachverwalter?» (Zu unklarem tarassis: Kronasser, l.c., § 99, 7 oder zu verbinden mit tar¹-šu-wa-an-ni (so liest LAROCHE, RHA, 57, 1955, 114: IBOT 3, 143 I 3)?)

annawali- «gleichrangig» (wozu auch SALan-na-wa-la²-na². aš-ša. SOMMER, AU 55 Anm. 5?). Zu annawanna- (KRONASSER, EHS § 118, 2) oder *annu- und -ali- (v. BROCK, l.c., 115)?

mawalli- «(Pferd) von 4 (Jahren? o.ä.)» v. BROCK, l.c. 112 zu mawa- «4» a-u-wa-al-la-aš (SOMMER, AU 387 zu aja-. v. BROCK, l.c., zu au- «sehen»)

luw. manawallaimi- «?» v. BROCK, l.c., 119).

luw. *tattawali- in tattawaliti (DLL). v. BROCK, l.c., 120.

v. BROCK l.c., 95 ist dazu geneigt, die Mehrzahl der Wörter auf -awala- als luwisch zu betrachten (wie SOMMER, l.c.). Andererseits zeigt seine Auffassung von annawali-, dass er hochstufige Ableitung von -u-Stämmen annimmt. Sichere Indizien dafür gibt es kaum. Die Sache wird noch dadurch kompliziert, dass auch ein Suffix -wala existiert.

Die bis jetzt als «hochstufig» interpretierten Formen von heu- sind also wohl als ursprünglich zu betrachten, was zu einem Stamm heyau- passen würde. Die «tiefstufigen» Formen dieses Stammes könnte man erklären als entstanden auf lautlichem (oder orthographischem?) Grund, wobei man die Alternation e/i:ija zur Erklärung heranzieht und Kronassers Ansicht wenigstens im Ergebnis folgen kann. Ein ähnlicher Fall liegt vor bei meu- «vier» (s.u.). Damit wäre der Ablaut in diesem Stamm als optisches Trugbild beseitigt.

Sonderfälle

Der Acc.Pl.C. DINGIR-mus, wenn aufgefasst als *siwamus, von siu- «Gott»¹⁷ wäre ein Argument gegen die Auffassung der nicht-ablautenden Kasusbildung der substantivischen -u-Stämmen. Man kann diese Form aber auch mit v. Schuler¹⁸ auffassen als *simus für gesprochenes /siwus/. Die Verwendung des Ideogrammes lässt uns nicht weiter sehen. Es bleibt auch möglich, dass sich hier ein ganz anderes Wort versteckt¹⁹.

Der Acc.Pl.C. wappamus von wappu- C./nt. «Flussufer» in einem sonst substantivisch flektierten Wort. Dies muss der einzige Fall bleiben, worin eine adjektivische Flexionsform bei einem Substantiv unerklärt bleibt. Die Bildung von wappu- ist nicht zu analysieren und auch darin ist also keine Lösung zu finden.

Zusammenfassend kann man sagen, dass mit einer Ausnahme alle die ablautenden Bildungen bei substantivischen -u-Stämmen als sekundär betrachtet werden können. Der wohl wichtigste Grund dieser gelegentlichen Entgleisungen liegt bei den Wörtern, die substantivische und adjektivische Bedeutung und Flexion haben können.

Auch die Form wappamus lässt sich wohl in diesem Rahmen erklären.

B. Die Adjektive

Alle adjektivischen -u-Stämme werden nach Friedrich HE² § 74 flektiert mit Ablaut in den obliquen Kasus ausser:

–einem Fall von substantivischer Flexion des Wortes panku- in adjektivischer Verwendung: Acc. Pl. C. pankus

Diese Form kann man nach Friedrich HE² § 74, b leicht erklären

¹⁷ So LAROCHE, JCS 21,174

¹⁸ v. SCHULER, *Kaššäer* 115

¹⁹ BOSSERT, *Asia* 87.90.

als Analogiebildung unter dem Einfluss der substantivischen Verwendungsmöglichkeit dieses Wortes.

–dem Wort hallu- mit durchgehend tiefstufiger Flexion. Vielleicht muss man auch die belegten Formen von maninku- und malisku- hierzu rechnen.

–Sonderfällen.

Man könnte dazu geneigt sein, alle substantivischen Flexionsformen der Adjektive zu erklären als Analogiebildungen nach dem Beispiel der ersten Gruppe und gewiss werden viele auch so zu erklären sein.

Aber gerade für die Adjektive wird noch der Einfluss der Flexion der Stämme auf -ui- hinzugekommen sein. Die Adjektive dieser Kategorie werden flektiert wie -i-Stämme und dies läuft in manchen Fällen darauf hinaus, dass sie optisch als -u-Stämme mit durchgehend tiefstufiger Flexion aussehen.

Es folgt hier eine Übersicht der Flexion dieser Wörter. Hinzugefügt sind die Paradigmen der -i- und -u-Stämme: parkui- «rein», dankui- «dunkel», warhui- «rau», suppi- «rein», salli- «gross», karuili- «früherer», mekki- «viel», parku- «hoch», assu- «gut», idalu- «böse».

Nom.Sg.C.	parkuis (dankujas) ²⁰	suppis	parkus
Acc.Sg.C.	parkuin	sallin	parkun
Nom.-Acc.Sg.Nt.	parkui	suppi	parku
Gen.Sg.	parkuwajas (parkujas) ²¹	suppajas	assawas
Dat.-Loc.Sg.	parkuwai	suppai	/
	parkuwaja	suppaja	/(pargawe)
	dankui	suppi	/
Abl.Sg.	parkuwajaz	suppajaz	pargawaz
	dankuwaz	suppaz	idalaz
	dankujaz ²²	karuilijaz	/
Instr.Sg.	dankuit	suppit	(assawet)
Nom.Pl.C.	parkuwaes (parkuwais)	suppaes	pargawes
	parkues (warhuis)	suppis	/
Acc.Pl.C.	warhuwau	suppaus	pargaus
Nom.-Acc.Pl.Nt.	parkuwaja	meggaja	assawa
	parkuwae (dankuwai)	/	/

²⁰ Sekundäre Form

²¹ Substantivische Verwendung. Parkui- «rein» und «Bronze». OTTEN, StBot 7.17.

²² Nicht ablautende Form wohl unter Einfluss der Substantivischen Flexion.

	dankuwa	suppa	/
	parkui	/	/
Dat.-Loc.Pl.	parkuwajas	suppajas	pargawas
	parkujas	suppijas	/

Aus dieser Tabelle wird ersichtlich, wie die Stämme auf -ui- in der Flexion völlig identisch sind mit den -i-Stämmen und sekundär eine gewisse Ähnlichkeit mit substantivisch flektierten -u-Stämmen bekommen haben. In erster Linie muss man die Alternation -aja-:-a- dafür verantwortlich machen (vgl. Friedrich HE² § 15, a), aber auch vereinzelte Übereinstimmungen wie z.B. den Instr.Sg. dankuit.

(Nebenbei sei bemerkt, dass tiefstufige Flexion der -ui-Stämme auch analogischem Einfluss der möglichen Verwendung als Substantive zu verdanken ist: parkui- «rein» und «Bronze»²¹, dankui- «dunkel» und «Zinn»).

Möglichkeiten einer gegenseitigen Beeinflussung der -ui- und -u-Stämme liegen in grosser Fülle vor. Analogiebildung seitens der Adjektive auf -ui- kann demzufolge als zweite Quelle von Entgleisungen und Verwischungen der ursprünglichen Situation bei den adjektivischen -u-Stämmen angesehen werden.

Man kann sich sogar fragen ob auch die moderne Forschung nicht diesem optischen Trugbild zum Opfer gefallen ist in den folgenden Fällen:

Im Falle des Nom.Pl.C. maninkues z.B. kann der Stamm ohne weiteres auch angesetzt werden als maninkui- statt, wie bis jetzt, als maninku- «kurz». Obwohl nur die Form maninkues belegt ist, wird diese Auffassung gestützt durch die Tatsache, dass alle Ableitungen dieses Wortes sich völlig decken mit Ableitungen von -ui-Stämmen (s.u.).

Die belegten Formen des bis jetzt als -u-Stamm aufgefassten Wortes hallu- «tief» lassen sich auch besser als von einem Stamm auf -ui- gebildet verstehen:

Gen.Sg.	halluwas	(sallas : salli-)
Abl.Sg.	halluwaz	dankuwaz
Pl.Nom.C.	hallues, hallus	parkues
Pl.Acc.C.	[hal] luwas halluwamus	warhuwas
Dat.-Loc.Pl.	halluwas?	

Die Fälle, wo eine korrespondierende Form der -ui-Stämme belegt ist, sind ohne weiteres klar. Der Gen.Sg. halluwas kann ohne Schwierig-

keiten entstanden sein aus *halluwajas (vgl. parkuwajas; sallas neben sallajas; S. auch das unten gesagte zur Form parkuwas). Dasselbe gilt für den zweifelhaften Dat.-Loc.Pl. halluwas (vgl. parkuwajas). Der Nom.Pl.C. hallus kann Nebenform sein von hallues (Alternation -ui-:-u-²³).

Eine Stammform hallui- dieses Wortes würde eine Stütze finden im Palaischen Wort hallui-, dessen Bedeutung aber unklar ist.

Andererseits gibt es mehrere Möglichkeiten zur Erklärung der Flexion dieses Wortes. Das Wort hallu(i)- kann auch als Substantiv verwendet werden in der Bedeutung «Höhlung»²⁴. Der Gen.Sg. halluwas scheint in dieser Bedeutung belegt zu sein. Man könnte daher dieses Wort als -u-Stamm einreihen neben Wörtern wie panku-, assu-, usw., wo diese doppelte Verwendungsmöglichkeit zur Verwirrung geführt hat. Unerklärt bleibt aber in dieser Auffassung der Acc.Pl.C. halluwamus, halluwas, der genau passt zu warhuwas. De kann man wieder aufmerksam machen auf den Acc.Pl.C. suwamus, der aber nicht ohne Schwierigkeiten ist²⁵. Die Stammform dieses Wortes wird im HWb (1. Ergänzungsheft) als suu- gegeben («voll»), von Goetze aber als suwu-²⁶. Die Form suwamus ist vielleicht nur deshalb entstanden, damit die Erkennbarkeit des Wortes behalten blieb: *samus wäre unverständlich. Bei Ansetzung des Stammes suwu- würde diese Schwierigkeit überhaupt nicht bestehen.

Sommer²⁷ suchte in diesem Wort einen ursprünglichen -a-Stamm *halluwa-, was mit den Belegen übereinstimmen könnte mit Ausnahme der Form halluwas. Hier nam er eine Art Kontamination an zwischen dem Stamm *halluwa- und dem -u-Stamm parku- wegen die entgegengesetzten Bedeutungen.

Die Erklärung der Formen dieses Stammes lassen sich aber am einheitlichsten und einfachsten erklären mit der Annahme, dass der Stamm des Wortes als hallui- anzusetzen ist.

Ein anderer Fall dieser Art ist der Gen.Sg. ^Eparkuwas, der im HWb s.v. parku- als Gen.Sg. dieses -u-Stammes (allerdings mit Fragezeichen versehen) eingereiht wird. Man kann aber Alp zustimmen, der die Form parkuwas als Gen.Sg. von parkui- auffasst²⁸.

²³ FRIEDRICH, HE² § 16. Vgl. auch die Verba parkues- und parkus-.

²⁴ LAROCHE, RHA 54, 1952, 46 f. Anm. 113.

²⁵ OTTEN, StBoT 8, 100 (šu-u-wa-mu-uš). Weitere Formen: šu-ú-uš, šu-ú-un, šu-u-ú.

²⁶ GOETZE, Lg. 30, 404 Anm. 13 (der auch NBr. 32 Anm. 2 nuwu- schreibt für das im HWb als nū- angegebene Wort (nu-ú-uš, nu-ú-un).

²⁷ SOMMER, HAB 76 Anm. 1

²⁸ ALP, Beamtenn. 69 (KUB X 11 I 14).

Die jetzt genannten Wörter (maninku(i)-, hallu(i)- und ^hparkuwas) können mit einiger Zuversicht als reine -ui-Stämme aufgefasst werden. Einen Fall, wo man zweifelt zwischen Ansatz eines -ui-Stammes und Ahnnahme eines von den -ui-Stämmen beeinflussten -u-Stammes, bilden die Formen von malisku- (milisku-) « schwach ». Belegt sind :

Nom.Sg.	miliskus	Nom.-Acc.Sg.Nt.	malisku
Abl.Sg.	maliskuwaz		
Nom.Pl.C.	maliskues		

Man möchte die Möglichkeit, einen Stamm *maliskui- anzunehmen, überprüfen wegen der (soweit belegt) durchgehend tiefstufigen Flexion, aber auch wegen des Kausativs maliskunu- « schwächen », dass sich wenn aufgefasst als eine Ableitung vom Stamm *maliskui-, ohne Mühe vergleichen lässt mit dankunu- « schwarz machen » (:dankui-), parkunu- « reinigen » (:parkui-) und warhunu- « dicht belaubt machen » (:warhui-). Diese Bildungen kausativer Verben auf -nu- (wo der Stammvokal schwindet) sind die regelmässigen Bildungen von denominativen -nu-Verben bei -i-Stämmen, hingegen bilden die -u-Stämme keine Kausative auf -unu-. Man vergleiche danku-i-: danku-Ø-nu- und mekk-i « viel »: mak-Ø-nu- mit dem Ergebnis bei -u-Stämmen: tep-u- « gering » und tep-Ø-nu « gering machen » (geschrieben tepnu- und tepanu-²⁹). Die Erklärung dieser Bildungen möge hier beiseite bleiben, jedenfalls sei klar, dass bei den -i- und -u-Stämmen der Stammvokal schwindet. Das Verbum maliskunu- lässt sich leichter erklären als Ableitung von einem -ui-Stamm her als von einem -u-Stamm³⁰, es sei denn, man glaube an ein anaptyktisches -u- in malisk/u/nu-.

²⁹ SOMMER, AU 55 Anm. 1.

³⁰ Andere Kausativ-Verben auf -unu- sind deverbale Ableitungen von verbalen Stämmen auf -u- :

duddunu-: « begnadigen » (:duddu- « leiten ? »).

[wa]rpunu- « waschen lassen » (KRONASSER, EHS § 190, 1, § 198, 1) zu warpu- « waschen », verbaler -u-Stamm im Imp. Prs.Med., 2 Sg. warput (S.HWb s.v. warp-).

watkunu- « vertreiben » (:watu- « springen », wozu NEU, StBot 5, 194).

pukkunu- « verhasst machen » (pugg(a)- « verhasst sein ») KRONASSER, EHS § 163, C, 1. § 198, 1, das hier unerklärt bleibt.

Vielleicht auch *menunu- im Verbum menu- « Durchfall (menu-) erzeugen », Friedrich HE² § 33, das allerdings von einem Subst. abgeleitet ist, und wohl eine gelegheitsbildung sein kann.

S. auch noch zu den Kausativen auf -unu-: KAMMENHUBER, Handb., S. 231. Diese Analyse der Verben auf -unu- bei Nomina auf -ui- hat natürlich auch seine Bedeutung

Die Formen miliskus und malisku verstossen nicht gegen diese Annahme: man kann z.B. den Acc.Sg.C. waskun neben waskuin « Verfehlung » heranziehen als Beweis dafür, dass die Alternation ui:u auch in diesen Fällen auftreten kann. Gerade hier aber kann Beeinflussung von seiten der -u-Stämme festzustellen sein. Alles im allem wäre man dazu geneigt, einen Stamm maliskui- als ursprünglich anzusetzen (vor allem wegen maliskunu-) mit möglichen Analogiebildungen nach den -u-Stämmen. Der umgekehrte Fall bleibt aber möglich.

Wie dem auch sei, gerade aus diesem Beispiel wird die gegenseitige Wechselbeziehung zwischen -u-Stämmen und -ui-Stämmen ersichtlich, die als zweite Quelle anzusehen ist für Schwankungen in der Flexion der adjektivischen -u-Stämme.

Damit sind auch die Erklärungsmöglichkeiten der folgenden isolierten Abweichungen gegeben :

Gen.Sg.	huisuwas	(neben *huisawas in huisas ? ? ³¹ . Vgl. idalawaz neben idalaz)
Acc.Pl.C.	HUL-lus	(neben idalamus)
	kilus	(neben kelamus)
	mius	(mi-e-uš) ³²

Ausser Betracht bleiben hier der Dat.-Loc.Sg. vom Typus sarku (:sarku- « erhaben ») und der Acc.Pl.C. par-ku-mu-uš³³.

Einige Bemerkungen zum Schluss verdient das Wort meu- « vier ». Flexion :

Pl.Nom.C.	mejawas	mewas
Acc.C.		meus
Gen.		miuwas (mi-i-ú-wa <-aš>)

Auch dieses Wort zeigt scheinbar doppelte (ablaute und nicht-ablaute) Flexion. Hier aber kann man mit Recht die Ansetzung eines -u-Stammes bezweifeln anhand des Nom.Pl.C. mejawas/mewas wegen der Endung -as. Bisher sind keine Nom.Pl.C. auf -as bei -u-

für die Auffassung der -ui-Stämme als erstarrte Feminine bei -u-Stämmen. Wir möchten hier darauf nicht eingehen.

³¹ Hierzu noch NEU StBot 5, 196.

³² KRONASSER, WZKM 62, 1969, 313-314 (KUB XXXVI, 77, 2.5; 89 Rs. 54. 60). Mius wird aber durch HAAS, der Kult von Nerik, 1970, S. 156-157. 196-197 und 140 Anm. 8 nicht als Acc.Pl.C. aufgefasst.

³³ Zu parkumus S. Götze Madd. 120 Anm. 4 (ohne genauem Beleg).

Stämmen belegt worden – die Endung ist -es. Man muss also einen Stamm mewa-/mejawa- annehmen. Der Gen.Sg. miuwas vertritt sich ganz gut mit dieser Annahme und auch der Acc.Pl.C. meus kann als gesprochenes /mewus/ verstanden werden. Auf einen -a-Stamm weist auch luwisches mawa- « vier ». Die doppelte Form mejawa-/mewa- muss dann wohl, wie bei heu-/hejau-, erklärt werden als Alternation e/i-ija.

Die Betrachtung der hethitischen Tatsachen hinsichtlich der Flexion ist hiermit beendet. Die Konklusion lässt sich folgendermassen formulieren: Das Hethitische zeigt vom Anfang an eine klare ablautbedingte Trennung zwischen der Flexion substantivischer und adjektivischer -u-Stämme. Es gibt keinen Anlass für die Meinung, dass diese Situation innerhethitisch entstanden ist aus einer früheren Zustand, wo der Ablaut anders verteilt war. Gelegentliche Schwankungen sind zurückzuführen auf die Möglichkeit doppelter Funktion und Flexion gewisser -u-Stämme und auf gegenseitige Beeinflussung der Flexion der -u- und -ui-Stämme.

C. Das Palaische und das Luwische.

Diese beiden Sprachen bieten ganz wenig Material. Das Palaische kann ohne weiteres ausscheiden, weil -u-Stämme in dieser Sprache überhaupt nicht belegt sind mit Ausnahme des Adverbiums (ursprünglich Nom.-Acc.Sg.Nt.) wasu « gut »³⁴.

Das Luwische aber hilft nicht viel weiter. Ausserdem ist auch von vornherein eine Vergleichung des luwischen und hethitischen Tatbestandes schwierig, weil das Luwische viele Kasusendungen neu gebildet hat und also die Möglichkeit zur Vergleichung identischer Kategorien in zwei verwandten Sprachen von vornherein weggenommen ist.

Die substantivischen -u-Stämme sind alle gebildet mit Tiefstufe des Stammvokals. Der Nom. (Voc).Sg.C. hat die Endung -us, der Acc.Sg.C. -un und der Nom.-Acc.Sg.Nt. -u. Ausserdem sind von den übrigen Kasus belegt (nach Laroche DLL):

Nom.Pl.C. hutenuenzi « ? » (heth. hutanu-³⁵)
kuwanzuini « Kupfer » (kuwanzu- C./nt.)

³⁴ KAMMENHUBER, *Handb.* § 40, 2.

³⁵ Heth. Nom. Pl. C. hutanu. Heth. Stamm hutani- nach LAROCHE, DLL s.v. hutanu-. Nach v. Schuler Dienstanw. 43, 1.6 und 53 ist das Wort ein -u-Stamm im Hethitischen.

Nom.Acc.Pl.Nt. taparuwa (zur Bedeutung s.DLL s.v. taparu-)
GIŠiluwa, GIŠhulu[wa] (:GIŠ(h)ilu-« ? »)
tissaduwa (:tissadu- « magischer Gegenstand ». Falls
Luwisch wie Laroche DLL meint³⁶)
Gen.Adj. taparuwassi- (:taparu-)
wasuwassi- (:wasu- « bien, salut »)

Aus diesen Belegen ist die Schlussfolgerung zu ziehen, dass die substantivischen luwischen -u-Stämme wohl flektiert werden ohne Ablaut des Stammvokals. Wichtig ist die Tatsache, dass das Adjektiv wasu- « gut » (:heth. assu-) auch im Luwischen in substantivischer Funktion erscheint mit tiefstufigem Stammvokal. Man findet die folgenden Belege dieses Wortes in substantivischer Verwendung: Nom.-Acc.Sg.Nt. wasu.Gen.-Adj. (Acc.Pl.) wasuwassanza
Der Acc.Pl.C. KAS.HI.A-wanza deutet wohl auf einen Stamm auf -wa- wegen Acc.Sg.C. KAS-an und Nom.Pl.C. KAS.HI.A-anzi.

Mit den luwischen adjektivischen -u-Stämmen steht es nicht besser. Die Belege sind:

Acc.Sg.C. wasun (wasu- « gut ». Heth. assu-)
« miun (möglich luwisch wegen des Glossenkeils³⁷.
Vgl. heth. miu- « geschmeidig »)
6-un « sechs »
Nom.-Acc.Sg.Nt. « suwaru (Adv. « völlig ? ». Auch hethitisch).
Nom.Pl.C. wasuini (wasu-)
Acc.Pl.C. 9-unza (9-za) « neun »
Gen.-Adj. parittarwassi- (:parittaru- « bäuchlings ? ? ». Bedeutung nach dem umstrittenen heth. tarru-³⁸).
(unklar ob Substantiv oder Adjektiv :
warhuwassi- « ? » (Laroche DLL s.v. warha/i/u)

In diesen Belegen ist keine Spur von Ablaut zu finden. Dies besagt aber nicht, dass es nie Ablaut gegeben haben kann. Die Belege sind einfach zu mangelhaft. Gerade der Stamm wasu-, der hier in adjektivi-

³⁶ Vgl. KAMMENHUBER, ZA NF 23, 201 und die Litt. im HWb. s. v. tissatwa.

³⁷ Nach GÜTERBOCK, *Orientalia* NS 25, 1956, 130 bedeutet der Glossenkeil in diesem Falle keine luwische Herkunft des Wortes. Auch LAROCHE, DLL, erwähnt es nicht als luwisch.

³⁸ Zu tarru-s. auch v. SCHULER, *Kaškar* 140.198. LAROCHE, *Ugaritica* V. 782 (Text). NEV, StBoT 5, 134 Anm. 3.

scher Funktion ohne Ablaut belegt ist, ist einer der Stämme, die auch im Hethitischen schwankenden Ablaut zeigen, wegen ihrer doppelten Verwendungsmöglichkeit (die es auch im Luwischen gibt). Über den Ansatz eines luwischen Stammes wasui- siehe Anm. 39. Jedenfalls beweist die auch im Luwischen existierende Möglichkeit doppelter Verwandung der -u-Stämme, dass die fürs Hethitische geltenden Argumente auch auf das Luwische bezogen werden können.

Der Acc.Pl. 9-unza hilft uns nichts solange wir den Wortlaut nicht kennen. Ebenso wenig aufschlussreich ist der Gen.-Adj. parittarwassi-, weil ein hethitisches Äquivalent zu dieser Bildung auf -assi- nicht vorhanden ist. Man kann nur konstatieren, dass, als die Luwier diese Form gebildet haben, das Bedürfnis zur Unterscheidung von Substantiven und Adjektiven nicht vorhanden war. Oder soll man sagen « nicht mehr vorhanden war »? Dies ist von vornherein wahrscheinlich, weil das Luwische alle ablautenden Flexionsformen der -u- und -i-Stämme verloren zu haben scheint⁴⁰. Dies bedeutet, dass die Situation der luwischen Flexion als eine Neuerung dem Hethitischen gegenüber zu betrachten ist.

Vielleicht doch findet man eine Spur des alten Ablauts in der von Laroche DLL ohne Erklärung gegebenen Form :

mijawenzi (in rein luwischer Text), wenn man dies interpretiert als Nom.Pl.C. (hochstufig) des Stammes miu- (im Hethitischen mit der Bedeutung « geschmeidig » und dort auch belegt mit einem Nom.Pl.C. mijawes⁴¹. Dies muss aber als sehr unsicher betrachtet werden, ebenso wie die « luwisierte » Form idalawanzi (neben der rein hethitischen Form idalawes. HWb s.v. idalu-).

Die Konklusion muss dann auch sein, dass das Luwische jedenfalls den hethitischen Tatsachen nicht widerspricht und dass die gleichen Bedingungen zur Nivellierung des ursprünglichen Unterschieds existiert haben können.

³⁹ Da alle luwischen -u-Stämme ihren Nom.Pl.C. auf -inzi zu bilden scheinen ist es wohl nicht berechtigt für wasu-inzi den Stamm wasui- anzusetzen, wie es LAROCHE, DLL s.v. wasu- tut. Zweifelnd auch KAMMENHUBER, Handb. § 40, 2.

⁴⁰ LAROCHE, DLL S. 140, § 32.

⁴¹ NEU, Kratylos 12, 1967, 164.

II. DIE ABLEITUNGEN VON -U-STÄMMEN

Die hethitische Trennung zwischen Substantiven und Adjektiven in der Flexion gewinnt an Bedeutung, wenn man auch einige Ableitungen von -u- Stämmen in Betracht zieht. Wir hoffen zeigen zu können, dass diese Ableitungen normalerweise gebildet werden von der Tiefstufe des Stammes her zu den Substantiven, von der Hochstufe her, wenn es sich um Adjektive handelt.

Es handelt sich um die Suffixe -ant- (in suffixaler Funktion), -ahh-, -atar und -es-. Es folgt hier zuerst eine Übersicht über die belegten Bildungen. Hier und im Folgenden werden nur die Bildungen in Betracht gezogen, wobei auch das Grundwort belegt ist.

Bildungen mit dem Suffix -ant-

a) das Grundwort ist ein Substantiv :

- (GIŠ)hattalwant- C. « Riegel » (:hattalu-nt. « id. »)
 ishahruwant- C. « Tränenstrom » (:ishahru-nt. « Tränen(strom) »)
 marnuwant- nt. « (ein Getränk) » (:marnu- « id. »)
 welkuwant- nt. « Gras ? » (welku-nt. « id. »)
 GIŠ-ruwant- C. « Baum »⁴² (taru- nt. « id. »)

b) das Grundwort ist ein Adjektiv :

Mit Ablaut :

- innarawant- « rüstig usw » (innaru- « id. »)⁴³
 idalawant- « böse »⁴⁴ (idalu- « id. »)

Ohne Ablaut :

- assuwant- « gut » (assu- « id. »)
 maninkuwant- « kurz » (maninku- « id. ». Oder maninkui- ?
 s.o.)
 dassuwant- « stark » (dassu- « id. »)

Daneben kann man noch die reinen Partizipien erwähnen :

- huiswant- « lebend » (huiswai- « leben ». huisu- « lebendig »)

⁴² S. dazu FRIEDRICH, HWb S. 275 sub GIŠ.KRONASSER, EHS § 148. § 175, II, 3, b.

⁴³ Zur Semantik s. KAMMENHUBER, MSS 3, 1953 (1958²), 27-45. Andere Auffassung über die Bildung : KRONASSER, EHS § 150, 3.

⁴⁴ Zu idalu- und Ableitungen s. auch KAMMENHUBER, Handb. S. 190-191.

sarkuwant- « gestieft »	(sarkuwai- « Fußbekleidung anlegen ». sarku- « erhaben »).
suwant- « voll »	(suwai- « füllen ». suu- « voll »)

Bildungen mit dem Suffix - a h h -

a) mit substantivischem Grundwort :

kutruwahn- « zum Zeugen machen »	(:kutru- C. « Zeuge » ⁴⁵)
----------------------------------	---------------------------------------

b) mit adjektivischem Grundwort :

ohne Ablaut :

maninkuwahn- « verkürzen »	(maninku(i)- « kurz »)
----------------------------	------------------------

mit Ablaut :

idalawahn- « Böses tun »	(idalu- « böse ») ⁴⁶
--------------------------	---------------------------------

kuleiawahn-/kulijawahn-
« kuwalu- machen » ⁴⁷

[inn]arawahn- « rüstig machen » (:innaru- « rüstig usw. »). Neben innarahh- ⁴⁸

tepawahn- « gering machen »	(tepu- « wenig »)
-----------------------------	-------------------

Bildungen mit dem Suffix - a t a r

a) mit substantivischem Grundwort :

kutruwatar « Zeugenschaft »	(kutru- « Zeuge ») ⁴⁵
LÜpupuwatar « (ein Frevel) »	(LÜpupu- C. « Buhle ») ⁴⁹

b) mit adjektivischem Grundwort :

Ohne Ablaut :

assuwatar « Güte, Nützlichkeit » (assu- « gut »)

⁴⁵ Oder zum Stamm kutruwa- ? Hierzu zuletzt KEMPINSKI-KOŠAK, WdO V, 1970, 202.

⁴⁶ Die Schreibung HUL-uwahn- kann, muss aber nicht weisen auf einen Stamm *idaluwahn-. Vgl. KAMMENHUBER, MIO II, 3, 1954.414 Anm. 30.

⁴⁷ Erwähnt (ohne Bedeutung) von LAROCHE, OLZ 1969, 148. NEU, StBot 5, 100.101. Anm. 2 stellt es zu kuwalu- in der Bedeutung « sauber, rein, hell machen ». Zur Bedeutung von kuwalu- s. HWb mit Litt., NEU l.c., OTTEN, StBot 7, 23, OTTEN bei FRIEDRICH, HWb. Erg. 3 s.v. kulijawes-. Fürs Lydische s. NEUMANN, die Sprache 8, 1962, 203. Wichtig zu kuwalu- ist weiter CARRUBA, die Sprache, 14, 1968, 18 Anm. 10, a.

⁴⁸ Zu [inn] arawahn- s. KRONASSER, EHS §162,C.2 mit Belegen und Litt.

⁴⁹ Nach KAMMENHUBER, MIO II, 421, KRONASSER, EHS §162, 1 deverbale Bildung. Zu LÜpupu- s. noch GOETZE, JCS 22, 1968, 24.

huiswatar « Leben »	(huisu- « lebendig »)
idaluwatar « Schlechtigkeit »	(auch idalutar ⁵⁰ . Neben idalawatar)
parkuwatar « Höhe »	(:parku- « hoch ») neben parkatar (s.u.)

Mit Ablaut :

innarawatar « (Lebens)kraft usw. »	(:innaru-)
idalawatar « Schlechtigkeit »	(:idalu-)
sargawatar « Hoheit, Erhabenheit »	(:sarku- « erhaben »)
tepsawatar « Dürre ?, -Armut »	(:tepsu- « trocken (?), dürr (?) »)

Bildungen mit dem Suffix - e s -

a) mit substantivischem Grundwort :

Keine sicheren Belege.

b) mit adjektivischem Grundwort :

Ohne Ablaut :

alpues- « alpu- werden » ⁵¹	dampues- « dampu- werden » ⁵²
hatkues « eng werden »	(:hatku- « eng »), auch *hatkes- (s.u.)
kuliwes- « kuwalu- werden »	(neben kulijawes-) ⁵³
maninkues- « kurz werden »	(:maninku(i)- « kurz »)

Mit Ablaut :

innarawes- « rüstig werden »	(:innaru-)
idalawes- « schlecht werden »	(:idalu-)
kulijawes- « kuwalu- werden »	(neben kuliwes-)
parkawes- « hoch werden »	(:parku- « hoch »), neben parkes- (s.u.)
tepawes- « wenig werden »	(:tepu- « wenig »)

⁵⁰ GOETZE, JCS 5, 156 f. mit Anm. 48.

⁵¹ GÜTERBOCK, RHA 75, 1964, 98 ff.

⁵² Zur Semantik von dampu- und alpu- s. die Litt. bei FRIEDRICH, HWb s.vv. (mit Erghft.) und GOETZE, JCS 22, 1968, 17.

⁵³ Kuliwes- wird von CARRUBA (l.c. Anm. 45) gelesen : ku-ú-li-i-ú!-eš. Zu kulijawes- s. hier Anm. 45. OTTEN, StBot 7, 23 und LAROCHE, OLZ l.c. nehmen ein Grundwort *kulijau(wa)- an zu dieser Bildung, was aber angesichts idalawes- usw. unnötig scheint.

tepsawes- « verdorren ? »	(:tepsu-)
Mit Verlust des -u- :	
*hatkis-	in hatkissanu- « bedrängen », neben hatkues- « eng werden »
kulies- « kuwaliu- werden » ⁵³	
milites- « süß werden »	(:miliddu- « süß »)
mies- « lind werden »	(:miu- « lind usw. »)
parkes- « hoch werden »	(:parku-), neben pargawes-
dasses- « stark werden »	(:dassu- « stark »).

Aus dieser Übersicht wird ersichtlich, dass in den völlig (durch Ableitung und Grundwort) belegten Fällen die obengenannten Suffixe gebildet werden ohne Ablaut, wo es substantivische Grundwörter betrifft, und manchmal mit, manchmal ohne Ablaut zu adjektivischen Grundwörtern.

Die Lage bei den Ableitungen von substantivischen Grundwörtern bedarf also keines Kommentares. Es muss aber erklärt werden warum zu Adjektiven diese Ableitungen mit und ohne Ablaut gebildet worden sind.

Götze ⁵⁴ hat den Unterschied zwischen Bildungen wie assuwatar gegen idalawatar erklären wollen durch die Dreisilbigkeit des Wortes idalu- gegen zweisilbiges assu-. Diese Erklärung liesse sich ausdehnen über die anderen Ableitungen, sie ist aber von Kammenhuber widerlegt worden mit dem Hinweis auf sargawatar (: zweisilbiges sarku-) ⁵⁵.

Eine Annahme Laroche's ⁵⁶ könnte auch auf dieses Problem angewendet werden. Er überwiegt die Annahme eines Lautübergangs -aw>--uw-, vor allem auf Grund onomastischen Materials. Er nennt z.B. das Wort arpuwant- « ungünstig », das er entstanden glaubt aus *arpawant- und auffasst als eine Bildung mit -want- zum Nomen arpa- C. « Ungunst ». Man wäre aber eher dazu geneigt, das Wort arpuwant- als Partizip des Verbuns arpu- « schwierig sein ? » aufzufassen ⁵⁷. Ein anderes Beispiel ist ON Hiwassuwanta, nach Laroche < *hiwassa-want- neben ON Hiwassassa, Hiwasalli.

⁵⁴ GÖTZE, Madd. 95 Anm.1

⁵⁵ KAMMENHUBER, MIO II, 424 ff.

⁵⁶ LAROCHE, RHR 148, 1955, 19 Anm. 1 (zu armawant-). RHA 69, 1961, 57 f.

⁵⁷ Arpuwant- wird betrachtet als Ableitung von arpa-C. durch STURTEVANT, CGr².

§ 119. KRONASSER, VLFL S. 127 schliesst dies aus, hält es aber für möglich in EHS § 146.

Mit einer möglichen Lautwandlung -aw>-uw- wären die meisten Fälle der nichtablautenden Ableitungen bei adjektivischen Grundwörtern gelöst. Man findet aber nirgendwo, welchen genauen Bedingungen ein solcher Lautwandel unterliegen würde.

Wir werden unten kurz zu sprechen kommen über die Ansichten Benveniste's der den Unterschied zwischen ablautenden und nicht ablautenden Ableitungen zurückführt auf den Unterschied zwischen einem alten unabgeleiteten « neutre » auf (unbetontes) -u-/w- und einem alten abgeleiteten Stamm auf (betontes) -u-/eu-. Dies aber ist eine Sache der Interpretation. Vorläufig möchten wir zuerst die Tatsachen genauer untersuchen.

Eine Erklärung Kammenhubers anlässlich der Ableitungen mit -atar von -u-Stämmen wird bei der Behandlung dieses Suffixes erörtert werden. Sie beschränkt sich auf dieses Suffix.

Die Aufgabe ist also, zu untersuchen, ob die « regelmässigen » Ableitungen mittels obengenannter Suffixen von adjektivischen -u-Stämmen gebildet werden mit Ablaut des Stammvokals, und ob somit eine Parallelität zwischen Flexion und Ableitung der adjektivischen -u-Stämme festgestellt werden kann. Dazu müssen die Bildungen, die zu adjektivischem Grundwort ohne ablaut erscheinen, als innerhethitische Neuerungen erklärt werden können. Ganz im Allgemeinen kann man aber sagen, dass es von vornherein wahrscheinlich ist, dass es viele Gelegenheitsbildungen gegeben hat. An und für sich genügt es festzustellen, dass Ablaut bei der Bildung mit diesen Suffixen nur bei adjektivischen Grundwörtern zu belegen ist. Die Erklärung der tiefstufigen Bildungen muss für jedes Suffix verschieden sein und kann hier nur skizzenhaft gegeben werden.

Die Ableitungen vom Stamme maninku(i)- « kurz ».

Oben ist dargelegt, dass der Stamm dieses Wortes wohl maninkui- sein muss, statt, wie bis jetzt angenommen, maninku-. Dass auch die Ableitungen dieses Stammes durchaus besser passen zu einem Stamm auf -ui-, als zu einem -u-Stamm wird ersichtlich aus der folgenden Übersicht :

Suffix : Ableitungen von :

	maninku(i)-	-ui-Stämmen	-u-Stämmen
-ant-	maninkuwant-	Kein Beleg (aber vgl. kapp-i:kapp-ø-ant-)	assuwant
-ahh-	maninkuwahh-	dankuwahh- (:dankui-)	idalawant- idalawahh-

-atar	/	dankutar? parkujatar ⁵⁸	sargawatar assuwatar
-es-	maninkues-	parkues- (:parkui-)	tepawes- hatkues-

Es stellt sich heraus, dass alle Ableitungen von maninku(i)- mit den Ableitungen von -ui-Stämmen übereinstimmen können. Dies ist ein wichtiges Argument für den Ansatz des Wortes als Stamm auf -ui-. Zwar ist fast in jedem Falle auch ein adjektivischer -u-Stamm ohne Ablaut bei der Ableitung zu belegen, aber der Unterschied liegt darin, dass Ableitung ohne Ablaut bei den jeweiligen adjektivischen -u-Stämmen nur in ein oder zwei Fällen vorkommt.

Ableitungen von adjektivischen -u-Stämmen mittels dem Suffix -ant- ⁵⁹.

Von den vielen Funktionen des Suffixes -ant- interessiert uns hier nur der Fall, wo die Bedeutungen des Grundwortes und der Ableitung mit -ant- keine semantischen Differenzierungen aufzuweisen scheinen. In dieser Funktion wird das Suffix gefunden bei Substantiven ⁶⁰ und Adjektiven ⁶¹. Kammenhuber hat das Suffix -ant- in dieser Funktion anerkannt und abgegrenzt gegen die Partizipien auf -ant- ⁶².

Daneben findet -ant- sich bekanntlich zur Bildung von Partizipien, und es muss wohl in diesen beiden Funktionen eine Erklärung gesucht werden für das Nebeneinander der Typen assuwant- und idalawant-. Schon Kammenhuber ⁶³ hat darauf hingewiesen, dass die -ant- Adjektive eine gewisse Stütze für ihre Existenz finden können in den Partizipien. Sie sucht den Anlass dafür in Partizipien, die sich semantisch von ihrem Verbum « wegentfernt » haben, wie hattant- « klug » (:hattai- « hauen »). Andererseits aber kann man darauf aufmerksam machen, dass sich die Bedeutungen des Partizipiums und des -ant- Adjektivs

⁵⁸ Parkujatar « Reinigung » ist wohl deverbale gebildet (:parkuja- « sich reinigen? ».) Dazu KAMMENHUBER, MIO II, 422.427. KRONASSER, EHS § 162, 1); dankutar wird erwähnt bei Kümmel, StBoT 3, 124 (Bo 1032/u 3'f.) Eine Interpretation als Ableitung von dankui- ist erwägenswert.

⁵⁹ Zu diesem Suffix (alle mit Litt.): FRIEDRICH, HE² § 48. KAMMENHUBER, MSS 8, 1956, 43 ff. KRONASSER, EHS § 145 ff. KAMMENHUBER, Handb. § 41, 1, b (S. 292 ff.).

⁶⁰ FRIEDRICH, HE² § 48, a, 3. KAMMENHUBER, MSS 8, 1956, 46 ff.

⁶¹ FRIEDRICH, HE² § 48, b, 1. KAMMENHUBER, MSS 8, 1956, 51 ff.

⁶² S. die Litt. bei KAMMENHUBER, l.c. und vgl. GÖTZE, Madd. 82 zu innarawant-.

⁶³ KAMMENHUBER, l.c. S. 51 ff.

oft überschritten haben müssen. Ein gutes Beispiel im Bereich der -u-Stämme ist das Partiz. suwant- (zum Verb suwai « füllen ») « voll », das sich nicht zu differenzieren scheint vom Adjektiv suu- « voll ». Das heist, dass Partizipien von denominalen Verben bedeutungsmässig oft nicht zu unterscheiden sind vom (adjektivischen) Grundwort des Verbums und dessen -ant- Ableitung.

Ein Fall, wo das Partizip nur ganz wenig verschieden ist vom Grundwort des denominalen Verbs ist huiswant- « lebend », Partizip von huiswai- « leben, am Leben sein », abgeleitet von huisu- « lebendig ». Neben sarkuwant- « gestieft » (:sarkuwai- « Fussbel-leidung anlegen »). Grundwort sarku- « erhaben » s. Ehelolf bei Sommer, HAB 86) bedeutet dieses Wort auch, dass Bildungen auf -uwant- ursprünglich als Partizipien zu betrachten sind, soweit sie abgeleitet sind von adjektivischen Grundwörtern.

Damit wären die Fälle assuwant- und dassuwant- als sekundäre Bildungen unter Einfluss der Partizipialbildungen erklärt, gegenüber innarawant- und idalawant- die wohl die ursprünglichen Bildungen darstellen. Partizipien können die Wörter auf -awant- nicht sein, da es keine von -u-Stämmen abgeleitete denominalen Verba gibt auf -awai- ¹⁴.

Maninkuwant- wäre hinreichend erklärt als -ant- Ableitung eines Stammes auf -ui-.

Das Luwische

Die Überlieferung ist hier wieder ganz dürftig. Man findet als mögliche -ant-Ableitung eines -u-Stammes das Wort : ^{GIS}hijaluwandanz[a] « ? », wenn man es interpretiert als Acc. Pl. C. zu einem Stamm *hijaluwand- und es betrachtet als -ant-Ableitung zu ^(GIS)hilu- « ? ». Andere Fälle gibt es nicht. Man kann also nur feststellen, dass das Luwische hier nicht widerspricht.

Wörter mit dem Suffix -ahh-

Das Suffix -ahh- bildet Verba in der Bedeutung « dazu machen, was das Grundwort angibt ». Es ist denominativ und vielleicht auch deverbale ⁶⁴.

Es gibt keine sicheren Beispiele dieses Suffixes bei substantivischen -u-Stämmen. Das Wort kutruwahh- braucht nicht vom Stamme kutru-abgeleitet zu sein ⁴⁵.

⁶⁴ FRIEDRICH, HE² § 136. KRONASSER, EHS § 195, 2 (der auch deverbale Verwendung überwiegt).

Es bleiben also nur die Adjektive. Mit Ausnahme von maninkuwahh- werden alle Verben auf -ahh-, die von einem adjektivischen -u-Stamm abgeleitet sind, gebildet von der Hochstufe des Stammes her. Die Bildung von maninkuwahh- lässt sich, wie oben erörtert, erklären als Ableitung eines -ui-Stammes und wäre damit als Ausnahme beseitigt. Die belegten Bildungen auf -ahh- mit adjektivischem -u-Stamm als Grundwort sind also alle völlig « regelmässig ». Über die Ansichten Benveniste's hierzu s.u. ⁶⁵.

Zu innarahh- neben [inn]arawahh- könnte man einen Fall wie Abl.Sg. idalaz neben idalawaz stellen ⁶⁶. Ein ähnlicher Fall wäre IV-jahh- « vervierfachen », das man lesen könnte als *mejahh- und interpretieren als *mejawahh- zu mejawa- « 4 » ⁶⁷.

Wörter mit dem Suffix -atar

Das Suffix -atar bildet Abstrakta und ist demoninal sowie deverbale. Die Flexion des Suffixes ist heteroklitisch ⁶⁸.

Das Suffix -atar zu substantivischen Grundwörtern wird gebildet mit Tiefstufe des Stammvokals des Grundwortes, wie ersichtlich wird aus der oben gegebenen Zusammenstellung, mit folgender Einschränkung:

Zu kutruwatar bleibt das zu kutruwahh- gesagte auch hier gültig. Das Wort ^{LÜ}pupuwatar kann auch deverbale sein ⁶⁹. Es ist also unsicher, ob Bildungen auf -atar in diesen Fällen als denominal oder deverbale aufgefasst werden müssen.

Dieselbe Unsicherheit haftet auch den Bildungen auf -atar mit adjektivischem Grundwort an. Man könnte auch hier die Hypothese aufstellen, dass die Bildungen auf -awatar die « regelmässige » Vertretung zu adjektivischen Grundwörtern bilden. Die Ableitungen auf -uwatar könnte man dann erklären als deverbale Bildungen, oder Bildungen die entstanden sind nach Analogie der deverbale Bildungen. Damit wären die ablautenden und nichtablautenden Bildungen mit -atar zu adjektivischen -u-Stämmen innerhethitisch erklärt.

⁶⁵ BENVENISTE, *Corolla Lingu.* S. 1.

⁶⁶ KRONASSER, EHS § 195, 2, a s.v.

⁶⁷ KRONASSER, EHS § 195, 2, d (mit anderen Möglichkeiten).

⁶⁸ FRIEDRICH, HE² § 44, b. § 83. KAMMENHUBER, MIO II, 403-444. MIO III, 345-377. KRONASSER, EHS § 162. KAMMENHUBER, *Handb.* § 17, 4 (S. 185 ff.). Alle mit Litt.

Dieser Erklärung gegenüber steht die Ansicht Götze's ⁵⁴ (die wie oben gesagt widerlegt worden ist durch Kammenhuber ⁵⁵), der die Bildungen auf -awatar erklärt aus der Dreisilbigkeit des Grundwortes.

Eine ganz andere, und wohl bessere, Erklärung stammt von Kammenhuber ⁶⁹: sie geht davon aus, dass das Nebeneinander von Typen wie z.B. assuwatar und tepsawatar beruht auf verschiedener Ausgleichung einer ursprünglichen Verteilung, die sich folgendermassen verhielt:

Nom.-Acc.Sg.Nt. : Nullstufe des Stammes-Vollstufe des Suffixes.

idaluwatar

Casus Obliqui : Vollstufe des Stammes-Nullstufe des Suffixes.

idalawanni

Der Unterschied lässt sich auf Akzentwechsel zurückführen:

-u-atár:-áw-atn-as (>-áwannas usw.).

In einer späteren Zeit muss diese Verteilung in zweierlei Richtung hin egalisiert worden sein: einerseits Durchführung der Nullstufe, andererseits der Vollstufe im ganzen Paradigma. Das Nebeneinander von idaluwatar (und wohl auch idalutar) und idalawatar (nur belegt in der Form idalawanni) wäre damit erklärt. Diese Theorie wird weiter dadurch gestützt, dass die meisten Bildungen auf -awatar nur belegt sind in den obliquen Kasus (vor allem im Dat.-Loc.Sg.) ⁷⁰. Nur innarawatar ist ein tatsächlich belegter Nom.-Acc.Sg.Nt.

Aber auffallend muss es heissen, dass der Ablaut des Stammvokals nur bei adjektivischem Grundwort auftritt, und dass somit auch bei den Ableitungen mit-atar die Hypothese wieder bestätigt wird.

Das Wort parkatar kann man mit Kammenhuber ⁷¹ erklären als analoge Bildung nach dem nebenstehendem palhatar « Breite » (:palhi- « breit »), oder mit Laroche ⁷² als deverbale Bildung vom Verbum park- « sich erheben ». Es existiert weiter ein Suffix -watar, das man ganz sicherlich findet in ilalijawatar « Begehren » ⁷³ vom Verbum ilalija- « begehren » und möglich in misriwatar « Glanz » ⁷⁴.

⁶⁹ KAMMENHUBER, MIO II, 426 Anm. 60. 424 ff.

⁷⁰ Belege bei KAMMENHUBER, l.c. (Anm. 67), und KRONASSER, EHS § 162.

⁷¹ KAMMENHUBER, MIO II, 423.

⁷² LAROCHE, BSL 58, 1963, 77.

⁷³ Text RS 25.421 Vs. 63. LAROCHE, *Ugaritica V*, 1968, 774.

⁷⁴ S. z.B. die Erklärungen KRONASSERS, EHS § 162, 2.

Das Luwische

Im Luwischen gibt es nur ganz wenige Bildungen auf -atar. Angesichts des normalen Suffixes zur Bildung von Abstrakta, -hit-, müssen diese Bildungen aber als alte Reste betrachtet werden ⁷⁵. Man findet aber vielleicht nur einen deutlichen Fall von -atar Bildung zu einem -u-Stamm.

Das Wort *kattawatar « Rache » in der Ableitung kattawatnalli- « Rache suchend » (luwisch vor allem wegen der Lautfolge -tn-), das existieren könnte neben hethitischem kattawatar « Rache », könnte aufgefasst werden als -atar Ableitung eines adjektivischen Grundwortes *katu- (hethitisch und luwisch) « hassend », nach Ansicht Laroche's ⁷⁶. Er analysiert dieses *katu- als adjektivische -u-Ableitung eines Verbums *kat-, das er über *kot- verknüpft mit griech. *κότος* « Zorn, Groll ». Diese Analyse würde auch fürs Luwische Ablaut des Stammvokals des adjektivischen Grundwortes anlässlich der Bildung mit -atar bestätigen, wenn nur feststünde dass *kattawatar rein luwisch wäre und nicht etwa ein Lehnwort aus dem Hethitischen. In dieser Hinsicht ist die Bemerkung Kammenhubers ⁷⁷ interessant, die meint, das hethitische kattawatar sei wohl aus dem Luwischen entlehnt. Es wäre also möglich, dass auch das Luwische in diesem Punkt übereinstimmt mit dem Hethitischen.

Die Wörter auf -es-

Das Suffix -es- bildet Verben in der Bedeutung « so werden, wie das Grundwort angibt ». Es ist denominativ ⁷⁸.

Ableitungen mit -es- zu substantivischen Stämmen findet man nicht mit Sicherheit.

Ableitungen mit diesem Suffix zu adjektivischen Stämmen zeigen drei Typen :

Bildung mit Hochstufe : -awes-

Bildung mit Nullstufe : -ues-

Bildung mit Verlust des Stammvokals : -Øes-

Es ist sehr schwierig hier eine Ordnung zu finden. Nützlich ist wohl die Bemerkung Kronassers anlässlich diesen Verben ⁷⁹, dass

⁷⁵ LAROCHE, DLL S. 140 § 32.

⁷⁶ LAROCHE, RHA 76, 1965, 51.

⁷⁷ KAMMENHUBER, MIO II, 437 Anm. 92.

⁷⁸ FRIEDRICH, HE² § 138.160. KAMMENHUBER, MIO II, 414 Anm. 30. KRONASSER, EHS § 188, 3, 4. §33.4 (mit Litt.).

viele Verben auf -es- den Eindruck machen Gelegenheitsbildungen zu sein. Dies wird wohl bestätigt durch die Tatsache, dass von einigen Verben mehrere Typen vorliegen. Die Aufgabe muss es hier sein zu untersuchen, nach welchem Muster die « abweichenden » Typen entstanden sind.

Als « regelmässig » möchten wir die Bildungen auf -awes- betrachten, völlig in Übereinstimmung mit dem bis jetzt Erörterten. Die sonstigen Bildungen seien also die genannten « Gelegenheitsbildungen ».

Der Typus auf -ues- könnte theoretisch entstanden sein nach Analogie der -es-Bildungen mit substantivischem Grundwort. Da diese aber nicht festzustellen sind, möchte man es bevorzugen, die Bildungen mit -es- zu den adjektivischen -ui-Stämmen verantwortlich zu machen. Das Wort maninkues- erklärt sich wohl sicher daraus, weil man eben für dieses Wort den Stamm maninkui- annehmlich gemacht hat.

Der Typus -Øes- mutet merkwürdig an. Nach Kronasser tritt hier eine « Verdrängung » des -u- auf ⁸⁰, die aber nicht erklärt wird. Kammenhuber sieht in diesen Bildungen eine Stütze für die Annahme, das man neben den -u-Stämmen auch manchmal -i-Stämme ansetzen kann ⁸¹.

Man könnte die letzte Annahme in dem Sinne modifizieren, dass man feststellt, die Bildungen vom Typus -Øes von -u-Stämmen seien gebildet wie die -es-Verben zu -i-Stämmen : sie seien also analogisch gebildet nach dem Muster der -i-Stämme, was ausgezeichnet passen würde zu der Annahme von Gelegenheitsbildungen.

Damit wären die Angriffspunkte der analogischen Bildungen gegeben.

Damit ist die Übersicht über die Flexion und einige Ableitungen der -u-Stämme beendet, mit dem folgenden Ergebnis :

Man hat eine Bestätigung gefunden der Meinung, dass substantivische -u-Stämme in der Flexion immer Nullstufe zeigen und die adjektivischen -u-Stämme immer Hochstufe in den obliquen Kasus. Ausnahmen sind als (vom innerhethitischen Standpunkt) sekundär gebildet zu betrachten.

Genau dieselbe Verteilung des Ablauts zeigt sich bei den Ableitungen von -u-Stämmen mit einigen produktiven Suffixen. Auch hier sind Abweichungen als sekundär zu erweisen.

Das Palaische bietet kein Material, das Luwische widerspricht nicht

⁷⁹ KRONASSER, EHS § 188, 3

⁸⁰ KRONASSER, EHS § 33, 4.

⁸¹ KAMMENHUBER, MIO II, 414 Anm. 30.

und könnte in einigen Fällen eine Bestätigung bieten. Damit wäre es vielleicht angebracht, die hier für das Hethitische angenommene Situation als anatolisch zu betrachten, und aus diesen Tatsachen die Schlussfolgerung zu ziehen :

Im Anatolischen ist der Ablaut in der Flexion und in einigen Ableitungen der -u-Stämme funktionsbedingt.

Es wäre die nächste Aufgabe, diesen Tatbestand zu vergleichen mit der Situation der hethitischen (luwischen und palaischen) -i-Stämme und auf Grund des Befunds dieser beiden Typen eine Vergleichung mit den übrigen indogermanischen Sprachen durchzuführen.

Es würde hier zu weit führen diese Fragen zu erörtern, aber es wäre nützlich, die hier gegebenen Schlussfolgerungen zu vergleichen mit den Ansichten Benveniste's, wie er sie erörtert hat anlässlich der -u-Stämme ⁸² und der Ableitungen von -u-Stämmen mit dem Suffix -ahh ⁸³ : Stammesablaut bei den -u-Stämmen (und Ableitungen von -u-Stämmen) ist bedingt durch die Ableitung des Stammes vom indogermanischen Standpunkt gesehen. Er unterscheidet ein unabgeleitetes « neutre » ohne Ablaut des Stammvokals (-u/-w-) neben einem abgeleiteten Stamm mit betontem -u-(-u/-eu-). Die Kritik Kammenhubers ⁸³ nennt diese Auffassung zu abstrakt und gestützt auf unzulänglicher Materialbehandlung, soweit es sich ums Hethitische handelt.

Wo Benveniste selber öfters das Wort « dérivé » erklärt durch die Zufügung « adjectifs ou substantifs de genre animé », wäre damit das Mass der Übereinstimmung mit dem hier Gesagten gegeben. Es würde einer neuen Untersuchung bedürfen, inwieweit die Auffassung der indogermanischen Tatsachen durch das Hethitische modifiziert werden kann : die oben skizzierten hethitischen Tatsachen decken sich nicht völlig mit der Auffassung von Benveniste, was ja nur der Fall wäre, wenn man ohne weiteres für das Wort « dérivé » das Wort « adjektivische Funktion » substituieren könnte.

Um wenigstens eine ganz vorläufige Antwort zu ermöglichen auf die Frage, wie sich das Alt- und das Jung-hethitische unter sich verhalten in der Sache des Flexionsablaufs der -u-Stämme, folgen hier einige genaueren Angaben. Mein Dank gebührt Herrn Professor Dr. Ph. Houwink ten Cate, der mir mit grösster Freundlichkeit entscheidend geholfen hat.

Die Frage erhebt sich natürlich, inwieweit Abweichungen der « Regel » (also « abnorme » Hochstufe in der Flexion der Substantive,

⁸² BENVENISTE, *Origines* I, 68-70.

⁸³ KAMMENHUBER, MIO II, 426 Anm. 60.

oder « abnorme » Tiefstufe in der Flexion der Adjektive) als inner-hethitische Neuerungen (wie oben angenommen wird) oder als Reste einer älteren Situation aufzufassen sind. Ein häufiges Vorkommen der « Abweichungen » im Alt-hethitischen könnte auf Reste einer früheren Situation hinweisen, die sich in dem Moment in Auflösung befindet.

Bei den substantivierten Adjektiven mit hochstufigen Flexionsformen sind zwei alten Formen :

Der Gen.Sg. pangawas im Testament des Hattusili (KUB I 16 II 1), der aber wenig besagt, da es sich hier um eine Ergänzung Sommers handelt : pa-a[n-ga-u-wa-aš] ... Der Dat.-Loc.Sg. pangawi in demselben Text (pa-an-ga-u-i(-pát) in III, 62) ist alt. Dieselbe Form wird auch gefunden in der Zeit Tudhaliyas IV (pangawe KUB XXV 36 II 10.14.s. Haas, der Kult von Nerik, 1970, 202-203). Kaum zu datieren scheint panqawi KUB VI 3 // (Cat. 215, 2).

Der Abl.Sg. assawaz (BoTU 37 I 15) und der Instr.Sg. assawit KUB VIII 80 15 stammen beide aus der Zeit des Suppiluliuma I.

Dass der Typus pangawi (hochstufige Flexion substantivierter Adjektive) nicht etwa als einziger Typus im Alt-hethitischen vorkommt, beweist der Dat.-Loc. Sg. assuwi « zum Guten », ebenfalls im Testament des Hattusili (KUB I 16 II 17 : na-an pa-ra-a aš-šu-ú-i hu-i [t-ti-ya-ni-eš-ki-nu-un ...]).

Der umgekehrte Fall, tiefstufige Flexion von Adjektiven, die die Möglichkeit besitzen, als Substantive verwendet zu werden, findet sich nur im Acc.Pl.C. pankus (KUB XXIII 76,8). Wegen des folgenden ku-i-ú-uš wäre man dazu geneigt, diese Form als « ältere Sprache » aufzufassen (vgl. Otten StBoT 11, 14 Anm. 1).

In diesen Tatsachen liegt wohl kein Anlass, die obengenannte Erklärung (Abweichungen der « Regel » unter Einfluss der alternativen Verwendungsmöglichkeit dieser Wörter) zu bezweifeln.

Bei dem Worte heu- « Regen » (und wappu- « Flussufer ») ist der Sachverhalt folgendermassen :

In alter Schrift ist belegt : Nom.Pl.C. hé-e-a-u-e-ēš(-ma-aš), KUB XXIX 3 Vs. I 8 (in einem Duplikat aus dem 13. Jhdt. geschrieben : hé-e-ya-u-e-ēš. KUB XXIX 1 I 27). Aber einen nicht-ablautenden Nom.Pl.C. scheint man zu finden in KUB VIII 27 1 (Text, Friedrich, Staatsv. II, 166) : [hé]e-ē-ūš ki-i-ša-an-ta, das wegen der Pleneschreibung des Verbs einen archaischen Eindruck macht (dies aber schliesst eine Datierung im Anfang des Grossreiches nicht aus!).

Möglich alt ist der Acc.Pl.C. hi-e-a-mu-uš KUB XXXIII 9 III 10

(Telipinu-Mythus. Text bei Laroche, RHA 77, S. 106 mit falscher Schreibung hé-..). In demselben Mythus findet man den Acc.Pl.C. wappamus (XXXIII 10 I 11), der also auch alt sein könnte.

Alte Belege vom Typus Acc.Pl.C. heus scheint es nicht zu geben. Der Gen.Sg. heyawas (KUB XXV 23 IV 52) stammt aus der Zeit Tudhalias IV und wird gefunden neben dem Gen.Sg. hewas in demselben Text. Der Instr.Sg. heaut XXXIV 16 II 4 (vgl. Neu, StBoT 5, 55 Anm. 2) scheint nicht genau datiert werden zu können.

Dies alles spricht wohl nicht gegen unsere Annahme, dass der Stamm des Wortes ursprünglich *heyaw(a)-gelaute haben muss.

Die Kombination meus heus bedarf einiges Kommentares. Die von Kronasser (Anm. 32) gegebenen Belegstellen sind: KUB XXXVI 89 Rs. 54.60 (vgl. Haas, der Kult von Nerik, S. 156-157) und XXXVI 77, 2.5 (Haas, l.c. 140 Anm. 8) und daneben ist noch zu belegen XXXI 136 II 5 (Haas, l.c. 196-197). Die Stellen in XXXVI werden von Haas datiert in der Zeit Hattusilis III. In KUB XXXVI 89 Rs. 60 wird meus heus von Haas übersetzt als Nom.Sg.C. Schwierigkeiten macht vielleicht XXXVI 89 Rs 54, wo kat-ta me-e-uš hé-e-uš tar-ni-eš-du übersetzt wird als « vom Himmel soll milder Regen herabkommen », was aber nicht ganz in Übereinstimmung zu sein scheint mit der Bedeutung des transitiven Verbums tarnu-. Auch in XXXVI 77 ist meus heus wohl nicht ein Acc.Pl.C.: nach Haas, l.c. besteht eine enge Verbindung zwischen XXXVI 89 und XXXVI 77. In XXXI 136 aber ist heus meus eindeutig als Acc.Pl.C. zu fassen: [me-e]-uš-wa-za hé-e-uš GAM-an le-e hal-z [i-eš-ti] « milde Regengüsse willst du nicht herabrufen » (Text und Übersetzung nach Haas, l.c.).

Von den obengenaanten Adjektiven mit unerwarteter Tiefstufe in der Flexion ist die Mehrheit belegt in jungen oder auch in nicht datierten Texten. Bei den Wörtern, die wir gedeutet haben als alte Stämme auf -ui- ist der Abl.Sg. maliskuwaz (BoTU 3 II 13) belegt in alter Sprache.

Die Datierung der anderen Adjektive ist äusserst schwierig. Eindeutige Belege in alter Sprache scheinen sich darunter nicht zu finden.

Es sei hingewiesen auf den Acc.Pl.C. HUL-lus IX 34 IV 6 neben HUL-mus in demselben Text (IX 34 I 28). Es handelt sich um ein Ritual der SALŠU.GI. Der Acc.Pl.C. kilus IX 31 II 42 findet man als kalamus im Duplikat HT 1 I 17 (einem Ritual des Zarpiya).

Mann kann also mit einiger Vorsicht behaupten, dass die Ergebnisse der oben gegebenen Untersuchung nicht widersprochen werden durch das althethitische Material.

ASPECTS DU CONSONANTISME HITTITE

par

Guy JUCQUOIS

1. INTRODUCTION

Héritier et dépositaire d'une culture hybride, sémitique, asianique et indo-européenne, le peuple hittite a connu le destin de beaucoup de peuples frontaliers dont le sort dépend davantage des intentions de leurs puissants voisins que des leurs propres. Dans le Proche-Orient ancien, face aux Sémites et aux Égyptiens à l'histoire interminable, les Hittites, ou plutôt les peuples que nous appelons ainsi par commodité, représentent l'élément hétérogène et largement perturbateur. Leur rôle essentiel en politique internationale a consisté à remettre en question des leaderships bien établis.

Il en est de même en linguistique. La grammaire comparée s'était solidement établie avant qu'on ne soupçonne l'existence même de ces langues indo-européennes d'Anatolie. La reconstruction de l'indo-européen s'était amorcée sur la base de langues relativement semblables telles le grec et le sanscrit. Le résultat était très cohérent et le travail semblait définitif à la grande tristesse des jeunes comparatistes qui voyaient avec résignation leur rôle limité à des corrections de détail, sans impact sur les doctrines d'ensemble. La remise en question fut d'autant plus brutale qu'elle était inattendue bien qu'espérée. La découverte, quasi simultanée, de deux nouveaux rameaux indo-européens, le hittite et le tokharien, donna une nouvelle et forte impulsion à la recherche comparative.

Miné de l'extérieur par les nouvelles doctrines proposées en linguistique générale et que l'on peut regrouper schématiquement sous le nom assez équivoque de structuralismes et attaqué de l'intérieur par les nombreuses questions suscitées par l'interprétation, toujours plus rigoureuse, des textes hittites et tokhariens, le monument érigé par le gigantesque labeur des néo-grammairiens se lézarde de toutes parts, tout en conservant un immense intérêt comme recueil de faits précis et généralement bien établis. Actuellement, même si l'on réédite

une œuvre colossale telle que celle de BRUGMANN, rares sont les comparatistes qui souscriraient encore entièrement aux thèses qui y sont développées.

La cause interne de cette remise en question assez fondamentale est sans doute l'impossibilité d'intégrer le hittite et le tokharien, mais vraisemblablement davantage le premier que le second, dans la théorie d'ensemble de l'indo-européen, théorie rendue classique par les travaux de maîtres tels que MEILLET et BRUGMANN pour ne citer qu'eux.

C'est qu'en effet le hittite et le tokharien soulevaient davantage de questions que ces langues n'en résolvait. On pourrait évoquer ici beaucoup de problèmes suscités par l'étude de ces nouveaux rameaux de l'indo-européen, par exemple les relations particulières du hittite et du tokharien, les identités lexicales constatées entre le latin et le hittite, les parallèles syntaxiques notés entre le celtique et le hittite, mais on se contentera d'évoquer la théorie laryngale en raison de sa complexité et de ses répercussions. Dans cette question, en effet, on est passé rapidement de la joie que provoqua la confirmation des théories de SAUSSURE, élaborées bien avant la découverte des textes hittites, à la perplexité devant des données très complexes et apparemment contradictoires. On sait que de SAUSSURE avait proposé d'expliquer les voyelles non-apophoniques de l'indo-européen comme provenant d'une évolution à partir d'un stade plus ancien. D'après cet auteur on aurait eu : $*\partial_1\tilde{e} > *\tilde{e}$ (non-apophonique), $*\tilde{e}\partial_1 > *\tilde{e}$ (id.), $*\partial_2\tilde{e} > *\tilde{a}$, $*\tilde{e}\partial_2 > *\tilde{a}$, $*\partial_3\tilde{e} > *\tilde{o}$ (id.), $*\tilde{e}\partial_3 > *\tilde{o}$ (id.). Cette hypothèse, de nature structuraliste, reçut une confirmation éclatante après la découverte des textes cunéiformes hittites lorsque des auteurs, tels que BENVENISTE, COUVREUR, CUNY et KURYLOWICZ, pour n'en citer que quelques-uns, montrèrent la conservation partielle de cette étape antérieure que de SAUSSURE avait été amené à poser. Les laryngales saussuriennes, posées à titre de principe d'explication, avaient non seulement laissé des traces dans diverses langues mais étaient réellement attestées en hittite !

Voilà donc déjà un problème d'importance que le hittite avait permis de résoudre, pouvait-on penser. Hélas, si certaines questions soulevées par de SAUSSURE étaient effectivement résolues et si son postulat de base se trouvait partiellement confirmé, il subsistait un écart aux yeux des uns, un fossé aux yeux des autres, entre la théorie saussurienne et la réalité du hittite.

Aujourd'hui, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que la découverte des dialectes hittites et de leurs laryngales a provoqué beaucoup plus de nouvelles questions importantes qu'elle n'a permis d'en résoudre. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer l'énorme littérature laryngaliste. Il y a soixante ans, on pouvait adopter les thèses de SAUSSURE ou ne pas les accepter : deux théories étaient en présence, mais il n'y avait pas de contradiction entre elles, simplement une des deux allait beaucoup plus loin que l'autre dans la reconstruction et la comparaison. Actuellement, s'il y a beaucoup de laryngalistes, il y a malheureusement aussi beaucoup de théories différentes et bien souvent contradictoires. Certains admettent trois laryngales, d'autres quatre ou deux ; les uns les utilisent avec parcimonie, d'autres en sont prolifiques. Faute d'une théorie généralement admise, les auteurs de gros ouvrages d'ensemble, tels que les dictionnaires étymologiques, ne peuvent en tenir compte sous peine de faire œuvre de chapelle.

L'origine de cette situation doit être attribuée au hittite. Aussi certains linguistes, peut-être par un réflexe d'auto-défense pour protéger le corps de doctrines à la base de leur formation mais aussi, sans doute, pour conserver à l'ensemble des théories sur l'indo-européen une cohérence relative, proposèrent de séparer le hittite des autres branches de l'indo-européen et ce fut la théorie de l'indo-hittite dont le succès fut surtout grand Outre-Atlantique. Dans cette hypothèse, il faut considérer le hittite non plus comme un rameau indo-européen, mais le mettre sur le même pied que l'indo-européen lui-même : cette dernière langue et l'indo-européen classique auraient été deux langues-sœurs. On évitait ainsi de devoir justifier au niveau de l'indo-européen certains phénomènes linguistiques hittites embarrassants. Cette manière de voir qui, indépendamment de son exactitude éventuelle, offrait l'avantage, sur le plan technique, de simplifier les problèmes et de les rendre ainsi plus abordables, semble aujourd'hui abandonnée.

Cette question des laryngales aura suffi, nous l'espérons, à mettre en lumière combien l'analyse linguistique du hittite occupe une position centrale dans la théorie de l'indo-européen.

Or, si le hittite soulève plus de questions qu'il n'en résout, c'est en grande partie dû au fait que son analyse reste incomplète. L'interprétation d'un phénomène linguistique hittite repose nécessairement sur une interprétation du système graphique qui le rend. A ce niveau déjà commencent les difficultés. L'écriture hittite n'a pas été élaborée pour noter cette langue : elle a été empruntée et les Hittites héritèrent

de certaines habitudes scripturaires des Hourrites et, à travers eux, des Mésopotamiens. Une interprétation du phonétisme hittite suppose donc comme préalable l'étude du système d'écriture. C'est là la raison du deuxième chapitre. On pourra alors aborder l'examen des deux questions importantes qui fournissent la matière des chapitres trois et quatre. Au chapitre trois on étudiera la « règle de STURTEVANT ».

Cette règle est d'un intérêt majeur pour la compréhension du système consonantique hittite dans son ensemble : l'interprétation étymologique de presque tout le lexique hittite y est intéressée.

Le chapitre quatre sera consacré lui aussi à une question qui a déjà fait couler beaucoup d'encre : les laryngales. On essaiera d'y montrer comment on peut intégrer l'interprétation des faits hittites dans la théorie de l'indo-européen et quelles sont les conséquences qu'il faut en tirer pour la chronologie relative de l'indo-européen.

Il nous reste à solliciter la bienveillance du lecteur. Nous n'avons pas eu la prétention d'être complet, tant s'en faut. On a déjà tant écrit sur les questions traitées ici qu'un gros volume suffirait à peine à résumer ces recherches et leurs résultats. Soumis à la tentation d'être exhaustif sur le plan de l'érudition, nous avons préféré ne signaler que ce qui paraissait indispensable et nous concentrer sur ce qui nous semblait central.

2. SYSTÈMES GRAPHIQUES ET SYSTÈMES PHONOLOGIQUES

2.1. *Situation de Hattuša au point de vue de l'écriture*

Lorsque les Hittites arrivèrent en Asie Mineure, ils ne connaissaient vraisemblablement pas l'écriture. Mais dès l'Ancien Empire, ils entrèrent en contact avec les marchands assyriens de Cappadoce, puis avec les Hourrites qui avaient adopté, en le modifiant selon leurs besoins, le syllabaire cunéiforme babylonien. Rapidement les Hittites se rendirent compte du parti qu'ils pouvaient tirer de l'écriture cunéiforme et ils importèrent des scribes, principalement hourrites, dont la formation était babylonienne. On peut dire, par conséquent, que les scribes hittites étaient généralement bilingues¹, ce qui ressort avec évidence de l'examen, même superficiel, de n'importe quel texte

¹ Ou trilingues : hittite, hourrite et babylonien.

hittite émaillé de mots ou de bouts de phrase en akkadien. L'empreinte laissée par leur formation babylonienne était telle que, bien souvent, il leur paraissait plus simple d'écrire en sémitique un texte qui devait être lu en hittite, reportant ainsi à plus tard, au moment de la lecture, les difficultés de la transposition en hittite. Cette influence babylonienne peut être si forte que, au début du déchiffrement, beaucoup d'indo-européanistes refusaient ou hésitaient à reconnaître dans les textes hittites qu'on leur soumettait une langue indo-européenne.

Pourtant cette influence babylonienne n'alla pas jusqu'à une imitation servile des modèles mésopotamiens. Tant sur le plan de l'écriture que sur celui de la langue, les Hittites firent preuve d'une relative originalité. On peut certainement parler de caractères propres aux textes babyloniens écrits à Hattuša. LABAT a pu écrire tout un ouvrage sur l'akkadien de ces textes² et nous avons mis en évidence ailleurs³ leurs particularités phonétiques.

Les Hittites de l'Ancien Empire connaissaient l'écriture cunéiforme qu'ils voyaient utilisée par les colons cappadociens. Ces derniers employaient un syllabaire vieil-assyrien teinté de particularités régionales⁴. Mais, à part quelques tablettes akkadiennes datant de cette époque et trouvées à Hattuša⁵, les Hittites ne semblent pas avoir fait un grand usage de ce syllabaire vieil-assyrien. On admet généralement que c'est à une époque plus récente que les Hittites empruntèrent leur écriture. En effet, ces derniers ne peuvent avoir emprunté leur écriture aux Assyriens de Cappadoce parce que les caractéristiques linguistiques et graphiques de cette population sont trop aberrantes par rapport au syllabaire hittite⁶. Pour notre propos, il est par contre de relativement peu d'intérêt de savoir si les Hittites apprirent à écrire avant de s'emparer de Hattuša ou non⁷.

D'autre part, on sait aujourd'hui que depuis le milieu du 17^e siècle on écrivait en écriture cunéiforme dans le pays hittite où la langue akkadienne était, dans une certaine couche de la population, maîtrisée

² ABK.

³ *Phonétique comparée*.

⁴ Pour tout ce chapitre, on trouvera une excellente mise au point, absolument à jour dans KAMMENHUBER, *Hdb.*, 161s.

⁵ Cf. *infra*.

⁶ STURTEVANT, *Comp. Cram.*², 2.

⁷ SOMMER, *HuH*, 1-38, admet la première hypothèse.

aussi bien que le hittite⁸. Par ailleurs, plusieurs arguments militent en faveur d'un emprunt de l'écriture par les Hittites aux Hourrites. Il y a trente ans déjà SPEISER admettait cette hypothèse⁹ qui reposait sur un ensemble de données que l'on tentera de résumer ici. Outre l'argumentation tirée de l'histoire politique de l'Anatolie, qui nous montre les relations étroites qui existaient entre les Hourrites et les Hittites, on retiendra encore le fait que beaucoup de scribes étaient hourrites et que l'écriture du hittite récent présente des analogies générales et de détail avec le syllabaire hourrite.

En réalité, les choses sont moins simples qu'elles n'en ont l'air. KAMMENHUBER a mis en exergue, tout récemment¹⁰, toutes les questions qui restaient à résoudre au sujet de l'écriture hittite cunéiforme. Un des problèmes les plus ardues demeure la relation, sur le plan de l'histoire des écritures, entre le syllabaire des textes en vieux-hittite et celui des textes néo-hittites. Il y a de sérieuses différences entre ces deux syllabaires, principalement en ce qui concerne la fréquence au sujet de l'usage des idéogrammes et des déterminatifs, la graphie pleine des voyelles et la notation des occlusives ou plus généralement des consonnes intervocaliques.

En résumé, on peut dire que le syllabaire hittite cunéiforme rappelle celui des lettres d'Amarna (syllabaire syro-palestinien) mais aussi les autres syllabaires de type hourrite tels que ceux utilisés à Alalah, Qatna, Ugarit, en Syrie du Nord ou à Nuzi en plein pays hourrite¹¹.

Bien qu'on reconnaisse le bien-fondé des observations de KAMMENHUBER signalées ci-dessus au sujet des relations dans le temps et dans l'espace de ce qu'on appelle le syllabaire hittite cunéiforme, on peut néanmoins légitimement tenter de découvrir, indépendamment de son histoire, ce qui caractérise ce syllabaire et comment l'interpréter par rapport aux syllabaires contemporains hourrites et akkadiens. A défaut d'une histoire détaillée des écritures cunéiformes de cette époque et de cette région, on essaiera de dégager, à l'aide des statistiques, les caractères significatifs de ce syllabaire. On admet, en effet, que l'écriture, comme le langage qu'elle sert à supporter et à transmettre, doit constituer un système, et que l'analyse statistique de ce système

⁸ KAMMENHUBER, *Hdb.*, 165.

⁹ *Introd. to Hurrian*, 12-14.

¹⁰ KAMMENHUBER, *Hdb.*, 173 s.

¹¹ KAMMENHUBER, *Hdb.*, 162 et n. 6, avec bibliogr.; cf. aussi JUCQUOIS, *Phonétique comparée*, 61 s.

doit nous permettre de retrouver le système phonologique qui lui est sous-jacent.

On examinera donc successivement le syllabaire akkadien de Hattuša, le syllabaire hourrite, puis le syllabaire hittite. Ceci nous montrera comment ce dernier s'intègre parmi les autres syllabaires de la Mésopotamie du Nord et comment il faut l'interpréter.

2.2. Le syllabaire akkadien de Hattuša

L'importance du syllabaire akkadien de Hattuša est très grande, non seulement pour l'interprétation linguistique de nombreux textes moyen-babyloniens en provenance du pays hittite, mais aussi pour l'influence que ce syllabaire a pu exercer sur le syllabaire hittite.

Le fait qu'on a retrouvé plusieurs tablettes bilingues (hittites et akkadiennes) montre à lui seul comment cette influence a pu s'exercer. Tous les textes akkadiens retrouvés à Hattuša n'ont pas été écrits sur place; en gros, proviennent du pays hittite les traités politiques, les lettres portant la signature de Hattušili, les documents historiques versés aux archives, de même que les textes officiels et scolaires (vocabulaires)¹². Les scribes hittites, même en admettant qu'ils fussent spécialisés en principe, soit en akkadien, soit en hittite, avaient reçu une formation mixte et de par leur situation vivaient dans ce qu'on pourrait appeler un milieu bilingue (ou même plurilingue). Ils étaient donc dans une position idéale pour qu'il y ait non seulement interférence d'une langue sur l'autre — ce qu'on a effectivement pu observer — mais aussi interférence d'un système graphique sur l'autre. Il faut, bien entendu, exclure de notre examen les tablettes akkadiennes de Hattuša qui ne sont que de simples copies de tablettes babyloniennes. Ce type de textes, rassemblés surtout dans *KUB IV*, est en tout conforme aux modèles mésopotamiens et ce n'est que ceci delà qu'on peut soupçonner la véritable nationalité du scribe, par exemple lorsqu'il confond les signes pour les sonores et ceux pour les sourdes. Il s'agit de textes scientifiques (recettes médicales, etc.) ou de tablettes de présages, de rituels ou de proverbes.

¹² LABAT, *ABK*, 3; on trouvera une liste des textes akkadiens trouvés à Hattuša avec leur provenance dans JUCQUOIS, *Phonétique comparée*, 40 s. On négligera ici les quelques textes écrits en vieil-akkadien et datant du début du second millénaire (*KBo*, IX, 1 à 40).

Voici la liste des signes utilisés dans les textes moyen-babyloniens écrits à Hattuša ¹³ :

N.B. : Les numéros renvoient à DEIMEL, *ŠL*, I, ou à LABAT, *Manuel*.
Les signes (valeurs) entre () sont douteux.

1	AŠ	<i>aš</i>			<i>pát</i>
		<i>às</i>			<i>pát</i>
		<i>rum</i>			<i>bad</i>
		<i>rù</i>			<i>mit</i>
5	BA	<i>ba</i>	70	NA	<i>na</i>
		<i>pá</i>	71	ŠIR	<i>šir</i>
6	ZU	<i>zu</i>	73	TI	<i>ti</i>
		<i>sú</i>			<i>tì</i>
		<i>šú</i>			<i>dì</i>
7	SU	<i>su</i>	74	BAR	<i>bar</i>
13	AN	<i>an</i>			<i>pár</i>
15	KA	<i>ka</i>	75	NU	<i>nu</i>
		<i>qà</i>	78	ĦU	<i>ĥu</i>
		(<i>ga</i> ¹⁴)			<i>bak</i>
24	MAĦ	<i>maĥ</i>			<i>baq</i>
55	LA	<i>la</i>	79	NAM	<i>nam</i>
58	TU	<i>tu</i>	80	IG	<i>ig</i>
		<i>dú</i>			<i>ik</i>
		<i>tú</i>			<i>iq</i>
59	LI	<i>li</i>			<i>eg</i>
		<i>le</i>			<i>ek</i>
60	KÚR	<i>bab</i>			<i>eq</i>
		<i>bap</i>	83	RAD	<i>rit_x</i> ¹⁴
	PÚŠ	<i>púš</i>	84	ZI	<i>zi</i>
61	MU	<i>mu</i>			<i>ší</i>
62	QA	<i>ka₄</i>			<i>sí</i>
67	GIL	<i>kíl</i>			<i>ze</i>
68	RU	<i>ru</i>			<i>šé</i>
69	BAD	<i>be</i>			<i>sé</i>
		<i>pád</i>	85	GI	<i>gi</i>

¹³ Cette liste est un résumé de celle publiée dans JUCQUOIS, *Phonétique comparée*, 63-71.

¹⁴ Dans un texte trouvé à Ugarit.

		<i>kí</i> ¹⁴	131	AZ	<i>az</i>
		<i>qì</i>			<i>as</i>
		<i>ge</i>			<i>aš</i>
		<i>qè</i>	134	UM	<i>um</i>
86	RI	<i>ri</i>	138	DUB	<i>tub</i>
		<i>re</i>			<i>tup</i>
88	KAB	<i>qáb</i>	139	TA	<i>ta</i>
		<i>qáp</i>			<i>dá</i>
	GÜB	<i>ĥúb</i>			<i>tá</i>
		<i>ĥúp</i>	142	I	<i>i</i>
90	GADA	(<i>qâd</i>)		IA	<i>ia</i>
		(<i>qât</i>)	143	GAN	<i>ĥé</i>
94	DIM	<i>tím</i>	145	AD	<i>ad</i>
		<i>tì</i>			<i>at</i>
97	AG	<i>ag</i>			<i>ať</i>
		<i>ak</i>	147	ZÉ	<i>ši</i>
		<i>aq</i>			<i>se</i>
99	EN	<i>en</i>			<i>si₂₀</i>
100	DÀRA	<i>târ</i>	148	IN	<i>in</i>
104	SA	<i>sa</i>			(<i>en₆</i>)
105	GÁN	<i>kán</i>	152	ŠAR	<i>sar</i>
108	DUR	<i>tur</i>			<i>šar</i>
111	GUR	<i>kür</i>	164	SUM	<i>šúm</i>
112	SI	<i>si</i>			(<i>nák</i>) ¹⁴
		<i>se</i>	167	GABA	<i>káp</i>
		(<i>ši</i>)	169	DAĦ	(<i>túĥ</i> ? ?)
114	DAR	<i>tár</i>	170	AM	<i>am</i>
115	SAG	<i>sag</i>	172	NE	<i>ne</i>
		<i>sak</i>			<i>bí</i>
		<i>saq</i>	191	GUM	<i>kum</i>
124	TAB	<i>tab</i>			<i>qu</i>
		<i>tap</i>	202	KAŠ ₄	<i>kaš₄</i>
126	ŠUM	<i>šum</i>	203	ÚR	(<i>úr</i>)
		(<i>tâ</i>)	205	IL	<i>il</i>
128	AB	<i>ab</i>	206	DU	<i>du</i>
		<i>ap</i>			<i>tù</i>
130	UG	<i>ug</i>			<i>tù</i>
		<i>uk</i>	207	TUM	<i>tum</i>
		<i>uq</i>			(<i>dum</i>)

¹⁴ Dans un texte trouvé à Ugarit.

		<i>tu₄</i>			(<i>piš₁₀ ? ?</i>)
		<i>du₄</i>	318	Ú	<i>ú</i>
211	GĬŠ	<i>uš</i>	319	GA	<i>ga</i>
212	IŠ	<i>iš</i>			<i>qá</i>
214	KAŠ	<i>bi</i>			<i>kà</i>
		<i>bé</i>	322	KAL	<i>dan</i>
		<i>pé</i>	328	RA	<i>ra</i>
		<i>gaš</i>	333	GĀR	<i>gar</i>
228	KIB	<i>kib</i>	334	ID	<i>id</i>
231	Ĭ	<i>ni</i>			<i>it</i>
		<i>né</i>			<i>iť</i>
		<i>lí</i>			<i>ed</i>
		<i>ì</i>			<i>et</i>
232	IR	<i>ir</i>			<i>eť</i>
		<i>er</i>	335	DA	<i>da</i>
233	MAL	(<i>mà</i>)			<i>tá</i>
		<i>ba₄</i>			<i>ta</i>
280	DAG	<i>tág</i>	339	ÁŠ	<i>áš</i> (rare)
		<i>táq</i>			<i>táš</i>
		<i>ták</i>	342	MA	<i>ma</i>
295	PA	<i>pa</i>	343	GAL	<i>gal</i>
		<i>bá</i>			<i>qal</i>
295k	ŠAB	<i>sab</i>			<i>kál</i>
		<i>sap</i>	353	ŠA	<i>ša</i>
296	GIŠ	<i>is</i>	354	ŠU	<i>šu</i>
		<i>iz</i>	366	KUR	<i>kur</i>
		<i>iš</i>	367	ŠE	<i>še</i>
		<i>es</i>	371	BU	<i>bu</i>
		<i>ez</i>			<i>pu</i>
		<i>eš</i>	372	UZ	<i>uz</i>
		<i>níš</i>			<i>us</i>
298	AL	<i>al</i>			<i>uš</i>
306	UB	<i>ub</i>	375	TIR	<i>dir₄</i>
		<i>up</i>	376	TE	<i>te</i>
307	MAR	<i>mar</i>			<i>te₄</i>
308	E	<i>e</i>			<i>de₄</i>
		(<i>i₁₅</i>)	376*	KAR	<i>kar</i>
312	UN	<i>un</i>			(<i>qár</i>)
314	MES	<i>miš</i>	381	UD	<i>ud</i>

		<i>ut</i>	455	Ū	<i>ù</i>
		<i>ut</i>	457	DI	<i>di</i>
		<i>u₄</i>			<i>de</i>
		<i>tam</i>			<i>ti</i>
		<i>dám</i>			<i>te</i>
383	PI	<i>pi</i>	459	DUL	<i>tul</i>
		<i>pe</i>	463	KI	<i>ki</i>
		<i>ui</i>			<i>ke</i>
		<i>ue</i>			<i>qí</i>
		<i>ua</i>			<i>qé</i>
393	ERIM	<i>šab</i>			<i>gi₅</i>
396	DŪG	<i>hi</i>	467	ŠĀH	<i>šul</i>
		<i>he</i>			<i>sul</i>
	TÍ	<i>ti</i>	469	PAD	<i>pad</i>
		<i>té</i>	472	EŠ	<i>eš</i>
					<i>iš</i>
398	UH	<i>ah</i>			(<i>és</i>)
		<i>eh</i>	491	ZAR	(<i>sar₆</i>)
		<i>iĥ</i>	532	ME	<i>me</i>
		<i>uh</i>			<i>sip</i>
399	IM	<i>im</i>	533	MEŠ	<i>eš₁₈</i>
		<i>em</i>	535	IB	<i>ib</i>
401	ĤAR	<i>ĥar</i>			<i>ip</i>
		<i>hur</i>			<i>eb</i>
		<i>mur</i>			<i>ep</i>
		<i>kín</i>	536	DŪR	<i>ku</i>
406	KAM	<i>kam</i>			<i>qú</i>
		<i>gám</i>			<i>gu₅</i>
412	UGU	<i>muĥ</i>			<i>tuš</i>
427	GÍG	<i>mi</i>	537	LU	<i>lu</i>
433	NIM	<i>nim</i>	538	KIN	<i>qi</i>
435	LAM	<i>lam</i>			<i>qe</i>
		<i>la₁₁</i>	545	ŠÚ	<i>šú</i>
437	AMAR	<i>sur</i>	553	GEME	<i>mim</i>
441	UL	<i>ul</i>	555	ZUM	<i>rik</i>
449	IGI	<i>ši</i>			<i>riq</i>
		<i>lim</i>			<i>riq</i>
		<i>li</i>	556	NIN	<i>nin</i>
451	AR	<i>ar</i>			(<i>eriš</i>)

557	DAM	<i>dam</i>	579	A	<i>a</i>
559	GU	<i>gu</i>	586	ZA	<i>za</i>
		(<i>ku</i> _s)			<i>šà</i>
562	KUŠÚ	(<i>ah</i> _x) ¹⁴			<i>ša</i>
564	SIKIL	<i>el</i>	589	HA	<i>ha</i>
		<i>il</i> _s	595	GÍN	<i>tu</i>
565	HUM	<i>lum</i>	597	NÍG	<i>šá</i>
575	UR	<i>ur</i>			

2.3. Le syllabaire hourrite

En réalité, ce n'est que par souci de concision que l'on peut parler de syllabaire hourrite. En effet, s'il y a une base commune à l'ensemble des syllabaires cunéiformes utilisés pour noter le hourrite, il subsiste malgré tout des particularités régionales propres aux textes de Hattuša, à ceux de Nuzi et à la lettre du Mitanni.

Les caractères communs aux syllabaires hourrites sont les suivants¹⁵ :

1. Absence de signes particuliers pour noter les emphatiques : on ne peut signaler que quelques cas de *ga* et de *gu* et encore doivent-ils être interprétés comme des allographes de *ka* et de *ku*, tandis que le signe ŠI, utilisé très rarement à Nuzi¹⁶, n'a, dans les mots hourrites, que la valeur *zé*¹⁷.

2. Usage du signe PI : de même que le syllabaire hittite, les syllabaires hourrites utilisent le signe PI pour rendre la chaîne phonétique [*wa*]. La lettre du Mitanni emploie le même signe pour noter aussi les valeurs [*we*, *wi*, *wu*], tandis que l'ambiguïté du choix entre ces quatre valeurs qui diffèrent par le timbre de la voyelle finale est levée dans le syllabaire hourrite de Hattuša par la ligature du signe PI avec le signe spécifique de la voyelle, soit PI + A à lire [*wa*], transcrit habituellement *wa*_a, ou PI + E, à lire [*we*], transcrit *we*_e, etc.

3. Bivalence des signes AB, IB, UB : outre les valeurs normales de ces signes dans les syllabaires hourrites en général, à savoir la notation soit des groupes [*ab*, *ib*, *ub*] ou [*ap*, *ip*, *up*], soit des voyelles [*a*, *i*, *u*]

¹⁴ Dans un texte trouvé à Ugarit

¹⁵ Cf. SPEISER, *Introd. to Hurrian*, 12; LABAT, *Manuel*, 23; FRIEDRICH, *Hdb.*, 10 s.

¹⁶ BERKOOZ, *NDA*, 11.

¹⁷ N° 147 de la liste de DEIMEL, signalé sous ZE par VON SODEN, *Syllabar*.

suivies d'une occlusive longue ou brève suivant les cas, les signes AB, IB, UB suivis du signe PI rendent respectivement les syllabes [*aw*, *iw*, *uw*].

4. Distinction entre U et Ú : la lettre du Mitanni distingue très clairement les deux signes d'où l'on a conclu que *u* rendait le son [o], tandis que *ú* notait le son [u]¹⁸. Cette distinction ne se rencontre pas à Nuzi : [*u*] s'y écrit soit *u*, très rarement, soit *ú*, tandis que *ù* note la copule ou peut-être aussi [*u*]¹⁹; on en conclura que ce dialecte hourrite ou bien ne connaissait pas cette distinction entre [o] et [u], ou ne la rendait pas dans l'écriture où les deux sons étaient transcrits uniquement par *ú*²⁰. Ailleurs également c'est le signe Ú qui l'emporte exclusivement.

5. Indifférenciation graphique des occlusives : les consonnes sonores ou brèves sont rendues par une graphie simple, tandis que les consonnes sourdes ou longues sont notées régulièrement par une reduplication ou par ce qu'on pourrait appeler une graphie enchaînée²¹. L'usage est, à cet égard, strict dans les textes hourrites²², au contraire d'une certaine latitude que l'on peut observer dans les textes hittites²³.

6. Graphies vocaliques pleines : il arrive qu'au lieu d'une graphie simple ou d'une graphie enchaînée on ait une graphie avec notation explicite de la longue alors qu'il ne s'agit pas d'une voyelle longue réelle. On trouve un parallèle à ce phénomène dans ce que KRONASSER²⁴ appelle les graphies « superpleines ». Ce type de notation s'observe dans les plus vieux textes hittites, dans l'akkadien de Hattuša et dans des lettres du Mitanni²⁵.

7. Valeurs des signes en š, s et z : Les signes contenant une de ces valeurs reçoivent une nouvelle valeur en conformité avec les règles qui sont d'application pour l'ensemble des syllabaires du nord et de l'ouest²⁶.

¹⁸ FRIEDRICH, *Hdb.*, 11.

¹⁹ BERKOOZ, *NDA*, 12-13.

²⁰ PURVES, *NPN*, 183.

²¹ JUCQUOIS, *Phonétique comparée*, 196-197.

²² FRIEDRICH, *Hdb.*, 11.

²³ Cf. *infra*.

²⁴ EHS, 28-29, § 21.

²⁵ JUCQUOIS, *Phonétique comparée*, 182, § 14.A.

²⁶ FRIEDRICH, *Hdb.*, 11-12; SPEISER, *Introd. to Hurrian*, 12 et n. 2; JUCQUOIS, *Phonétique comparée*, 225 s., § 24.

2.4. *Le syllabaire hittite*

Les scribes de l'époque classique utilisaient pour écrire le hittite un syllabaire cunéiforme partiellement différent du syllabaire destiné aux textes akkadiens. Afin d'en bien apprécier les similitudes, mais aussi les divergences, nous donnons ci-dessous le syllabaire hittite que l'on comparera ensuite, sur le plan des tracés et sur celui de la valeur des signes, avec le syllabaire akkadien de la même région (cf. *supra*).

Cette liste est basée sur celle de FRIEDRICH, *Heth. Keilschrift-Lesebuch*, II, complétée par celle de LAROCHE, E., *Quelques valeurs rares du syllabaire hittite*, dans *RA*, 46 (1952), 161-163, auxquelles on renvoie une fois pour toutes.

	valeurs en hittite	valeurs en akkadien (dans contexte hittite)	valeurs en hittite	valeurs en akkadien (dans contexte hittite)
1 AŠ	aš	aš	68 RU	ru
		rum	69 BAD	pad/t
		rù		píd/t
2 HAL	hal			bad/t
	hel		70 NA	na
5 BA		be	71 ŠIR	šir
6 ZU	zu		73 TI	ti
7 SU		su		dì
9 BAL	pal		74 BAR	pár
	bal			(bar)
12 TAR	tar		MAŠ	maš
	dar _x		75 NU	nu
	(haš)?		78 HU	hu
13 AN	an		79 NAM	nam
15 KA	ka		80 IG	ig/k/q
	ga ₁₄		83 RAD	rad/t
53 ŠAH	šah		84 ZI	zi
55 LA	la		85 GI	gi
58 TU	tu			kí
	dú		86 RI	ri
59 LI	li			tal
61 MU	mu			(dal)
62 QA	ga ₅		88 KAB	kap/b
	ka ₄			gáp/b

90 GADA	gad/t			ta _h
	kad/t			tú _h
	kit/d			du _h _x
	gid/t ₄		170 AM	am
94 DIM	tím	tím	172 NE	ne
		tì		ne
				bí
97 AG	ag		173 GIBIL	(bíl)
	ak			(píl)
99 EN	en		191 GUM	kum
101 SUR	šur			gum
104 SA		sa	192 GAZ	gaz
105 GÁN	gán			káz
	kán		203 ÚR	úr
108 DUR	dur	dur	205 IL	il
	túr	túr	206 DU	du
		tur		tù
111 GUR	gur		207 TUM	tum
	kùr			tu ₄
				tum
123 DIR	(tír _x)		210 GEŠTIN	u _i
	(dir)		211 GIŠ	uš
124 TAB	tap/b		212 IŠ	iš
	dáp/b		214 KAŠ	bi
126 ŠUM	šum			pí
128 AB	ab/p			kaš
129 NAB	nab/p			gaš
130 UG	ug/k		228 KIB	kib
131 AZ	az		231 Ī	ni
134 UM	um			lí
139 TA	ta		232 IR	ir
	dá		233 MAL	ba ₄
142 I	i, i _a		280 DAG	dag/k
143 GAN	hé			tág/k
145 AD	ad/t		295 PA	pa
147 ZÉ	zé	zé, ši		bá
148 IN	in			had/t
150 DÌM	dìm		295k ŠAB	šab/p
	tím _x			(šib/p?)
152 ŠAR	šar		296 GIŠ	iz
169 DAḪ	da _h		298 AL	al

306	UB	ub/p			(dir _x)
307	MAR	mar		376	TE
308	E	e			te
312	UN	un		376*	KAR
314	MES	miš			kar
318	Ú	ú		381	UD
319	GA	ga			gar _x
		kà			ud/t
					pir
322	KAL	kal			bir _x
		(gal _x)		383	PI
		dan		396	DÜG
		tan		398	UH
325	NIR	nir			ah, eh, ih
328	RA	ra			uh
334	ID	id/t		399	IM
335	DA	da		401	ĦAR
		tá			har
339	ÁŠ	táš			hur
		daš _x			her
342	MA	ma		406	KAM
343	GAL	gal			kam
		kál		411	U
346	GIR	gir		425	KIŠI
		kir			kiš
		piš			giš _x
		biš		427	GÍB
		paš		429	GUL
		baš			gul
349	BUR	bur		435	UL
		pur		449	IGI
353	ŠA	ša			ul
354	ŠU	šu			ši
366	KUR	kur	šad		ši
		gur _x			lim
367	ŠE	še			li
371	BU	bu		451	AR
		pu		456	ĦUL
372	UZ	uz		457	DI
375	TIR	(tir)			di
					ti ₄
				463	KI
					ki
				465	TIN
					gi ₅
					tin
					din
					(ten)
					(den)

467	ŠÁĦ	zul	zul	554	GEME	šal
			šul	557	DAM	dam
			sul			tám
471	NIŠ	(man)		564	SIKIL	el
472	EŠ	eš		575	UR	ur
480	DIŠ	diš				lig/k
		tiš				taš
532	ME	me		579	A	a
533	MEŠ	meš		586	ZA	za
		eš ₁₈		586	ZA	za
535	IB	ib/p				za
536	DÜR	ku		589	ĦA	ha
		gu ₅		597	NÍG	(šá)
537	LU	lu				

2.5. Comparaison des syllabaires hittite et moyen-babylonien de Ħattuša et les implications phonologiques

Pour avoir tout son sens, une comparaison des syllabaires cunéiformes hittite et moyen-babylonien de Ħattuša devrait se développer sur trois plans. Il faudrait d'abord dresser la liste des signes propres au syllabaire hittite, puis celle des signes propres au syllabaire moyen-babylonien de Ħattuša et enfin celle des signes communs à ces deux syllabaires. Dans cette dernière liste on devrait mettre à part les signes qui ne se rencontrent que dans ces deux syllabaires et pas ailleurs.

On devrait ensuite comparer la forme des signes communs aux deux syllabaires étudiés ici, puis confronter les valeurs de chacun des signes. Enfin, il faudrait tenir compte des fréquences d'utilisation, ce qui est très difficile actuellement.

On a vu plus haut quelle était la position du syllabaire babylonien de Ħattuša par rapport aux autres syllabaires moyen-babyloniens. Il suffira donc ici de relever les signes propres au syllabaire hittite et ceux particuliers au syllabaire akkadien (y compris les signes utilisés pour transcrire des formes akkadiennes dans des textes hittites).

syllabaire hittite

2	ĦAL	hal, hel
9	BAL	bal, pal

syllabaire akkadien

24	MAĦ	mah
----	-----	-----

53	ŠAḪ	šaḫ	60	KÚR	bab, hap
				PÚŠ	púš
			67	GIL	kil
			100	DÀRA	tàr
			112	SI	si, se (ši)
			114	DAR	tár
			115	SAG	sag/k/q
123	DIR	(dir, tir _x)			
129	NAB	nab/p	138	DUB	tub/p
150	DÌM	dìm, tim _x	164	ŠÚM	šúm (nák)
			167	GABA	káp
173	GIBIL	(bíl, píl)			
192	GAZ	gaz			
		káz			
210	GEŠTIN	úí	228	KIB	gaš, kib
325	NIR	nir			
346	GIR	gir, kir			
		piš, biš			
		paš, baš			
349	BUR	bur, pur	393	ERIM	šab
411	U	u	412	UGU	muḫ
429	GUL	gul, kúl	433	NIM	nim
			437	AMAR	šur
			459	DUL	tul
465	TIN	tín, din			
		(ten, den)			
471	NIŠ	(man)			
480	DIŠ	diš, tiš	491	ZAR	(sar _o)
			538	KIN	qí, qe
			545	ŠÚ	šú
			555	ZUM	rik/q/g

556	NIN	nín, (erīš)
559	GU	gu, (ku _a)
562	KUŠU	(aḫ _x)
595	GÍN	tu

17 sur 143

25 sur 151

On remarque que si certaines valeurs semblent particulières au syllabaire akkadien (*maḫ, bab^p, tàr, šúm, nák, káp, sar_o*) ou au syllabaire hittite (*dir, dìm, úí, nir, paš*), l'ensemble des signes est identique pour les deux syllabaires. En effet, à l'exception de ceux mentionnés ci-dessus, les autres signes énumérés se rencontrent dans d'autres régions à la même période. De plus, il faut tenir compte de la faible fréquence d'utilisation de certains signes. Un signe comme GUL est relativement rare et on ne tirera pas grand chose de son absence dans le syllabaire akkadien.

Il faut éliminer, en outre, les signes exprimant des valeurs inconnues dans une des deux langues étudiées. Ainsi, il est tout normal que les signes notant des emphatiques soient absents dans le syllabaire hittite puisque le hittite ignore ces sons (par exemple les signes *šab, šur, qí, qe*). Il en est de même pour le signe rendant la sifflante sourde puisque ce son est écrit en hittite à l'aide de signes en *š*, ainsi *si, se, sag/k/q*, etc. En résumé, il ressort de la comparaison des deux listes que les syllabaires sont très proches l'un de l'autre et que, quant aux formes de base, il n'y a rien de significatif qui les oppose.

Examinons ensuite le tracé des signes dans chacun des syllabaires. Pour ce faire, on se basera sur FRIEDRICH, *Heth. Keilschrift-Lesebuch*, II, et sur LABAT, *Manuel*.

Il est aisé à l'aide de ces listes de signes d'établir une comparaison systématique des formes des signes hittites et moyen-babyloniens. Les quelques tracés du tableau ci-dessous permettront d'illustrer, grâce aux signes ayant des formes sensiblement différentes dans les deux syllabaires, dans quel sens vont les différences. Pour faciliter la comparaison, on a mentionné, lorsque le signe hittite s'écartait sensiblement du signe moyen-babylonien, le signe akkadien duquel il se rapprochait le plus en précisant la période et le dialecte auxquels il appartenait.

TABLEAU

	moyen-babylonien	hittite	vieux-babylonien
6 ZU		 	
15 KA	 	 	
55 LA	 	 	
58 TU	 	 	
59 LI	 	 	
62 QA			
68 RU		 	
70 NA		 	
71 ŠIR		 	

De ces quelques exemples, on constate immédiatement qu'il n'y a, dans le tracé des signes, généralement pas de différences entre le moyen-babylonien et le hittite. Il y a, bien entendu, de menues variations de tracé mais elles s'interprètent à première vue ou, lorsque ce n'est pas le cas, c'est que le signe hittite est encore très proche d'une des formes du vieux-babylonien, ainsi pour une des formes de ZU ou une des formes de QA. En effet, sur le plan graphique, comme sur le plan linguistique, les provinces périphériques sont archaïsantes. On peut donc considérer que, en ce qui concerne la forme des signes, le syllabaire hittite est identique au syllabaire moyen-babylonien sauf dans quelques cas où il conserve, souvent à côté de formes plus récentes, des tracés vieux-babyloniens. Ceci concerne la confrontation du syllabaire hittite avec le syllabaire moyen-babylonien classique. Si l'on considère le syllabaire utilisé dans les textes akkadiens de Hattuša, on conclura qu'il n'y a pas de différence sensible entre lui et le syllabaire hittite. (Cf. déjà LABAT, *ABK*, 7 et note 1.).

Que peut-on tirer de la comparaison des valeurs phonétiques des signes de chacune des deux listes ? Ci-dessous on ne retiendra que les signes communs aux deux syllabaires mais ayant des valeurs entièrement ou partiellement différentes.

	moyen-babylonien	hittite
1 AŠ	às rum rù	
6 ZU	sú šú	
15 KA	qà	
58 TU	ťú	
69 BAD	be mit	
74 MAŠ		maš
78 ĤU	bak/q	
83 RAD	rit _x	rad/t
84 ZI	ší sé sí sé	

85 GI	qì qè	
86 RI		tal, (dal)
88 KAB	qáb/p	
GÜB	húb/p	
90 GADA		gad/t, kad/t kit/d, gid/t ₄
94 DIM	tì	
104 SA	sa	
108 DUR	ťur	
126 ŠUM	tà	
131 AZ	as aš	
139 TA	ťá	
145 AD	ať	
147 ZÉ	ši še si ₂₀	
152 ŠAR	sar	
169 DAĤ		dah, tah
172 NE	bí	
191 GUM	qu	
206 DU	ťù	
207 TUM	ťu ₄	
231 Ĭ	lí ì	
233 MAL	(mà)	
280 DAG	daq táq	
295 PA		had/t
295k ŠAB		(šip/b ?)
296 GIŠ	iš eš is es níš	
314 MES	(piš ₁₀ ?)	
319 GA	qá	
322 KAL		kal (gal) _x

334	ID	<i>iṭ</i> <i>eṭ</i>	
335	DA	<i>ṭa</i>	
339	ÁŠ	<i>áš</i> (rare) ²⁷	
343	GAL	<i>gal</i>	
366	KUR	<i>šad</i>	
372	UZ	<i>uṣ</i>	
376	TE	<i>ṭe₄</i>	
376	*KAR	<i>(qár)</i>	
381	UD	<i>uṭ</i> <i>u₄</i> <i>tam</i> <i>dám</i>	<i>pir, bir_x</i>
383	PI	<i>ṽi</i> <i>ṽe</i>	
396	TÍ	<i>ṭi</i> <i>ṭé</i>	
401	ḪAR	<i>kín</i>	<i>her</i>
435	LAM	<i>la₁₁</i>	
449	LIM	<i>lim</i> <i>li</i>	
457	DI	<i>ṭi</i> <i>ṭe</i>	
463	KI	<i>qí</i> <i>qé</i>	
467	ŠAḪ	<i>šul</i> <i>sul</i>	
472	EŠ	<i>(és)</i>	
532	ME	<i>sip</i>	
533	MEŠ		<i>meš</i>
536	DÚR	<i>qu</i> <i>tuš</i>	
554	GEME	<i>mim</i>	<i>šal</i>
575	UR	<i>taš</i>	
586	ZA	<i>ša</i> <i>sà</i>	

²⁷ LABAT, *ABK*, 8.

Il y a donc 85 valeurs phonétiques qui se rencontrent dans les textes écrits en moyen-babylonien et non dans les textes hittites. En sens inverse, on ne trouve que 26 valeurs attestées dans ces derniers textes mais non dans les textes moyen-babyloniens. Mais ces données sont trop grossières pour qu'on puisse tirer un argument dans un sens ou dans l'autre.

Parmi les valeurs attestées seulement en moyen-babylonien et pas en hittite, il faut mettre de côté celles qui rendent des emphatiques (40) puisque le hittite ne connaît pas ce type de phonèmes. De même puisque le son /s/ est rendu dans cette dernière langue par š, il faut éliminer de notre comparaison toutes les valeurs en s, devenues superflues en hittite (14).

Enfin les nouvelles valeurs moyen-babyloniennes obtenues par chute du m final, reflétant un phénomène phonétique propre au moyen-babylonien ²⁸ ne doivent pas non plus figurer dans le total (4).

D'autre part, on écartera de la liste des valeurs hittites les signes du type cons. + voy. + cons. dont seule la voyelle diffère en hittite et en moyen-babylonien. Comme LAROCHE l'a bien montré ²⁹, il s'agit là de valeurs rares provenant d'autres valeurs par substitution de la voyelle centrale et dont l'origine est peut-être à chercher dans les formes à alternance vocalique, phénomène inconnu en moyen-babylonien : ces signes sont au nombre de trois représentant 7 valeurs (*kit/d*, *git/d₄*, *šip/b*, *her*).

Ainsi remaniée, la liste ci-dessus s'est considérablement amenuisée. On ne compte plus que 27 valeurs propres au syllabaire moyen-babylonien et 19 valeurs propres au syllabaire hittite.

Ces valeurs ne sont d'ailleurs pas toutes à mettre sur le même pied : plusieurs sont rares, ainsi *áš* en moyen-babylonien ³⁰, d'autres sont simplement la traduction akkadienne de l'idéogramme sumérien et perdent leur motivation en dehors du moyen-babylonien. C'est le cas de *šad*. Certaines valeurs phonétiques ne sont que la transposition d'idéogrammes sumériens, ainsi *meš* en hittite face à sumérien MEŠ, et ne sont donc pas des créations vraiment originales. Tout au plus notera-t-on la manière particulière dont les scribes hittites créèrent ou utilisèrent certaines valeurs nouvelles, par exemple *šal*, signe

²⁸ Sur lequel cf. JUCQUOIS, *Phonétique comparée*, 260 s.²⁹ Dans *RA*, 46 (1952), 161-163.³⁰ LABAT, *ABK*, 8.

GEME, du sumérien SAL, bien que le moyen-babylonien ait connu lui aussi *šal* à côté de *sal*.

Mises à part les particularités phonétiques de chacune des deux langues en cause, lesquelles étaient rendues par des signes spéciaux ou par des valeurs particulières de certaines signes, il était possible d'écrire n'importe quel texte, aussi bien en moyen-babylonien qu'en hittite, tout en utilisant les mêmes signes et en leur attribuant les mêmes valeurs. Cette quasi identité des deux syllabaires devait encore faciliter l'introduction de formes akkadiennes dans des textes écrits par des gens qui, de par leur formation, connaissaient à la fois le hittite et le moyen-babylonien.

On devra tenir compte de ces faits en étudiant le système consonantique hittite qui ne nous est accessible que presque exclusivement à travers le syllabaire décrit plus haut.

2.6. *Les implications phonologiques du syllabaire*

Un système graphique quelconque doit être assimilé à un système de communication. C'est parce que les signes s'opposent par certains de leurs traits qu'ils peuvent rendre les oppositions constitutives du langage qu'ils représentent. On ne pourrait imaginer une écriture dont tous les signes seraient équivoques. Une telle écriture serait vite abandonnée ou modifiée car elle ne correspondrait plus au but premier de l'écriture, qui est d'ailleurs le même que celui du langage, à savoir la communication.

Si les signes graphiques ne peuvent pas être absolument équivoques, leur nombre, et c'est une nouvelle analogie avec la phonologie, est nécessairement déterminé (ou fini) et relativement restreint. Ceci constitue un des avantages évident de l'écriture alphabétique et principalement des alphabets latins : nombre très limité de signes en opposition formelle suffisamment claire, monovalence des signes, du moins dans les écritures modernisées où le poids de la tradition ne pèse pas encore sur l'écriture.

Cette dernière remarque appelle la troisième analogie entre système linguistique et écriture : l'un et l'autre constituent des moyens de communications naturels et en tant que tels ils sont soumis aux aléas de la retransmission de génération en génération et au poids de la tradition qui assure la continuité de l'expérience tout en mettant un frein à l'évolution.

Une différence essentielle subsiste néanmoins entre le système linguistique et l'écriture. Cette dernière peut être empruntée en bloc et

éventuellement sans modifications pour transcrire une langue pour laquelle elle n'avait pas été conçue.

Dans cette hypothèse, deux solutions peuvent se présenter : ou bien on adaptera le système graphique pour qu'il réponde aux besoins, soit par modification des valeurs des signes, soit par création de signes nouveaux, ou bien on se contentera d'un système approximatif, celui que l'on aura adopté sans y apporter de changements. La seconde solution implique une certaine laxité dans la lecture mais qui ne peut toutefois dépasser un seuil déterminé sous peine d'incompréhension.

On doit donc considérer que toute écriture constitue un système, soumis à l'évolution et par conséquent modifiable, à l'intérieur duquel sont rendues les oppositions phonologiques importantes de la langue transcrite.

Dans le cas du hittite, où l'écriture a été empruntée, on s'attendra à trouver soit une modification des valeurs des signes, soit un système graphique approximatif avec les conséquences phonologiques que l'on connaît. En effet, on a vu plus haut que les Hittites n'avaient pas introduit dans leur syllabaire ni de nouveaux signes, ni, pour ainsi dire, de nouvelles valeurs. On notera toutefois que, jusqu'à présent, on a étudié les signes graphiques en eux-mêmes et comme pour eux-mêmes. Or, la distribution des signes est également un élément à prendre en considération. Certaines valeurs phonétiques rendues dans certaines écritures par des signes particuliers, peuvent, dans d'autres écritures, être notées par une distribution particulière qui ne modifie rien à l'autonomie de chaque signe en particulier.

Si par contre, on ne peut démontrer qu'il y a eu une modification, dans la distribution des signes graphiques, c'est que, très probablement, il n'y avait pas grand intérêt sur le plan phonologique à ce que tel type d'oppositions soit rendu graphiquement. Ce dernier argument n'est évidemment valable que si l'on possède des textes répartis sur un assez long laps de temps pour qu'une réaction ait été possible et pour que l'on ait pu procéder à une réforme orthographique de manière à éviter les inconvénients décrits.

On voit mal comment on pourrait échapper à ce dilemme. C'est en ces termes qu'il faut, pensons-nous, poser les problèmes que soulève le consonantisme hittite aussi bien en ce qui concerne l'opposition de sonorité que la graphie des sifflantes, chuintantes, fricatives, ou encore celui des graphies pleines.

C'est à l'examen d'un de ces problèmes que sera consacré le chapitre suivant qui traitera de la « règle de Sturtevant ».

3. LA RÈGLE DE STURTEVANT ET LE CONSONANTISME DU HITTITE

3.1. Introduction

La « règle de Sturtevant », aussi appelée de manière exagérée « loi de Sturtevant », deux appellations dues à PEDERSEN¹, a déjà fait couler beaucoup d'encre. La plupart des hittitologues ou des comparatistes admettent le bien fondé de cette règle et l'appliquent de façon plus ou moins rigide². D'autres auteurs, par contre, contestent cette règle dans son ensemble ou dans le détail³.

D'après STURTEVANT et ceux qui le suivent, les sourdes indo-européennes seraient rendues, en principe, par des graphies doubles, les sonores (aspirées ou non) par des graphies simples.

¹ *Hittitisch*, 173 où l'auteur emploie le mot « Regel » et p. 227 où l'on trouve au contraire « Sturtevant's Gesetz ». En fait, le mérite de cette découverte revient à MUDGE, mais c'est STURTEVANT qui l'a exploitée systématiquement. Cf. STURTEVANT, *Comp. Gram.*¹, 74s. — Sur la loi de Sturtevant, cf. aussi V.V. IVANOV, *Xetstikij jazyk*, Moskva, 1963, p. 85 et s., et V.V. IVANOV, *Obščeeindoevropskaja praslavjanskaja i anatolijskaja jazykovye sistemy*, Moskva, 1965, p. 41. On trouvera d'excellents exemples d'application de la règle de Sturtevant dans BENVENISTE, *HIE*, 7, 107 s. On trouvera aussi des données intéressantes dans l'article de V.V. IVANOV, *On the reflex of the indo-european voiced palatal aspirate in Luwian*, dans *Symbolae linguisticae in honorem Georgii Kurylowicz*, 1965, 131-134, entre autre sur la correspondance louv. zéro = nés. *k* < i.e. **gh*-, *ǵh*-. Cf. encore T. MILEWSKI, *La mutation consonantique en hittite et dans les autres langues indo-européennes*, dans *Symbolae Hrozný*, II, 189-195. V. ČIHAŘ, *Die charakteristischen Züge des mediterranen Substrats*, dans *Ar.Or.*, 22 (1954) 406-433 et surtout p. 410 sur la mutation consonantique du hittite.

² Références dans KRONASSER, *EHS*, 12-18. Cf. aussi BENVENISTE, *HIE*, 7-8. KAMMENHUBER, *Hdb.*, 138, considère que BENVENISTE se montre trop scrupuleux ou trop rigide dans son interprétation de la graphie cunéiforme.

³ Cf. par exemple A. KAMMENHUBER, dans *BSL*, 54 (1959), 28. FRIEDRICH, J., *Heth. Element.*, I¹, 5, § 20 : « Einfach geschriebene Konsonanten wechseln gelegentlich mit doppelt geschriebenen ». Dans la nouvelle édition, Id., *Heth. Element.*, I², 28, § 19 : « Zwischen der Schreibung einfachen und doppelten Konsonanten besteht keine rechte Einheitlichkeit ». FRIEDRICH envisage davantage le problème de la confusion des signes en *d* et en *t*, en *k* et en *g*, en *p* et en *b*. Cf. encore FRIEDRICH, *Heth. u. « kleinasiatische » Sprachen*, Berlin, 1931, 22 s. — Il existe encore une opposition de langue à langue entre le nésite et le louvite ; le nésite ayant dans un certain nombre de mots une consonne simple à laquelle correspond en louvite une consonne double. Cf. G. JUCQUOIS, *Etymologies hittites*, dans *RHA*, 74 (1964), 87.

Outre le hourrite, parlé dans les régions voisines du hittite, qui présente une situation comparable, du moins quant aux résultats, on peut invoquer des parallèles intéressants à cette particularité du hittite. Pour nous limiter uniquement aux langues anciennes, on citera les faits finnois et ceux du tamoul⁴.

Dans les emprunts finnois au germanique, les sourdes de ce dernier groupe de langues sont exprimées par des gémées en finnois, tandis que les sonores germaniques deviennent des sourdes simples, ainsi finn. *merkki* de vx.norr. *merki*, *mitta* de v.norr. *met*, etc., mais *laki* de v.norr. *lög*, *paita* de got. *paida*, etc.⁵.

Récemment, DEROY a attiré l'attention sur le parallélisme très étroit entre le système hittite tel qu'il ressort du système graphique et celui du tamoul comme on en juge aisément d'après les emprunts tamouls au sanscrit : « Il apparaît clairement que toute occlusive ou affriquée sonore initiale du sanscrit est devenue sourde en tamoul (*kaṇakkaṇ*, *kōtumaṇ*, *caṇam*, *taṇam*, *taḷam*, *taṇai*, *tārai*, *tikku*). En position intervocalique, les sonores du sanscrit restent sonores en tamoul, mais sont naturellement notées par le signe (simple) de la sourde correspondante (*avaṇi*, *ātēcam*, *āpācam*, *kōtumaṇ*, *nāṇi*). Il en va de même quand ces sonores sont immédiatement précédées d'une nasale (*kampaṇi*, *kāṇam*, *caṇkaṇam*, *caṇi*, *canti*, *campāḷam*, *taṇam*). Les sourdes intérieures du sanscrit, tant celles qui sont intervocaliques que celles qui se trouvent entre *r* et une voyelle ou entre une voyelle et *r*, restent normalement sourdes, mais sont représentées dans l'écriture par la lettre double ; souvent une voyelle épenthétique est introduite après ou avant le *r*, suivant la règle tamoule de syllabation (*akkirānam*, *aruttam* ou *arttam* *arukkam*, *kaṇakkaṇ*, *kīrtti* *kīrttaṇam*, *tarukkam*, ou *tarkkam*). Ne pouvant reprendre un mot sanscrit terminé par une occlusive, le tamoul lui ajoute une voyelle finale et traite l'occlusive comme une sourde (*tikku*) »⁶.

Certains auteurs, tout en admettant la « règle de Sturtevant »,

⁴ S. EINARSON, dans *Lg*, 8 (1932), 177-182, a proposé des parallèles modernes à la situation du hittite.

⁵ Cf. KRONASSER, *VLFH*, 57 s., déjà chez STURTEVANT, *Comp. Gram.*¹, 74 s. suggéré par PEDERSEN (cf. Id., 74 n. 78). — Sur les emprunts germaniques en finnois, cf. aussi T.E. KARSTEN, *Les anciens Germains*, Paris, 1931, 160-183, et pour le détail s.v. *merki*, *met*, *lög* dans J. DE VRIES, *Alnord. Etym. Wörterbuch*, Leiden, 1962², avec bibliogr.

⁶ Pp. 30-31 de l'article de DEROY, *A propos de la règle de Sturtevant*, dans *Recherches linguistiques en Belgique*, Wetteren, 1966, 23-32.

supposent qu'il n'y a là qu'un problème de graphie. Les Hittites auraient conservé l'opposition indo-européenne de sonorité, mais les scribes auraient simplement adopté les usages hourrites en les adaptant pour les besoins de la cause : les graphies doubles auraient été utilisées pour noter les sourdes, les graphies simples pour les sonores ?.

La question est difficile à trancher. Toutes les écritures cunéiformes posent des problèmes délicats d'interprétation. L'écriture utilisée pour le nésite est, par contraste avec celles utilisées pour le sumérien et l'akkadien, relativement simple à lire. Il n'empêche qu'il subsiste de grosses difficultés d'interprétation. Quand il s'agit de langues mortes, l'interprétation du système phonologique découle nécessairement de l'interprétation du système d'écriture. Or, plus de cinquante ans après le déchiffrement du nésite, le système graphique employé pour cette langue n'a pas encore été étudié globalement. La nécessité impérieuse d'une histoire des écritures cunéiformes, basée sur des inventaires exhaustifs ou du moins très étendus, se fait cruellement sentir.

Quel type de recherches peut-on entreprendre actuellement ? Tout d'abord établir le système graphique, c'est-à-dire déterminer les signes qui peuvent être utilisés et leur(s) valeur(s). Au départ, on se basera surtout sur les duplicats, ce qui permettra de préciser les équivalences phonétiques. On parviendra ainsi à établir le système graphique duquel on peut espérer déduire le système phonologique. A ce stade, on risque fort de s'enfermer dans une pétition de principe. En effet, pour reconstruire le système phonologique du hittite, on peut se baser sur les mots d'origine indo-européenne, sur les emprunts et sur les évidences qui apparaissent à l'examen de la structure interne⁷. Mais heureusement, on possède un certain nombre de mots hérités du nésite (ou du louvite) transmis dans des témoignages d'époque hellénistique et romaine. On a en outre de très nombreux noms propres de même date

⁷ Ainsi chez DEROY, *op. cit.*, surtout p. 32. De même déjà chez STURTEVANT, *Comp. Gram.*², p. 26 s., où il est question de « sourdes » indiquées par une graphie double, par contre, *Comp. gram.*¹, 84, § 69, où il est question de *z/zz* : « We must conclude that hittite *z* was a long consonant, at least in the intervocalic position » (les italiques sont de moi).

⁸ On postule ici que l'écriture constitue un système, ce qui est confirmé immédiatement par la possibilité de lecture. Où la difficulté débute, c'est lorsqu'il faut préciser jusqu'où l'écriture est systématisée ou, plus exactement, quand on a des variantes libres (pour ne pas parler des fautes graphiques, cf. JUCQUOIS, *Phonétique comparée*, 57, 71-72). Ces problèmes ne peuvent être résolus que par des méthodes structurales et par l'application des statistiques.

et provenance que ces mots⁹. On devra tenir compte de ces éléments importants dans l'analyse du système consonantique du nésite.

A quelles consonnes s'applique éventuellement la « règle de Sturtevant » ? Initialement, on envisageait uniquement les occlusives, mais récemment on a étendu le champ d'application de cette règle à d'autres consonnes. En mettant à part le *h(h)*, dans lequel on a reconnu une ou plusieurs laryngales indo-européennes et qui, de ce fait, relève bien davantage de la théorie laryngaliste que d'une étude sur la « règle de Sturtevant »¹⁰, il reste principalement les sifflantes et les affriquées et notamment les couples *š/šš* et *z/zz*.

Ces deux couples ont été étudiés récemment. N. VAN BROCK a consacré un article entier à l'opposition *z/zz*¹¹ où, après un examen détaillé, elle arrive à la conclusion que : « Le son qui est noté *-zz-* n'a pas valeur phonémique, et l'opposition *zz/z* n'est pas phonologiquement fonctionnelle ; *zz* ne peut se définir que comme un allophone de *z*, conditionné par un entourage vocalique particulier. Il n'y a donc aucun parallélisme entre l'emploi des graphies simples et doubles pour *z* et pour les occlusives. Pour ces dernières, il s'agit de distinguer deux modes d'articulation dans une opposition héritée, phonologiquement pertinente. Pour *z*, une variation graphique semblable a été utilisée pour distinguer secondairement un allophone qui apparaît, notamment, dans un morphème d'une grande fréquence »¹². Ses conclusions sont inattaquables sur le plan de l'analyse graphique : en règle générale, *zz* s'emploie après voyelle palatale, *z* après voyelle non-palatale. Sur le plan phonologique, il est vrai également qu'il s'agit là de deux variantes d'un même phonème. Mais l'analyse phonétique prête le flanc à la critique pour plusieurs raisons¹³.

Pour l'opposition *š/šš*, on se souviendra des remarques de BENVENISTE¹⁴ : « On observera, en effet, que les graphies *-š-* et *-šš-* ne sont pas distribuées au hasard : on a toujours *daššu-*, *daššuwant-* « fort »,

⁹ Les mots ont été rassemblés récemment dans NEUMANN, *Untersuch.*, les NP dans ZGUSTA. On devra tenir compte de ces éléments importants dans l'analyse du système consonantique du nésite.

¹⁰ Cf. l'exposé d'ensemble le plus récent sur cette question, F.O. LINDEMAN, *Einführung in die Laryngalthorie*, Berlin, 1970.

¹¹ Sur la notion de l'opposition *z/zz* en hittite, dans BSL, 61 (1966), 209-216.

¹² *Op. cit.*, 215. Sur cette opposition cf. aussi STURTEVANT, *Comp. Gram.*¹, 84, § 69.

¹³ Cf. *infra*, § 3.8.

¹⁴ E. BENVENISTE, *HIE*, 8,

mais *dašuwant-* « aveugle »; toujours *aššiya-* « être aimé », mais *ašiwant-* « pauvre ». Même si aucune comparaison étymologique ne se présente à l'appui de cette remarque, on fera bien de garder en vue la possibilité qu'elle ouvre et qui cadre avec les vraisemblances phonologiques ». On a eu l'occasion de montrer qu'effectivement l'étymologie des deux dernières formes confirmait l'opinion de BENVENISTE ¹⁵.

Si l'on admet la « règle de Sturtevant » comme hypothèse de travail, il subsiste plusieurs problèmes à résoudre. Suivant les solutions qu'on pourra leur apporter, on acceptera ou non l'hypothèse de départ. On examinera ainsi successivement les exceptions à la « règle de Sturtevant », le sort des suffixes hérités, les emprunts du hittite à d'autres langues, les survivances d'époque hellénistique et romaine, l'onomastique, la situation à l'initiale et à la finale.

3.2. Les exceptions à la « règle de Sturtevant »

Puisque la « règle de Sturtevant » postule une équivalence entre graphies doubles et consonnes sourdes étymologiquement, il faut pouvoir justifier les exceptions à cette règle. Il faut distinguer deux aspects différents de cette règle et, par conséquent, deux types d'exceptions : d'un côté, l'usage d'une graphie simple pour une graphie double, de l'autre, l'usage d'une graphie double pour une graphie simple attendue. Il est bien entendu enfin que tant la valeur de la règle que le poids des exceptions dépend essentiellement dans ce cas-ci de la qualité des étymologies proposées.

La liste ci-dessous ne vise pas à être complète et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, on a proposé jusqu'à présent un grand nombre d'étymologies de mots hittites dont beaucoup sont contradictoires : il aurait donc fallu choisir et justifier ce qui aurait allongé ce texte hors des limites admissibles. De plus, on ne dispose pas pour le hittite d'un dictionnaire aussi complet que pour l'akkadien : le dictionnaire de FRIEDRICH ¹⁶ ne présente qu'un choix de lectures, bien qu'en général les graphies particulières soient reprises. Enfin, dans une étude de ce genre-ci, ce qui importe c'est non pas telle graphie individuelle, mais

¹⁵ Cf. G. JUCQUOIS, *Étymologies hittites*, (1. hitt. *ašiwant-* « pauvre » et *aššiya-* « plaire, être agréable ») dans *RHA*, 74 (1964), 87 s.

¹⁶ J. FRIEDRICH, *Heth. Wörterb.*, + 3 supplém. (= *HW*). Nous excluons de cette liste des formes comme *apzian*, *KUB*, XIII, 4, IV, 21, de *appezzi-* (*HW*, 26), ou *epmi-* de *epp-*, *app-* (*HW*, 41), pour des raisons graphiques évidentes.

l'ensemble des graphies utilisées. Si l'on préfère, on considérera le dictionnaire de FRIEDRICH et les ouvrages de STURTEVANT et de BENVENISTE comme un échantillon de l'ensemble des formes intéressantes.

Consonne simple pour consonne double :

Il est essentiel de distinguer les graphies courtes des graphies aberrantes ou fautives. C'est ainsi que, du fait de leur rareté, les graphies syncopées ¹⁷ peuvent être considérées comme des fautes, par exemple l'usage de *te-et-en* pour *te-et-te-en* est sans doute fautif ¹⁸. Il faut bien entendu mettre à part les formes écrites à l'aide de signes complexes, ainsi *kiš-an* pour *ki-iš-ša-an*. Ces graphies sont normales bien que moins fréquentes que les graphies pleines. Par graphie courte, on entendra les graphies dans lesquelles manquent le premier signe consonantique, par exemple : *te-e-ten*.

akk-, *ekk-*, *HW*.17-18, mais *aki*, *akiš*, cf. vén. *ecupetaris* (?), [*aku-*, *HW.Erg*.1.1, mais pas **akku-*, cf. lat. *acus*, etc.] ¹⁹, [*eku-*, *aku-*, *HW*.40, *ekumi*, *ekušši*, etc., mais pas **ekk-*, **akk-*, sauf à l'itératif *akkušk-* ²⁰, i.e. **ekw* ²¹], *eš-*, *aš-*, « sein », *HW*.42, *ešun*, *ešir*, etc., mais jamais **ešš-* ou **ašš-*, cf. gr. *ἔσσι*, etc.], *ešš-*, *ašš-*, « sitzen », *HW*.42, *HW.Erg*.1.3, *ešari*, *eša*, etc., mais *eš-* est fréquent, cf. gr. *ἔσται*, etc. ²², [*hapati-*, *HW*.54, mais pas **happati-*, cf. gr. *ὑπάρδος*, etc. ²³],

¹⁷ Sur la définition de *graphie syncopée* cf. G. JUCQUOIS, *Phonétique comparée*, 184 n. 53, 220.

¹⁸ Cf. B. ROSENKRANZ, CR de H. KRONASSER, *EHS* dans *IF*, 69 (1964), 168.

¹⁹ Les formes entre [...] sont celles pour lesquelles on ne trouve que des graphies simples et pas de graphies doubles. Pour *aku-*, outre LAROCHE *apud HW.Erg.*, 1, 1, déjà ČOP dans *RHA*, 57 (1955), 68.

²⁰ Pour les itératifs en *-šk-*, cf. plus bas p.115.

²¹ Cf. BENVENISTE, *HIE*, 96. Sur *eku-*, cf. encore H., KRONASSER, *Heth. eku-* « trinken » und andere Archaismen des Hethitischen, dans *ABS*, 3 (1966), 77-81, F.O. LINDEMAN, *Note phonologique sur hittite eku-* « boire », dans *RHA*, 76 (1965), 29-32. Se basant sur l'absence de graphies doubles pour ce mot, A. JURET, *Notes d'étymologie*, dans *RHA*, 15 (1934), 251-252, suggérait de rapprocher nésite *ek-* de lat. *ebrius* et faisait venir l'un et l'autre d'i.e. **ēgwh-*.

²² Sur *ešat*, cf. R. AMBROSINI, *Itt. ešat e ai. áduhat*, dans *SSL*, 6 (1966), 89-95 [publié aussi à part à Pise, *Istituto di Glottologia dell'Univ. di Pisa*, 1965, 7 pp.].

²³ Cf. aussi dans *IF*, 55 (1937), 134 et *IF*, 58 (1942), 94. Sur *hapatiya*, cf. V. MACHEK, dans *L. Posn.*, 7 (1959), 83.

[*huk-*, *huk-*, « beschwören », HW.70, mais pas **hukk-*, sauf à l'itér. *hukkišk-*²⁴, cf. skr. *vac-*, lat. *vox*, etc.²⁴],
kukurš- et *kukuršant-*, HW.115, cf. lat. *curtus*, forme à redoublement qui sera examinée avec les autres du même type²⁵,
lippāi-, HW.129, mais *lipanzi*, cf. skr. *lip-*, gr. *λίπος*, etc.,
liššāi-, HW.130, mais *lišaizzi*, cf. lit. *lesti*, etc.,
lukkāt(t)a, HW.130, *lukat* mais aussi *lukta*, cf. gr. *λευκός*, etc.²⁶,
milit-, HW.143, *militēš*, etc., et apparentés, cf. STURTEVANT, *Comp. Gram.*¹, 77²⁷,
pappars-, HW.157, mais *paparašhun*, i.e. **pers-*, forme à redoublement examinée plus bas²⁵,
piddāi-, HW.171, mais *lūpi-te-an*[...], cf. lat. *petō*, gr. *πέτομαι*, etc.,
šakk-, *šekk-*, HW.175, mais *šakanzi*, etc., comparé par STURTEVANT, *Comp. Gram.*¹, 81, à got. *saihvan*; pour E., BENVENISTE, *Sur le consonantisme hittite*, dans *BSL*, 33.2 (1932), 136-143, comparé plutôt à lat. *sagire*, got. *sokjan*, etc. (p. 140s.),
šakuwa-, HW.177, HW.Erg.2.21, mais jamais **sakkuwa*, cf. lat. *oculus* pour STURTEVANT, *Comp. Gram.*¹, 81; pour BENVENISTE, *Op. cit.*, 141, à comparer à got. *saihvan*, etc.²⁸,
šeš-, HW.191, *šešanzi*, *šašant-*, etc. mais jamais **šešš-*, cf. skr. *sasti*, etc.²⁹,
šippand-, HW.193, mais *šipandahhi*, etc., cf. gr. *σπένδω*, etc.³⁰,
-tu-, HW.226, STURTEVANT, *Comp. Gram.*², 27, cf. dor. *τύ*, etc.,
wekk-, HW.251, mais *wekanzi*, etc., cf. gr. *ῥεκών*, etc.³¹,
[**witantatar-*, HW.256, *widandanne-šši*, etc., de même *witašša*, mais pas *witt-*, de i.e. **wett-*].

²⁴ Cf. aussi IF, 65 (1960), 279; B. ČOP, *Notes d'étymologie et de grammaire hittites*, dans *RHA*, 57 (1955), 63-71, traite aux pp. 63-64 de *huk-*, *huk-*, et fait venir ce mot de i.e. **eweg^{wh}*. précisément à cause du fait de la graphie simple constante.

²⁵ Cf. *infra*, p. 116.

²⁶ Cf. encore dans *Die Sprache*, 9 (1963), 175.

²⁷ Sur ce mot, aussi IF, 55 (1937), 134.

²⁸ Cf. aussi dans IF, 55 (1937), 133. E. LAROCHE, *Études de vocabulaire*, VII, dans *RHA*, 63 (1958), 85-114, aux pp. 108-109, admet aussi l'étymologie à partir de i.e. **okwi-* préfixé en hitt.

²⁹ Cf. aussi IF, 70 (1965), 249 et KZ, 77 (1960), 50.

³⁰ Cf. KZ, 77 (1960), 225.

³¹ Cf. aussi J. FRIEDRICH, *Einige hethitische Etymologien*, dans IF, 41 (1923), 369-376, à la p. 369 et s. où il traite de *wekk-*.

Consonne double pour consonne simple :

Si l'on excepte les consonnes finales devant enclitique où l'on constate plusieurs géminations³², les itératifs où la gémination se justifie phonétiquement comme on le verra plus bas³³, il ne subsiste que de très rares formes à consonnes doubles pour consonnes simples attendues étymologiquement.

Parmi celles-ci, les formes pronominales *ug(g)a* et *zig(g)a*, de même que celles des autres cas : *ammug(g)a*, *tug(g)a*, sont à mettre à part. Puisqu'en face d'elles existent des formes à finale consonantique dans la graphie, *uk*, *zik*, etc., on peut les expliquer soit comme des formes à graphie plus pleine ou plus explicite pour */uk/*, */t^hik/*, etc., soit comme le résultat de l'adjonction d'une particule enclitique aux formes simples */uk/*, */t^hik/*, etc. Dans cette dernière hypothèse, on a recours soit à l'enclitique i.e. **-ge*, bien connu par le grec, le gotique, etc., soit à la conjonction *-a*³⁴. On peut supposer dans ce cas qu'il existerait une différence d'emploi entre les formes simples, *uk*, *zik*, etc., et les formes à enclitique. On pourrait donc s'attendre à trouver des conditions d'utilisation particulières pour chacune des trois formes *uk*, *uka*, et *ukka*, à supposer qu'il y en ait bien trois. On ne dispose malheureusement pas actuellement de relevés complets pour permettre une telle vérification. Néanmoins un sondage dans la chrestomathie de STURTEVANT et dans celle de FRIEDRICH semble indiquer qu'il s'agit uniquement de variantes graphiques ou, en mettant les choses au mieux, d'allomorphes, ce qui n'exclut d'ailleurs pas deux ou trois étymologies différentes pour les trois séries : *uk*, *zik*, ..., *uka*, *zika*, ..., *ukka*, *zikka* ... On ne peut donc rien tirer de ces formes pour l'étude de la « règle de Sturtevant »; dans ce cas-ci, seules des hypothèses incontrôlables peuvent être formulées.

Après avoir éliminé ces formes pronominales, il ne reste que peu de mots présentant une consonne double au lieu d'une consonne simple. STURTEVANT³⁵ cite *mekki-*, *tarupp-* et dérivés, *uttar* et *lutta-*. Il faut

³² STURTEVANT, *Comp. Gram.*¹, 83 s. et *Comp. Gram.*², 28.

³³ Cf. *infra*, p. 115.

³⁴ KRONASSER, *VLFH*, 140 s., FRIEDRICH, *Heth. Elem.*, I², 62, STURTEVANT, *Comp. Gram.*², 28, 103-104, IDEM, *Comp. Gram.*¹, 191-192. Sur *tug(g)a*, cf. encore J. OTREBSKI, *Les traces de l'alternance i.e. i:u en hittite*, dans les *Symbolae Hrozny*, 3, 366-372, à la p. 369.

³⁵ *Comp. Gram.*¹, 83-84.

déjà éliminer *mekki-* que BENVENISTE a dissocié récemment ³⁶ de la racine i.e. **meg(h)-*, « grand », et rattache à tokh. *māk*, les deux formes provenant d'i.e. **mek-*. De même, *uttar* constituait une exception si l'on suit STURTEVANT qui rapprochait ce mot de skr. *vadati*, mais on se rangera plutôt à l'opinion de PEDERSEN ³⁷ qui rapproche cette forme de skr. *apivatati*. Le mot *lutta-* ou *luttāi-*, « fenêtre », était rapproché de *luk(k)-* et du lat. *lux*, etc., dans STURTEVANT, *Comp.Gram.*¹, 84 et 157; cette comparaison ne figure plus dans la seconde édition et ne semble pas avoir connu un grand succès. Uniquement sur le plan de la phonétique elle suscite des difficultés : cette étymologie, en effet, suppose une évolution *ad hoc* de **kt->-tt-*. Quant à *tarupp-* et aux mots qui en dérivent, STURTEVANT, *Comp.Gram.*¹, supposait une relation avec la famille représentée par lat. *turba*, ce qui convient assez bien au point de vue sens; cependant là aussi des problèmes graphiques ou phonétiques restent en suspens : dans la seconde édition, STURTEVANT ne reprend plus cette étymologie ³⁸. Au contraire, si l'on suit ČOP ³⁹, les difficultés du vocalisme sont résolues en admettant le rapprochement avec gr. *ἀθρός* tous deux de l'indo-européen **dhrew-*.

On pourrait objecter que, sauf pour *lutta-*, on élimine les exceptions à la règle de STURTEVANT en proposant pour chaque mot une nouvelle étymologie qui respecte cette règle. Mais on remarquera que, bien que ces étymologies aient été trouvées par des auteurs qui ne voulaient pas admettre d'exception à la « règle de Sturtevant », leur postériorité par rapport à ces exceptions ne constitue pas en soi un argument. La valeur d'une étymologie ne dépend ni de son auteur et de ses mobiles, ni de l'année d'édition de sa trouvaille. Il est rare qu'une étymologie soit absolument incontestable : celles qui nous amènent à poser des exceptions à la « règle de Sturtevant » ne le sont certainement pas ⁴⁰.

En résumé, nous sommes donc devant l'alternative suivante : ou bien la « règle de Sturtevant » est correcte et, s'il subsiste des exceptions, c'est que les étymologies qui ne la respectent pas sont erronées et il

³⁶ HIE, 111-112.

³⁷ PEDERSEN, *Hitt.*, § 231. Cf. aussi COUVREUR, *De heth.H.*, 160-166.

³⁸ KRONASSER, *EHS*, 102-103. KRONASSER, *VLFH*, 222, accepte le rapprochement mais souligne le problème de la graphie.

³⁹ B. ČOP, *Zu einigen Bildungen mit Labialformans in Hethitischen*, dans *Festschrift J. Friedrich*, 1959, 91 s.

⁴⁰ Le cas particulier des itératifs en *-šk-* sera examiné plus bas, p. 115.

faut donc les modifier, ou bien la « règle de Sturtevant » n'est pas formulée de façon correcte et les exceptions expriment précisément, de manière concrète, la distorsion qu'il y a entre la règle énoncée et la réalité.

Comment choisir entre ces deux termes ? Si nous étions limités par l'examen des mots probablement d'origine indo-européenne, il faudrait pouvoir apprécier de manière exacte, c'est-à-dire mathématique, la probabilité de chacune des étymologies sur lesquelles repose cette règle, ou du moins la probabilité d'un certain nombre de mots constituant en quelque sorte un échantillon représentatif de l'ensemble. Ce n'est qu'en fonction de ces résultats que nous pourrions admettre ou refuser une règle telle que celle proposée par STURTEVANT.

3.3. La suffixation

Jusqu'à présent, il semble que l'on n'ait utilisé, pour l'examen de la « règle de Sturtevant », que les racines ou thèmes fournis par l'étymologie de l'indo-européen. Il s'agit là, bien entendu, d'un secteur dont l'examen est important mais cela n'exclut en aucune manière que l'on puisse aussi tenir compte des données que nous fournirait l'étude de la dérivation. C'est le but de ce paragraphe.

On peut envisager deux manières, complémentaires d'ailleurs, d'aborder le problème. Il est possible, en effet, de se cantonner à la seule étude des suffixes dont on peut proposer une étymologie indo-européenne valable. Cette méthode a le gros inconvénient, déjà soulevé plus haut au sujet du lexique, de ne valoir que ce que valent les explications proposées pour les suffixes. On peut aussi, c'est la seconde méthode, commencer par examiner l'ensemble des suffixes hittites, sans tenir compte de leur origine, voir ensuite s'il y a des règles pour l'usage des graphies doubles ou des graphies simples et enfin examiner la possibilité de la répartition entre ces deux types de graphies selon des critères qui auraient leur origine en indo-européen. C'est cette dernière méthode que l'on suivra ici.

Il subsiste néanmoins une grosse difficulté : comment distinguer, par exemple dans les noms comportant l'élément *-ha-*, ceux qui contiennent en réalité le même suffixe de ceux qui ne le contiennent pas ? La même succession de phonèmes peut, en effet, recouvrir des choses très différentes. Il peut y avoir deux ou plusieurs morphèmes distincts soit au point de vue étymologique, soit en ce qui concerne leur utilisation.

tion en hittite, soit enfin sur ces deux plans simultanément, bien que ces morphèmes aient en commun une même chaîne phonématique. Il découle de ceci que les mots dont la dérivation n'est pas claire ne nous seront d'aucun secours. Pour être strict, il faudrait adopter la même règle pour les suffixes dont le sens n'est pas clair ou, au moins dont l'adjonction à un thème ne provoque pas nécessairement telle modification morphologique précise, comme ce serait le cas en indo-européen, par exemple, avec les causatifs en *-éy-* qui entraînent le degré fléchi de la racine.

Suffixe *-ha-* : les mots contenant ce suffixe, motivé ou non selon les formes, ont généralement la gémignée, ainsi *alwanzahha-*, *maninkuwahha-*, etc. Seuls *panduha-* et *šiluha-* s'écrivent toujours avec la consonne simple, sans qu'on puisse affirmer d'ailleurs qu'il s'agit bien du même suffixe que dans les autres formes écrites dans toutes les attestations avec une consonne double. Le mot *palzah(h)a-* est le seul pour lequel il y ait hésitation : les deux graphies sont en effet attestées ⁴¹.

Suffixe *-zzi-* : ce suffixe qui remonte à l'indo-européen **-tyo-* est toujours écrit avec la consonne double, ainsi *appezzi-*, *hantezzi-*, etc. ⁴².

Suffixe *-la-* : ce suffixe provient, du moins dans certaines des formations, de l'i.e. **-lo-* éventuellement sur un radical thématique. La plupart de ces dérivés ont un *l* simple dans toutes leurs attestations, ainsi *armala-*, *genzuwala-*, *muriyala-*, etc. ⁴³. Le mot *annal(l)a-* se rencontre avec les deux graphies, simple ou double, de même *attal(l)a-*, mais comme les formes en *-talla-* présentent généralement la gémignée, peut-être y a-t-il eu simplement une fausse coupe (cf. ci-dessous). Dans les formes suivantes on rencontre toujours la consonne gémignée, mais peut-être faut-il y voir, contrairement à KRONASSER, des dérivés en *-talla-* ou en *-talli-* plutôt que des dérivés en *-la-* du moins pour certaines d'entre ces formations. La dérivation n'est d'ailleurs pas claire dans tous les cas. On a ainsi : *huhadalla-*, *šapantalla-*, *huhwahhuhwartalla-*, *kupiyatalli-*, *patalla-*. Trois mots présentent la finale *-yalla-* avec la gémignée : *niniyalla-*, *teriyalla-*, *dutdušhiyalla-*, mais comme les thèmes sont en *-i-*, peut-être faut-il y voir des dérivés en *-alla-*.

⁴¹ EHS, 166 s.

⁴² EHS, 168-169.

⁴³ EHS, 171-173. Les mots sans forme de base ne sont pas repris ici (par exemple, EHS, 173).

Suffixe *-pala-* : toujours avec la consonne simple, p. ex. *taršipala-*, *kattapala-*, *hašnuipala-*; dans *taptapala-* le suffixe est peut-être *-ala-* ⁴⁴.

Suffixe *-wala-* : les dérivés ont toujours la consonne simple, ainsi *ayawala-*, *karpawala-*, *taraššawala-*, etc. ⁴⁵.

Suffixe *-talla-* : aussi *-talli-*, les dérivés formés à l'aide de ce suffixe ont un seul *t* mais un double *ll* ⁴⁶, ainsi *aršanatalla-*, *hantiyatalla-*, *huyatalla-*, *kupiyatalli-*, etc. Ont une dentale gémignée : *unattalla-* de *unna-* et *kuššanattalla-*, de même que les dérivés des verbes en *-šk-*, ainsi *išiyahheškattalla-*, *maniyahheškattalla-*, *wehešgattalla-*, mais on a *wešuriškattalla-* à côté de *wešuriškattalla-*. Avec une consonne simple à l'initiale du suffixe : *uškišgattalla-* et *weškatalla-*. Il y a un contraste intéressant entre *maniyahheškattalla-* et *maniyahhatalla-* au point de vue de la dentale initiale de suffixe. Les mots *halwattala-* et *zipuriattala-* ont un double *-t-* mais un seul *-l-* à l'inverse des autres mots. On peut probablement laisser ces deux mots hors cause puisqu'à cette particularité graphique s'ajoutent des particularités morphologiques et sémantiques ⁴⁷.

Suffixe *-(m)ma-* : on a généralement la consonne simple sauf dans *alalam(m)a-* et *waršam(m)a-* où il y a hésitation ⁴⁸. Quelques formes ont régulièrement la gémignée, ainsi *hultaramma-* ⁴⁹, *hahlimma*, **kartimma-* dans *kartimmiya-*, de même dans quelques formations obscures telles que *puramimma-*, *šammama-* et *šamamma-*, *haramma-* où s'ajoute la particularité du genre neutre. Au participe en *-m-*, on a davantage de formes avec gémignées que de formes avec consonne simple bien que ces dernières soient relativement nombreuses ⁵⁰.

Les formes en *-na-* sont d'interprétation délicate et présentent généralement la forme *-na-*, plus rarement la gémignée *-(n)na-*, ainsi *peruna-*, *aruna-*, *ekuna-*, etc., mais *Tarhunna-* ⁵¹. Le même élément se retrouve sous la forme *-ana-*, *-e/ina-*, et plus rarement *-anna-* et *-inna-*. ⁵²

⁴⁴ EHS, 173-174.

⁴⁵ EHS, 174.

⁴⁶ EHS, 176 s.

⁴⁷ EHS, 177.

⁴⁸ EHS, 178.

⁴⁹ Cf. sur ce mot BSL, 52 (1957), 79.

⁵⁰ Ex. dans EHS, 179, 218 s., où l'on trouvera également une bibliographie à laquelle on ajoutera KAMMENHUBER, Hdb., 216, 295, et l'article de BENVENISTE dans le *Festschrift J. Friedrich*, 53-59, qui traite de l'origine de ces formes.

⁵¹ EHS, 181-182.

⁵² EHS, 182.

On a : *kuwanna-*, *paizzinna-*, *kuranna-*, mais, avec la consonne simple, *ištamana-*, *alwanzena-*, *arahzena-*, etc. De même on a généralement *-šana-*, mais *šašanna-*, *wašanna-*. On a aussi *šešana-* et *šešanna-*.

On retrouve un élément *-pa-* dans un certain nombre de mots ⁵³ mais on ne peut prétendre qu'il s'agit toujours du même morphème. Chaque forme se présente soit avec *-pa-*, soit avec *-ppa-*, sans qu'il soit possible de distinguer du point de vue sémantique. On a ainsi *huvappa-* mais *šarupa-*, etc.

Un élément *-ra-* se retrouve dans plusieurs formes plus complexes, ainsi : *-ara-*, *-ira-*, *-tara-*, *-ura-* ⁵⁴, toujours avec un seul *-r-*.

Le suffixe *-ša-* se présente lui aussi sous plusieurs formes : *-ša-* ou *-šša-* et *-aša-*/*-ašša-* ⁵⁵. Ici aussi on rencontre les graphies doubles aussi bien que les graphies simples, ainsi : *hapušašša-* de *hapuša-*, mais *hapuriyaša-* de **happuri-* (cf. *happuriyant*).

Il n'y a pas beaucoup de mots contenant l'élément *-ta-* et la plupart ne sont pas de formation claire. On reste perplexe devant des formes comme *dannatta-* face à *tamalata-*. S'agit-il d'un même morphème ou non ? Il ne semble y avoir aucun caractère morphologique ou sémantique qui, dans l'état actuel de nos connaissances, nous permette de décider.

-k(k)i- : *zapzaki-*/*-ai-* mais *hutnikki-* ⁵⁶, les deux dans *kurak(k)i-*.

-(l)li- : *-alli-* beaucoup plus fréquent que *-ali* ⁵⁷, tandis que c'est l'inverse pour *-eli-* (ou *-ili-*) plus usité que *-elli-* ⁵⁸. Les deux formes dans *šartuliyal(l)i-*.

-ulli-, rarement *-uli-*, les deux dans *ištapul(l)i-* ⁵⁹.

-talli-, moins fréquent *-tali-* ⁶⁰.

-(a)(n)ni- ⁶¹.

-p(p)i- et *-up(p)i-* les deux dans *hurup(p)i* ⁶².

-r(r)i- ⁶³, beaucoup plus souvent *-ri-* que *-rri-*.

⁵³ EHS, 184.

⁵⁴ EHS, 186 s.

⁵⁵ EHS, 188 s.

⁵⁶ EHS, 210-211.

⁵⁷ EHS, 211 s.

⁵⁸ EHS, 211 s.

⁵⁹ EHS, 213.

⁶⁰ EHS, 214.

⁶¹ EHS, 221 s.

⁶² EHS, 224.

⁶³ EHS, 225-227.

-š(š)i- ⁶⁴, et *-ašši-* (rarement *-aši-*) ou *-uš(š)i-*.

-t(t)i- ⁶⁵, généralement *-ti-*, par contre *malatti-*, *puvatti-*, *hahhašitti-*, *panzakitti-*, *purutti-* sont d'explication délicate ⁶⁶. Le cas est intéressant car, si la règle de Sturtevant est correcte, on ne pourrait avoir un suffixe *-tti-* d'origine indo-européenne. En effet, **-ti->-zi-*, par conséquent *-ti-* est la seule solution possible.

-z(z)i- substantival ⁶⁷, généralement *-zzi-*, rarement *-zi-*, les deux dans *kunkunuz(z)i-*.

-t(t)- : ⁶⁸, généralement *-tt-*, dans les deverbals (abstraits); des cas comme *liliwa(n)t-*, *pittalwa(n)t-*, *šamankurwa(n)t-*, *taš(u)wa(n)t-* permettent d'expliquer des mots tels que *winatkarat-*, par contre on a côte à côte *naḥšaratt-* et *naḥšarant-*.

-ššar ⁶⁹ et surtout *-eššar*, avec un seul *-š-*; *ḥatriyaš[ar]* en face de *ḥatreššar*, de même *wakkešar* en face de *wageššar*, semblent être les deux seules exceptions (Cf. encore *ḥazzi(yaš)šar*, *šakuwaš(š)ar(a)-*, *tuhḥueš(š)ar*, *išpantuz(z)eš(š)ar*).

-tar-/tn- ⁷⁰, très rarement *-attar*, généralement *-atar* (exceptions : *artattar* hapax inexpliqué, *karšattar* et *karšattani-*, *pašattar* ⁷¹; *galattar* en face de *galaktar* ne constitue pas réellement une exception mais une forme à assimilation. Ce suffixe est rattaché d'habitude à i.e. **-ter-/ten-* et constituerait dès lors un bon contre-exemple de la règle de Sturtevant.

Dans les thèmes en **es/os* nous devrions trouver, en accord avec la règle de Sturtevant, des formes à double *-šš-* aux cas obliques et au pluriel. C'est ce qu'on rencontre effectivement; ainsi : *hapušašša*, n.acc.pl. de *hapušaš*, etc., par contre à l'i.sg. *NINDA dan-na-ši-it*. Mais les formes à consonne simple semblent aussi fréquentes que les formes à consonne double.

Le suffixe adverbial *-šan* se présente le plus souvent avec la géminée *-ššan*, parfois avec le simple *-šan* ⁷²; l'hésitation pouvant avoir lieu

⁶⁴ EHS, 228.

⁶⁵ EHS, 237 s.

⁶⁶ Cf. toutefois FRIEDRICH, HW.

⁶⁷ EHS, 240 s.

⁶⁸ EHS, 254 s.

⁶⁹ EHS, 288 s.

⁷⁰ EHS, 291 s.

⁷¹ EHS, 292 n. 1.

⁷² EHS, 357-358.

dans un même mot, p.ex. *kiš(š)an*. Quant au suffixe adverbial *-ili*, il ne semble se rencontrer qu'avec la consonne simple ⁷³.

Le suffixe verbal *-š-* est sans doute l'équivalent d'i.e. **-s-*; à l'intervalique on attendrait donc une graphie redoublée; c'est effectivement ce que l'on a en général. Ainsi de *ganeš-* : *kan-ni-iš-šu-un*, de *karš(iya)-* : *kar-aš-ši-i(-e)-iz-zi*, *kar-aš-šu-un* mais au participe on a *kar(-aš)-ša-an-te-eš* (le plus souvent sans *-aš-*), de *tamaš-* : *ta-ma-aš-šu-un*, *ta-me-eš-šu-u-en*, *ta-ma-aš-šir*, etc., de *warš(iya)-* : *wa-ar-aš-še*, etc. ⁷⁴.

Le suffixe inchoatif *-eš-* (« devenir ce que le radical exprime ») ⁷⁵ se présente aussi en principe avec la graphie double uniquement, ainsi *a-ra-a-u-e-eš-še-ir*, *ma-ak-ki-eš-ša-an-du*, etc., par contre *i-da-la-u-e-ša-an-zi*, parfois dans le même mot, ainsi *ha-pu(-uš)-ša-an-zi*, ou *pu-nu-uš-ša-an-zi* mais *pu-nu-šú-un*, etc.

Le formant *-p-* ⁷⁶ se présente d'habitude sous la forme géminée, aussi *har-ap-pu-u-e-ni* de *harpiya-* ou *wa-ar-ap-pa-an-zi* de *warp-*. On trouve les deux dans quelques formes, ainsi de *karp(iya)-* : *karapanzi* et *karappun*, etc.

On a peut-être la trace d'un élargissement i.e. **d(h)* sous la forme d'une dentale simple à l'intervocalique (du moins dans la graphie) dans *mutaizzi*, et *úeritiz[zi]* ⁷⁷.

Les verbes en « gutturales » sont d'examen plus délicat puisque la grammaire comparée nous montre l'existence d'un élargissement **k* et d'un élargissement **g* en i.e. Là aussi il y a parfois hésitation pour un même verbe entre graphie simple et graphie double; ainsi, de *haššik-*, on a : *ha-aš-ši-ik-ki-ir* et *ha-aš-ši-ga-lu*; de même *hazzik-* : *ha-az-zi-ki-iz-zi* et *ha-az-zi-ik-ki-nu-un*.

Les formes en *-e(š)ša-* ⁷⁸ ont en principe la géminée, parfois le même verbe a des formes avec consonne simple et d'autres avec consonne double, par exemple *halzišša-* : *hal-zi-(iš-)ša-i*. De même les formes en *-anna-* sont beaucoup plus nombreuses que celles en *-ana-* ⁷⁹ : *walhanna-ia* : *wa-al-ha-an-ni-an-zi*, etc., mais aussi *walhanianda*, [*walh*]anyattat.

Il ressort de cet examen détaillé des dérivés hittites, examen entre-

⁷³ EHS, 358 s.

⁷⁴ EHS, 394 s.

⁷⁵ EHS, 398 s.

⁷⁶ EHS, 407 s.

⁷⁷ EHS, 411.

⁷⁸ EHS, 549 s.

⁷⁹ EHS, 556 s.

pris en suivant l'ordre adopté par KRONASSER ⁸⁰, que sur une trentaine de suffixes, ou plus si l'on admet une homophonie suffixale, il n'y en a que six dont le traitement soit clair. Deux morphèmes présentent toujours la géminée : le suffixe adjectival *-zzi-* dont l'origine i.e. est claire et le suffixe nominal *-ššar* bien qu'il y ait quelques flottements pour quelques formes. Avec la consonne simple, on a *-pala-*, *-wala-*, *-ra-*, et *-ili-*, suffixes peu instructifs pour notre propos étant donné leur origine non indo-européenne ou obscure.

Pour les autres morphèmes suffixaux, les règles de distribution ne sont pas aussi univoques et doivent plutôt être énoncées sous forme de tendances. Ainsi ont la géminée de préférence à la simple les suffixes *-hha-*, *-talli-* et *-talla-* (pour la liquide), *-alli-*, *-ulli-*, *-ašši-*, *-tt-*, *-ššan-*, *-šš-* verbal (sauf au participe). A l'inverse, ont la simple plutôt que la double les suffixes *-la-*, *-talla-* (pour la dentale et sauf dans les dérivés des verbes en *-šk-*), *-ma-*, *-na-*, *-eli-*, *-ri-*, *ti-*, *-atar*. Enfin quelques suffixes semblent être écrits aussi fréquemment avec une consonne double qu'avec une consonne simple : *-(p)pa-*, *-(š)ša-*, *-(t)ta-*, *-(k)ki-*, *-(a)(n)ni* *-(š)š-* substantival, *-e(š)š-*.

3.4. Les emprunts du hittite à d'autres langues

Les emprunts du hittite à d'autres langues peuvent nous fournir un utile point de comparaison au sujet de la règle de Sturtevant. Comment sont rendues les consonnes des langues étrangères dans l'écriture hittite, voilà le problème qui sera examiné ici.

Les langues intéressantes à cet égard sont l'akkadien, le hattî, le vieil indien, le hourrite. Les mots hittites empruntés à des langues inconnues ne seront mentionnés que pour mémoire, puisque, par définition, on ne peut retrouver leur étymologie ou, quand on le peut, il reste impossible d'interpréter la forme hittite empruntée à défaut de connaître le système de la langue-source.

Mots empruntés à l'akkadien :

(NA₄) *kirinni-* < *girinnu* ⁸¹

TUG *kušiši-* s'il provient bien de l'akkadien *kušitu* ⁸²

laḥan(n)i- de *laḥannu* ⁸³

⁸⁰ KRONASSER, EHS.

⁸¹ HW Erg., 1.10.

⁸² HW, 120 avec (?).

⁸³ HW, 124.

tuppi- < tuppu ⁸⁴

zahheli- ou zahli-, peut-être de sahlû ⁸⁵

GIŠ zuppari/u-, de tiparu (?)

On constate qu'il y a maintien du caractère simple ou double des consonnes sauf dans lahan(n)i- où les deux formes sont attestées et dans GIŠ zuppari/u- s'il provient bien de tiparu. Hitt. kakkapa-, emprunté à une langue inconnue, correspond à akk. kakkabānu et au grec κακκάβη ⁸⁶.

Mots empruntés au hattî :

GIŠ halmašuit- < hanwa_ašuit ⁸⁷

(h)apalki-, provient d'une langue anatolienne inconnue ⁸⁸

kaškaštipa- < kaštip- ⁸⁹

GIŠ parnulli- < [parn]ulli ⁹⁰

GIŠ šahi- < GIŠ šahiš ⁹¹

LÜ šahtarili- < LÜ šahtaril ⁹²

Tabarna- < Tabarna- ⁹³

LÜ taḫiya(hi)- < taḫaya (?) ⁹⁴

LU tuhkanti- < wa_a-tuhkante-n ⁹⁵

zilipuriyatalla (zalipurratalla), prêtre du dieu hattî Zilipuri ⁹⁶

zintuḫi(ya) < *zintuḫ(i) ⁹⁷

taz(z)elli- = LÜ GUDŪ ⁹⁸

dudduḫiyalla- < hattî dudduḫiyal ⁹⁹

ḫaggazuwašši- < ḫaggazuel ¹⁰⁰

⁸⁴ HW, 228.

⁸⁵ HW, 257.

⁸⁶ HW, 342, NEUMANN, *Unters.*, 60 s.

⁸⁷ HW, 48, KAMMENHUBER, *Hdb.*, 432.

⁸⁸ HW Erg., 1.4, KAMMENHUBER, *Hdb.*, 436 s.

⁸⁹ HW Erg., 3.19.

⁹⁰ HW, 162, KAMMENHUBER, *Hdb.*, 437.

⁹¹ HW, 175, KAMMENHUBER, *Hdb.*, 437.

⁹² HW, 175, KAMMENHUBER, *Hdb.*, 435.

⁹³ HW, 211, KAMMENHUBER, *Hdb.*, 432.

⁹⁴ HW, 102, KAMMENHUBER, *Hdb.*, 435.

⁹⁵ HW, 226, KAMMENHUBER, *Hdb.*, 432-433.

⁹⁶ KAMMENHUBER, *Hdb.*, 435.

⁹⁷ HW Erg., 3.38 — KAMMENHUBER, *Hdb.*, 435.

⁹⁸ KAMMENHUBER, *Hdb.*, 435.

⁹⁹ KAMMENHUBER, *Hdb.*, 435.

¹⁰⁰ KAMMENHUBER, *Hdb.*, 435.

EZEN dašḫapuna, fête du dieu Tašḫapuna, hitt. Zašḫapuna et variantes ¹⁰¹

zippulašne/i-, zippulašši-, zippulani < hattî p/wuulašne ¹⁰²

NINDA taparwa_ašu-, cf. le nom de divinité palaïte Zaparwa_a (hitt. Ziparwa_a) ¹⁰³

GIŠ mukar peut-être de hattî GIŠ mu-u-kar ¹⁰⁴

Le respect des formes hittites par rapport aux sources hattî est donc total, du moins en ce qui concerne le caractère simple ou double des graphies consonantiques.

Mots empruntés au vieil indien :

aika wartanna : skr. eka- + vartana ¹⁰⁵

aššuššanni ¹⁰⁶

Naša[ttiya]nna cf. skr. Nāsatyau ¹⁰⁷

nāwartanna-, vient du skr. nava-vartana- avec haplogologie ¹⁰⁸

šattawartana- < sapta-vartana ¹⁰⁹

tapašša- ¹¹⁰

wašanna- ¹¹¹

Dans ces quelques mots la règle de Sturtevant aurait pu s'exercer à six reprises : trois fois pour des occlusives et trois fois pour des sifflantes. En mettant de côté la forme tapašša, plutôt héritée de l'i.e. et qui, à ce titre, ne présente donc aucun intérêt dans ce paragraphe et šattawartanna-, clairement d'origine indienne mais ayant subi

¹⁰¹ KAMMENHUBER, *Hdb.*, 435.

¹⁰² KAMMENHUBER, *Hdb.*, 437.

¹⁰³ KAMMENHUBER, *Hdb.*, 437.

¹⁰⁴ KAMMENHUBER, *Hdb.*, 438.

¹⁰⁵ EHS, 144, 147; HW, 327; KAMMENHUBER, *AVO*, 201 et *passim*.

¹⁰⁶ EHS, 143 s., 147; HW Erg., 2, 37; KAMMENHUBER, *AVO*, 208 s., pas d'étymologie satisfaisante.

¹⁰⁷ EHS, 142, 147, KAMMENHUBER, *AVO*, 195 et *passim*; bibliogr. dans MAYRHOFER, *IIV*.

¹⁰⁸ EHS, 144; HW, 327; KAMMENHUBER, *AVO*, 205 s. et *passim*.

¹⁰⁹ EHS, 144, avec influence du hourrite šitta, šinta « sept »; HW, 327; HW Erg., 2, 38; *AVO*, 204 s. et *passim*.

¹¹⁰ HW, 211; KAMMENHUBER, *AVO*, 184 s., 188-189, avec renvoi et critique de EHS, 144, en face de lat. tepor, -ōris, le hitt. (et louv.) tapašša- ne doit pas être considéré comme emprunté au sanscrit tāpas- mais remonte tout simplement à i.e. *tepos-.

¹¹¹ EHS, 145; HW, 248, 327; KAMMENHUBER, *AVO*, 207 s., d'étymologie douteuse, par conséquent d'aucun secours.

probablement l'influence du hourrite *šitta*, *šinta*, il ne subsiste qu'un seul exemple d'application de la règle examinée (*Našattiyanna*) contre deux contre-exemples (*Našattiyanna* et *aikawartanna*).

Mots empruntés au hourrite :

Les Hourrites ont exercé une forte influence sur les Hittites, la chose est manifeste dans beaucoup de secteurs et on en trouve des traces dans le lexique hittite¹¹². Comme on le sait, le hourrite, écrit en caractères cunéiformes, distinguait les consonnes « sonores » et « sourdes », que l'on trouve dans les textes hourrites alphabétiques, en utilisant pour les premières une graphie simple et pour les secondes une graphie double. La règle de Sturtevant examinée ici pour le hittite était d'application continue pour le hourrite¹¹³.

Voici la liste des mots probablement d'origine hourrite trouvés dans les textes hittites :

*allaššiyas*¹¹⁴

ambašši-, cf. hourr. *ambašši*-¹¹⁵

anāhi-

antaki-

api-

NINDA *harzazu(ta)*-¹¹⁶

hazziwi-¹¹⁷

hazzizzi/u- de *hazzizzi*-¹¹⁸

hirihi-¹¹⁹

hiri(n)dukarr- et *hirendukarr*-, *hirundukarr*-¹²⁰

DUG *hupurni*-, de *ha/ubur*¹²¹

GIŠ *irimpi*-, GIŠ *irip(p)i*-¹²²

LÚ *ittaranni*-, cf. *itt*-¹²³

¹¹² FRIEDRICH, *Hdb.*, 22.23.

¹¹³ FRIEDRICH, *Hdb.*, 11.

¹¹⁴ *HW Erg.*, 2.7.

¹¹⁵ *HW*, 20.

¹¹⁶ *HW*, 61.

¹¹⁷ *HW*, 67.

¹¹⁸ *HW*, 68.

¹¹⁹ *HW*, 340.

¹²⁰ *HW*, 340.

¹²¹ *HW*, 76.

¹²² *HW*, 84.

¹²³ *HW Erg.*, 2.14.

(UTÚL) *gangati* (SAR)¹²⁴

É *garupaḫi*-, cf. hourr. *karubi*¹²⁵

kurpiši-, cf. hourr. *gurpiši*¹²⁶

man(n)inni-, cf. hourr. *maninnu*- (?)¹²⁷

nakkuṣaḫi-¹²⁸

nakkušši-, cf. hourr. *nakk*¹²⁹

namulli-, cf. hourr. *nammallu*¹³⁰

nipašuri-¹³¹

GIŠ *papu*-, cf. hourr. *papunnašena*¹³²

puḫugari-, cf. hourr. *puḫugari*-¹³³

šeḫelli-, généralement avec -ll-, mais aussi *šihiliyaš*, cf. hourr. *šeḫeli*-¹³⁴

šeḫelliški-, cf. hourr. *šeḫeli*-¹³⁵

(É) *šinapši*-, cf. hourr. *šinapši*-¹³⁶

šentaḫi-¹³⁷

(LÚ) *taz(z)e/il(l)i*-¹³⁸

tuhalzi-¹³⁹

dupšaḫi-¹⁴⁰

uzuḫri-¹⁴¹

zinzapu-¹⁴²

zizzaḫi- ou *zizzuḫi*-, cf. hourr. *zuzuḫi*-¹⁴³

Ú *zuḫri*-, cf. *uzuḫri*-

¹²⁴ *HW*, 98.

¹²⁵ *HW Erg.*, 2.15.

¹²⁶ *HW*, 118.

¹²⁷ *HW*, 135.

¹²⁸ *HW*, 148.

¹²⁹ *HW*, 148; *HW Erg.*, 2.18.

¹³⁰ *HW Erg.*, 1.14.

¹³¹ *HW Erg.*, 1.15.

¹³² *HW Erg.*, 2.19.

¹³³ *HW*, 172.

¹³⁴ *HW*, 189.

¹³⁵ *HW*, 189.

¹³⁶ *HW*, 193.

¹³⁷ *HW Erg.*, 1.18. Sur ce mot, cf. aussi A. GOETZE, dans *JCS*, 22 (1968), 21.

¹³⁸ *HW*, 219.

¹³⁹ *HW*, 226.

¹⁴⁰ *HW*, 229.

¹⁴¹ *HW*, 240.

¹⁴² *HW Erg.*, 2.28.

¹⁴³ *HW Erg.*, 3.38.

La règle de Sturtevant semble donc respectée dans la très grande majorité des cas pour toutes les catégories de phonèmes et pas seulement pour les occlusives. On relève principalement trois exceptions : *maninni-*, peut aussi être écrit *manninni-*, *namulli-* avec un seul *-m-* et *zizzahi-* ou *zizzuhi-* avec la géminée *-zz-*. Dans ce dernier cas, il s'agit sans doute d'un phénomène dû au hittite ¹⁴⁴.

Mots empruntés à une langue anatolienne :

upati-, du cappad. *upatinna*, cf. ougar. *úbdy* ¹⁴⁵

zapzagai-, *zapzaki-*, *zapziki-*, cf. ougar. *spsg* ¹⁴⁶

URUDU *kullupi-*, cf. cappad. *kulupinnu-* ¹⁴⁷

kakkapa-, cf. akkad. *kakkabānu* et gr. *κακκάβη* ¹⁴⁸.

Dans ces quelques mots la règle de Sturtevant est constamment respectée (six cas d'application)

En résumé, on peut affirmer que la règle de Sturtevant fonctionne presque sans exception en ce qui concerne les emprunts du hittite à d'autres langues anciennes. La seule difficulté qui subsiste concerne les emprunts au vieil-indien au sujet desquels on ne constate pas qu'ils sont en conformité avec la loi examinée. Bien entendu, les contre-exemples étant peu nombreux et les mots dans lesquels ils apparaissent d'utilisation peu fréquente, on pourrait admettre qu'il s'agit d'erreurs. Mais le fait que ces exemples, même peu nombreux, concernent principalement et très clairement une langue — le vieil indien — nous semble propre à éliminer une telle hypothèse.

Dès lors, l'hypothèse la plus simple consiste à considérer que les formes hittites empruntées au vieil-indien aient été empruntées par l'intermédiaire d'une autre langue (le hourrite en l'occurrence) responsable de la mauvaise transposition à partir de la langue source.

3.5. *Les survivances d'époque hellénistique et romaine*

On trouvera les survivances hittites d'époque hellénistique et romaine commodément rassemblées dans quelques ouvrages récents :

¹⁴⁴ Cf. *infra*, p. 120 s.

¹⁴⁵ HW, 235; HW Erg., 1.22; A. GOETZE dans JCS, 22 (1968), 22.

¹⁴⁶ HW, 260.

¹⁴⁷ HW Erg., 1.10.

¹⁴⁸ HW, 342 et FRISK, s.v.

NEUMANN, G., *Untersuch.*, ZGUSTA, et dans l'ouvrage toujours utile bien qu'ancien (il vient d'être réimprimé) de SUNDWALL.

A cela on ajoutera un article de PISANI, V., *Relitti « indomediterranei » e rapporti greco-anatoli*, dans AION-L, 7 (1966), 41-51 et maintenant dans PISANI, V., *Lingue e culture*, Brescia, 1969, 191-192; GINDIN, L.A., *Dagrečesko-maloazijskie leksiko-onomatičeskie otnošenija*, dans *Etimologia 1965* (1967), 211-228 où à l'occasion d'une étude de *Luk(a/i)-* et de *Ḫastal(i)-* beaucoup de problèmes de comparaison avec des formes survivantes sont examinés; GUSMANI, P., *Isoglosse lessicali greco-ittite*, dans *Studi linguistici in onore di Vittore Pisani*, Brescia, 1969, I, 501-514. On trouvera également des indications dans GINDIN, L.A., *Jazyk drevnejšego naselenija jugobalkanskogo poluostrova. Fragment indoeuropejskogo onomastiki*, Moscou, 1967, 198 pp.

Sur les survivances en arménien, cf. DŽAUKJAN, G.B., *Xetto-luvijskie elementy v armjanskij leksike*, dans *Vestnik erev. un. ta*, 1967.2, 111-124 (en armén. avec résumé russe).

Voici les formes présentant un intérêt du point de vue de la règle de Sturtevant :

ἄττειν, à l'acc., cf. *atta-*, NEUMANN, G., *Untersuch.*, 36 s., 104.

Γέλλω, cf. *kallar*, NEUMANN, G., *Id.*, 62-63

γυντάριον, cf. *kuntarra-*, NEUMANN, G., *Id.*, 66-67

tapisana-, gr. *δέπας*, GUSMANI, 509, PISANI, 194 s.

τιγγόυν < **ting*- < nés. *nink-*, NEUMANN, G., *Id.*, 33-34

zippulae, cf. *zippulani-*, -*ašši-*, -*ašni-*, NEUMANN, G., *Id.*, 87 s., 104

ἴτριον, cf. *iduri-*, NEUMANN, G., *Id.*, 84-85

κακκάβη, cf. *kakkapa-*, NEUMANN, G., *Id.*, 60-61, 104

κόμματα, cf. *kammara-* et le toponyme *Kumanni*, NEUMANN, G., *Id.*, 31-32

κορκόρας, cf. *kallikalli-*, NEUMANN, G., *Id.*, 42, 105

κούταρον, cf. *kudur*, NEUMANN, G., *Id.*, 90-105

κύπελλον, *ḫuppar-*, GUSMANI, 509

λάγυνος, *laḫanni-*, GUSMANI, 508

lyd. *nid.*, cf. *nit-*, NEUMANN, G., *Id.*, 73-74, 105

πατάρα, cf. *pattar-*, NEUMANN, G., *Id.*, 56 s., 104

πλίκιον, cf. *NINDA punikki-*, NEUMANN, G., *Id.*, 28-29, 104

σπαταλός, cf. **išpatalla-* de *išpāi-* + suff. *-talla-*, NEUMANN, G., *Id.*, 88-89

Tamiras et *Ταμυράδαι*, cf. *dammara-*, NEUMANN, G., *Id.*, 36-37

τουξο, cf. *tuhš-* et *tuhhuesšar*, NEUMANN, G., *Id.*, 54-55

lyc. *tukedri*, cf. **tuekkatar* de *tuekka-* + suff. *-tar*, NEUMANN, G., *Id.*, 55 s., 104

κίστη, *kistu*, GUSMANI, 508

κίανος, *kuwanna-*, GUSMANI, 509

πάρδαλις, *parsana-*, GUSMANI, 509

3.6. L'onomastique

Les noms propres peuvent nous donner des indications utiles pour les problèmes de graphie examinés ici. On dispose actuellement d'un excellent ouvrage sur l'anthroponymie hittite ¹⁴⁹ qui nous dispensera de longues recherches et nous fournira les matériaux nécessaires.

Dans la liste de noms établie par LAROCHE, on fera abstraction des attestations cappadociennes, akkadiennes, assyriennes et hittites hiéroglyphiques. Plus précisément, on ne retiendra pour examen que les noms propres apparaissant dans des textes hittites cunéiformes ¹⁵⁰.

Dans l'ensemble, on peut dire que les graphies des noms propres manifestent une assez grande continuité. En règle générale, on trouve dans les diverses attestations d'un même nom soit toujours la graphie double, soit toujours la graphie simple. Statistiquement, on ne peut dire que le choix entre graphie simple et graphie double soit laissé au hasard : il doit être régi par des règles. Ainsi, on a toujours, avec la graphie double *-zz-* : ^m *Kán-tu-uz-zi-li* ; à l'inverse toujours avec la graphie simple de la dentale ^m *Am-mi-ya-tal-la*.

Cependant, on constate, dans plusieurs noms propres, des hésitations entre la graphie simple et la graphie double sur un total de plus de mille noms propres pouvant être testés (sont exclus de ce nombre les noms propres qui n'apparaissent qu'une fois dans les textes hittites).

Voici les formes classées d'après la variable (les numéros renvoient à la liste de LAROCHE) :

k/kk : 272, 1427
l/l : 25, 98, 821, 916, 1472

¹⁴⁹ E. LAROCHE, *Les noms des Hittites*, Paris, 1966.

¹⁵⁰ Cette façon de faire se justifie tout d'abord parce que seuls les noms propres des textes hittites cunéiformes nous intéressent ici pour l'examen de la règle de Sturtevant et ensuite du fait que les noms propres des textes cappadociens, akkadiens, etc., sont transcrits en application d'autres principes graphiques, par exemple notation simple généralisée dans les noms propres cappadociens, etc.

m/mm : 821, 983, 1185
n/nn : 31, 62, 747, 862
p/pp : 1156
r/rr : 1039
š/šš : 758, 985
t/tt : 46, 245, 465, 657, 729, 837, 958, 1026, 1329, 1390
z/zz : 422, 714, 1541, 1588

La question que l'on se pose immédiatement est de savoir dans quelle mesure ces noms propres représentent des graphies doubles pour graphies simples ou l'inverse. Pour y répondre, il faut nécessairement analyser chacun de ces noms propres pour en retrouver — chaque fois que cela est possible — les composantes.

Reprenons donc chacun de ces noms propres et analysons-les :

k(k) :

272 : ^m *Ha-ni(-ik)-ku-* DINGIR¹⁵¹ : de URU *Hanikku* (= hitt. *Ankuwa*), ethn. hatti ¹⁵¹.

1427 : ^m *Up-pa(-ak)-ki-li-* : ethn. hatti en *-ili* ¹⁵², ou hourr. *kili* « être en bon état » (?) ¹⁵³.

l(l) :

25 : ^m *A-la-an-ta(-al)-li* ¹⁵⁴.

98 : ^m *A-pa(l)-lu-* : de formation douteuse.

821 : ^m *Mu(-um)-mu(-ul)-la-an-ti* : avec le suffixe *-anti* ¹⁵⁵.

916 : ^m *Pal-le(-el)-li-* : peut-être hourr. *pal-*, cf. *Palliya*, *Pal-Tešub*, *Recueil*, n° 500.

1472 : ^t *Wa(-al)-la-an-ni* : *Recueil*, n° 801. Cf. capp. ^t *Walarwala* ¹⁵⁶ et *Walivali* ¹⁵⁷, cf. hitt. *walliwalli-* « violent » + suff. *-anni-* ¹⁵⁸.

¹⁵¹ E. LAROCHE, *NDH*, 250, 268.

¹⁵² *NDH*, 250, 318.

¹⁵³ *NDH*, 352.

¹⁵⁴ E. LAROCHE, *NDH*, 26, n° 25 : « Si *Alaltalli* et *Alantalli* n° 1 sont bien un seul et même personnage (ainsi GÜTERBOCK dans *JCS*, 10, 122), *Alantalli* résulterait d'une dissimilation de *Alal-talli*, nom d'agent en *-talli* de *alal-alel* « fleur ».

¹⁵⁵ *NDH*, 329, cf. capp. *Mumulanim*, *Recueil*, n° 435.

¹⁵⁶ HROZNY, *AHDO*, I, 88, 1.18.23, etc.

¹⁵⁷ *IAV*, 7.18 et p. 29.

¹⁵⁸ *NDH*, 331 et n. 30.

m(m) :

- 821 : ^m *Mu(-um)-mu(-ul)-la-an-ti-* : cf. ci-dessus
 983 : ^m *Pi-ya(-am)-mu* : cf. les n^{os} 980, 981, 982, 986, 967, 988 ¹⁵⁹.
 Peut-être de *Piyamuwa*, ou participe comme dans *Piya-matarawa* analyse en *Piyama* et ^a*Tarawa* ¹⁶⁰.
 1185 : ^m *Šu-up-pi-lu-li(m)-ma* : de *Suppiluliyā*, nom de rivière ¹⁶¹, ethnique de par sa forme ¹⁶². La suffixe final se présente de différentes façons : *-umna-*, *-umma-*, *-uma-*, etc. ¹⁶². D'ailleurs le signe peut aussi se lire *li* à côté de *lim*.

n(n) :

- 31 : ^m *A-li-iḫ-ḫa/i(-an)-ni-* ¹⁶⁴ : soit suffixe *-(a)n**ni-* de diminutifs ¹⁶⁵, soit suffixe *-ni(a)* comme dans les théophores. Puisqu'il s'agit de deux personnes différentes, peut-être vaudrait-il mieux dissocier ces deux noms ¹⁶⁶. Peut-être hourr. *ali* ¹⁶⁷ + *ḫan* + *ni*.
 62 : ^f *An-na(-an)-na* : de *anna-* « mère », forme à redoublement de *Anna* ou *Ana*, mots enfantins (les deux existent) ¹⁶⁸ ou simplement élargissement *-(n)na-* ¹⁶⁹.
 747 : ^m *Ma-an-ni(-in)-ni* ¹⁷⁰, cf. hitt. *manninni*, « sorte de collier », qui apparaît sous la forme *maninnu* à El Amarna et à Qatna. Comme non commun, on a *man(n)inni-* ¹⁷¹.
 862 : ^m *Na-a(n)-ni-ya-* : louv. *nani/a* : *-ya-*, faux suffixe ¹⁷², simplement un élargissement en *-a-* sur thème *Nani*, « frère ». Dans les textes louvites on ne trouve que *nani-* avec un *-n-* ¹⁷³. Sur l'analyse de ce nom propre, cf. *NDA*, 241, 326.

¹⁵⁹ *NDH*, 317 s.¹⁶⁰ Cf. ^a*Tarawa*, *KUB*, IX, 28.I.8.III.3.¹⁶¹ Références dans *NDH*, 278.¹⁶² *Idem*, 283.¹⁶³ *Idem*, 255 s.¹⁶⁴ *NDH*, 286, 331.¹⁶⁵ *NDH*, 331 et n. 30.¹⁶⁶ Cf. d'ailleurs *Recueil*, n^{os} 18 et 19.¹⁶⁷ Cf. les n^{os} 32 à 36 de *NDH*, et par exemple *Aliziti*.¹⁶⁸ *NDH*, 241.¹⁶⁹ *NDH*, 330.¹⁷⁰ *NDH*, 244, 340.¹⁷¹ Pour SOMMER, *HuH*, 94, mot hourr., d'après *HW Erg*, 2, 17, v. ind. *mani-* + suff. hourr. *-(n)ni-*.¹⁷² *NDH*, 244 s.¹⁷³ *DLL*, 73 s.v.*p(p)* :

- 1156 : ^m *Ši(-ip)-pa-LÜ-* : du toponyme anatolien de site inconnu *Sippa* ¹⁷⁴.

r(r) :

- 1039 : ^m *Pi-iz-zu-mu(-ur)-ri-* : cf. ^f *Pizzurra* ¹⁷⁵, d'où l'on dégage un élément *Pizzu* suivi peut-être de hitt. *muri-*, « raisin » ¹⁷⁶, avec graphie simple.

š(š) :

- 758 : ^m *Ma-ra-(aš)-ša-an-da-* : avec la finale d'onomastique *-anta-* ¹⁷⁶, comparé à *Marassa*, *Marassalli* et ^f*Marassawiya*, il se dégage un élément *Marassa* toponyme de situation inconnue ¹⁷⁸ et aussi nom du Kizil Irmak : *Marassanda* = *İD.SA*₅.
 985 : ^m *Pi(-ya-aš)-ši-li* : De même que *Piyapili*, *Pi(ya)ššili* est sans doute un ethnique en *-ili* ¹⁷⁹ bâti sur ^{*}*Pi(ya)šši*, cf. *URÛPisa* ¹⁸⁰ sur le même type que *Haittili* sur *URÛHaitta*.

t(t) :

- 46 : ^f *Am-ma(-at)-tal-la* : suffixe *-talla-* sur thème féminin *Am-ma-* ¹⁸¹.
 245 : ^m *Ha-i(t)-ti-li-* : suffixe *-ili-* sur *URÛHaitta* ¹⁸².
 465 : ^m *I-ri(-it)-ti-ya-* : sur *iri*, cf. *Iriya*, *Iriyaya*, *Iriyatti*, suffixe hypocoristique *-(i)ya-* ¹⁸³, nom hourrite.
 657 : ^m *Ku(-ut)-tu-pi-ya-* : peut-être avec *piya-* sur *Kuttu-* (?), cf. *Kuttuwa* ¹⁸⁴ et *Kuduwa* à Alalah ¹⁸⁵.

¹⁷⁴ *NDH*, 273.¹⁷⁵ *Recueil*, n^o 577.¹⁷⁶ *HW*, 145.¹⁷⁷ *NDH*, 273, 277, 329.¹⁷⁸ *NDH*, 273.¹⁷⁹ *NDH*, 250, 318.¹⁸⁰ *NDH*, 298.¹⁸¹ *NDH*, 286, 329.¹⁸² *NDH*, 250, 268.¹⁸³ *NDH*, 349.¹⁸⁴ *NDH*, 318, (« *Kuttūpiya* est obscur ») analyse malgré tout (cf. le trait d'union) en *kuttu* et *piya*.¹⁸⁵ *AT*, 131, 60.

- 729 : ^f*Ma-al-li(-id)-du-un-na* : Nom propre à élargissement *-na-* sur hitt./louv. *maliddu-*, « sucré, doux » ¹⁸⁶.
- 837 : *Mu-wa(-at)-ta-al-li* et variantes sur le toponyme *Mu(wa)ti* ¹⁸⁷ ou hitt./louv. *muwatalla/i-*, « vigoureux » ¹⁸⁸, ou nom d'action en *-at-* du verbe *muwai-* ¹⁸⁹.
- 985 : ^m*Pa/Pád-du-ut-ti-* : avec la finale d'onomastique *-(t)ti-* ¹⁹⁰. Cf. d'autre part ^m*Pa-a-ta* ¹⁹¹ et aussi s.v. *pata* ¹⁹² : *Ba-ta-taš-ši* interprété comme kassite (?) à cause de la finale *-tašši-*, ou s.v. *patt* ¹⁹³ : *Ba-at-ta*, *Pa-at-ta*, etc.
- 1026 : ^m*Pi(-it)-tág-ga-tal-li-* avec le suffixe hittite et louvite *-talli-* ¹⁹⁴. Si l'on compare à (^f)*Pi-ta-ga-at-ti-e-ni*, *Pud.I.58'*, où l'on dégage un élément *teni* ¹⁹⁵, il subsiste des deux côtés un élément *Pit(t)ag(g)a-*
- 1329 : ^m*Te-me(-et)-ti-* : avec la finale d'onomastique *-(t)ti* ¹⁹⁶. Cf. d'une part ^m*Te-me-et-ti-e-ni* ¹⁹⁷, qui en dérive, et, pour la finale :

— avec *-ti-* :

Armati en face de *Arma*

^f*Pitati* en face de *Pitta*

— avec *-tti-* :

^f*Anniti-* en face de ^f*Anni-*

Paskuwatti- en face de ^f*Paskuwa-*, etc.

Pour la base du nom, cf. encore ^m*Ta-me-ti-* regroupé avec *Temet(t)i* ¹⁹⁸.

¹⁸⁶ NDH, 330.

¹⁸⁷ NDH, 277.

¹⁸⁸ NDH, 336.

¹⁸⁹ Sur ce nom propre et sur l'élément *muwa-* cf. la longue discussion dans NDH, 323; cf. aussi pp. 260, 285.

¹⁹⁰ NDH, 287, 332.

¹⁹¹ KUB, XXVI.62.IV.40.

¹⁹² PURVES, NPN, 243.

¹⁹³ Idem, 244.

¹⁹⁴ NDH, 286, 329.

¹⁹⁵ Cf. *Ak-ku-te-ni*, ^f*Ha-lu-te-ni*, etc. PURVES, NPN, 264.

¹⁹⁶ NDH, 287, 332.

¹⁹⁷ KUB, XXXI. 50. 10.

¹⁹⁸ Dans NDH, n° 1329 mais pas dans le *Recueil* (n° 669 et 709) et le nom propre *Da-me* à Nuzi (NPN, 262 s.v. *tam*).

¹⁹⁹ NDH, 240-241.

- 1390 : ^m*Du(-ud)-du* et variantes, noms à redoublement ¹⁹⁹, sans doute de hourr. *tad-*, « aimer » ²⁰⁰.

z(z) :

- 422 : ^m*Hu(-uz)-zi-ya-*, théophore de *Huzzi*, dieu hattite ou hourrite (?) ²⁰¹ avec la finale *-ya* ²⁰².

- 714 : ^m*Ma-aḥ-ḥu(-uz)-zi-*, avec la finale d'onomastique *-zzi* ou *-zi*, dans les noms propres cappadociens : *Maḥusi* ²⁰³.

- 1541 : ^m*Za(-az)-zu-wa* : avec la finale *-wa-* ²⁰⁴ sur une base *za(z)zu*, cf. *Za-a-za* à Nuzi ²⁰⁵.

- 1588 : ^m*Zu(-uz)-zu-* : cf. à Nuzi *zu-zu*, *zu-ú-zu* et *zu-zu-ya* ²⁰⁶.

Il nous suffit à présent de reprendre les noms propres dont l'interprétation, ne fût-ce que partielle, par le hittite, permettrait de tirer une règle d'interprétation.

En voici la liste :

hitt. :

- 25 ^m*A-la-an-ta(-al)-li* : suffixe *-talli*

- 1472 ^f*Wa(-al)-la-an-ni* : hitt. *walliwalli-*

- 1185 ^m*Šu-up-pi-lu-li(m)-ma* : signe ambivalent (*lim/li*); le suffixe final se présente sous diverses variantes.

- 1039 ^m*Pi-iz-zu-mu(-ur)-ri* : peut-être hitt. *muri*, « raisin » (?)

- 46 ^f*Am-ma(-at)-tal-la-* : suffixe *-talla-*

- 729 ^f*Ma-al-li(-id)-du-un-na* : sur *maliddu-* (cf. plus haut sur ce mot)

- 837 *Mu-wa(-at)-ta-al-li* : si ce nom provient bien de *muwatalla/i-*.

De ces noms propres, seuls les n°s 25, 46 et 729 sont suffisamment clairs pour nous aider ici. Les deux premiers contiennent le suffixe *-talli-*, sur lequel on se reportera au chapitre trois, et le dernier le mot *maliddu-* que l'on a déjà étudié plus haut.

Que conclure des éléments que nous apporte l'onomastique? Le pourcentage des noms propres présentant une hésitation entre graphie

²⁰⁰ Cf. à Nuzi NPN, 263 s.v. *tat-* et *tatt-*, NDH, 353.

²⁰¹ NDH, 288 et n. 22 et 294.

²⁰² NDH, 245 et 349.

²⁰³ NDH, 333, et *Recueil*, 369.

²⁰⁴ NDH, 246, 313, cf. *zuzuwa*, capp. face à *zuzzu*.

²⁰⁵ NPN, 277, s.v. *zaz*.

²⁰⁶ NPN, 279, s.v. *zuzu*.

double et graphie simple, par rapport au total des noms propres pouvant être testés, n'est pas significatif sur le plan statistique. Comment interpréter ces quelques graphies hésitantes? Puisque leur analyse ne peut être faite en toute sécurité et que plusieurs admettent deux ou plusieurs explications différentes, on se trouve devant le choix suivant : ou bien négliger les quelques exceptions, ou les intégrer en supposant, pure hypothèse de travail, qu'il s'agit dans tous les cas de graphies doubles pour des graphies simples telles que celles que l'on a analysées plus haut (cf. § 3.2).

Une autre méthode d'analyse des graphies hésitantes se base sur la probabilité des erreurs pour chaque graphème envisagé. En supposant que chaque phonème consonantique ait eu approximativement la même fréquence d'utilisation ²⁰⁷, on devrait s'attendre à trouver le même nombre d'hésitations pour chaque catégorie de cas. Or, voici les résultats auxquels on aboutit :

p	1	l	5	r	1
t	10	m	3	s	2
k	2	n	4	z	4

Comme on ne voit pas *a priori* pourquoi il y aurait eu plus d'erreurs de graphie en ce qui concerne la notation d'un quelconque de ces phonèmes et qu'au contraire, on doit plutôt envisager un taux d'erreurs de graphies identique dans chaque cas, il en résulte qu'il faut considérer les divergences de fréquence, pour ne prendre que les cas les plus évidents, entre *t* d'une part et *p* et *k* de l'autre comme probablement significatives du point de vue de l'analyse phonologique.

3.7. La situation à l'initiale et à la finale

Théoriquement le règle de Sturtevant ne pouvait être appliquée qu'en position intervocalique puisque le système cunéiforme utilisé ne permettait pas de noter deux consonnes successives sans qu'elles soient appuyées d'une voyelle de part et d'autre, soit selon le schéma : ...v+c/c+v... s'opposant à ...v/c+v... (ou éventuellement ...v+c/v...).

²⁰⁷ On sait que ce n'est pas exactement le cas, mais les différences de fréquence constatables entre les phonèmes consonantiques du nésite ne modifient pas essentiellement la suite de l'exposé.

En syllabe intérieure, la notation complète d'une consonne entravée était toutefois possible par l'artifice d'un glide, ainsi ...vc¹c²v... pouvait être rendu par ...vc¹ + glide + c²v..., où c¹ comme c² pouvaient être notées en conformité avec la règle de Sturtevant grâce à l'introduction dans la graphie d'un glide. Certains contrastes sont frappants. Ainsi, B.ČOP a remarqué que « dans les itératifs anciens, on s'attend à une forme à suffixe -š*k*- sans qu'une voyelle fût prononcée entre la finale du thème verbal et le suffixe, cf. z(i)*kk*-, « commencer » de *dā* » etc. ²⁰⁸. L'auteur constate alors un assourdissement d'une finale sonore (ou son allongement si l'on suppose un système de consonnes longues opposées à des consonnes brèves) devant le suffixe -š*k*- d'où des contrastes entre les itératifs anciens avec finale du radical notée longue et les itératifs récents bâtis avec suffixe -š*k*- obtenu par fausse coupe et permettant le maintien du phonème final du radical, ainsi *hukkiš*k face à *hukkiš*k- ²⁰⁹.

Par contre, la situation est apparemment inextricable tant à l'initiale absolue qu'à la finale absolue où aucun artifice n'existait dans le système graphique pour noter ce que rendait à l'intervocalique l'opposition des graphies doubles et des graphies simples.

Pourtant, les survivances d'époques hellénistique et romaine nous prouvent que les graphies anciennes ne reflétaient pas la réalité dans leur ambiguïté.

C'est ainsi que l'on trouve avec une sourde à l'initiale πέρρη ²¹⁰, κόνδω ²¹¹, πλίκιον ²¹², etc., ou avec une sonore Δερβη en face du nésite *taru* ²¹³, etc.

La distinction rendue dans les graphies alphabétiques récentes par l'opposition de sonorité montre bien que l'opposition phonologique notée par l'opposition de consonnes doubles/ consonnes simples n'était pas neutralisée à l'initiale ou à la finale. En effet, faute de pouvoir recourir à ces témoignages univoques et récents, on aurait aussi bien pu admettre une neutralisation de cette opposition dans les positions décrites.

Il existe toutefois certaines indications qui, à l'intérieur des graphies

²⁰⁸ *Notes d'étymologie et de grammaire hittite*, dans *RHA*, 57 (1955), 67.

²⁰⁹ Aux exemples de B. ČOP, on ajoutera encore *šap(iyai)*- face à l'itératif *šappeš*k-.

²¹⁰ NEUMANN, G. *Untersuch.*, 105.

²¹¹ *Id.*, 30.

²¹² *Id.*, 28-29

²¹³ *Id.*, 38-39.

hittites, nous permettent d'aboutir aux mêmes conclusions. On dispose de trois procédés pour élucider le caractère équivoque des graphies ailleurs qu'à l'intervocalique. En effet, l'étude des mots composés, de la phonétique de la phrase et des procédés de redoublement doit nous fournir des indications utiles.

Pour l'étude des finales, seule la phonétique de la phrase nous sera d'une certaine utilité et uniquement pour quelques formes. Ainsi, lorsque le démonstratif *apāš* est suivi de l'enclitique *-a*, le sandhi externe nous permet théoriquement de connaître la nature de la consonne finale. En effet, on trouve généralement une sifflante double *apāšša*²¹⁴. Parfois la nature de la consonne finale n'est explicitée que grâce à un glide, ainsi **kēz+sta > *kez-sta* écrit, sans glide, *ke-e-ez-ta*, ou avec glide : *ke-e-ez-za-at-ta* ou *ke-e-ez-za-aš-ta*²¹⁵. Le procédé est courant à l'ablatif devant la conjonction *ya* qui développe alors un *i* épenthétique d'où *-iya* et avec la désinence d'ablatif *-zziya*²¹⁶. Il n'y a d'ailleurs que relativement peu de possibilités de consonnes différentes en cette position, mises à part certaines désinences.

Pour l'étude des consonnes à l'initiale, la phonétique de la phrase peut nous être de quelque secours également. Ainsi, avec l'assimilation de la dentale à la sifflante suivante, on a *ištamanaššan*, *kuššaššet*, etc., ou, sans assimilation mais avec voyelle d'appui, *kuššaniššit*. Toutefois, on rencontre également des formes avec la graphie simple à côté de formes avec la graphie double, surtout pour les formes à nasale initiale comme dans le groupe *tuzziman*²¹⁷.

Les formes à redoublement permettent également de connaître la nature de la consonne initiale, à supposer, bien entendu, que le hittite ait conservé à l'initiale les oppositions représentées à l'intérieur du mot. Comme on constate une grande régularité dans la graphie de l'élément redoublé, on est amené à poser soit un maintien des oppositions internes à l'initiale également, soit que l'opposition ait été neutralisée à l'initiale mais qu'une consonne initiale devenue intérieure par le redoublement ait maintenu en cette position l'opposition phonologique

²¹⁴ Mais on rencontre aussi la simple *apāša*, de même que ^d *Telipinuša* avec la conjonction *-a* également.

²¹⁵ Cf. J. FRIEDRICH, *Heth. Elem.*, I², 37 § 42.

²¹⁶ *Id.*, 37 § 41.

²¹⁷ J. FRIEDRICH, *Heth. Elem.*, I², 35 § 36.

dont rend compte la règle de Sturtevant. Dans cette seconde hypothèse, il faut admettre, pour expliquer la régularité des graphies internes dans les mots à redoublement, que ce dernier est de date plus ancienne que la modification des anciennes oppositions de sonorité (en supposant que celles-ci ne se soient pas maintenues comme telles, ce qui n'est pas exclu) ou que la graphie à l'initiale ne fait que camoufler la réalité phonologique.

Voici la liste des formes à redoublement :

- ḥaḥḥal-*, HW,45, EHS,122
- ḥaḥḥaleš-*, HW.Erg.,1.3., 2.10
- ḥaḥḥaliya-*, HW,45
- ḥaḥḥari-*, HW,45
- ḥaḥḥariya-*, HW,45
- ḥaḥḥarš-*, HW,45, EHS,121, TVR,158 n. 1
- ḥaḥḥašiti-*, HW,45
- ḥaḥḥima-*, HW,45
- ḥaršiharši-*, HW,60
- ḥartuwahartuwati-*, HW,61
- ḥuḥḥupa-*, HW,71
- ḥuḥḥupal-*, HW,71, HW.Erg., 2.13, EHS, 121
- ḥuḥḥurti-* et variantes, HW.Erg.,15, GOETZE, dans JCS, 22 (1968), 19
- ḥuwahḥuwartalla-*, HW.Erg.,1.7
- kakkapa-*, HW,94, HW.Erg., 2.14, EHS,122
- kaggari-*, HW,94
- kaki-(?)*, HW,95, HW.Erg., 2.14
- kallikalli-*, HW,95, EHS,122
- gazzigazza-*, EHS,121
- [**kikki-*], EHS,120 et 515 n. 2, 569, HW,109, TVR,160 n° 25 : à rattacher au lemme *kikkiš-*
- kikkiš-*, HW,109, EHS,120, 570, TVR,121, 131 s., 138 ; 144 s ; 147
- kug(g)ul(l)a-*, HW,115, HW.Erg.,1.10, EHS,122
- kukkullaimmi-*, HW,115, EHS,122 : *kukulaimi-*
- kugulkula-*, HW,115, EHS,121
- kukupalla-*, HW.Erg.,3.20
- kukupalatar*, HW,115, GOETZE dans JCS,22 (1968), 19
- kugurniya-*, HW.Erg.,3.20, et *kugurniyaman-*, HW,115, HW.Erg.3.20
- kuggurniyawar*, HW,115

kukkurš-, HW,115, EHS,122, 569, TVR,121, 134 s., 144, aussi *kukurš-*
au participe, cf. HW,115
kukuš-, HW,115, TVR,121, 138, dans EHS,122: *kukkuš-*
kuwakuwarki-, EHS,570
pappanikni-, HW.Erg.,3.25
papparš-, HW,157, EHS,122, 570, 572, aussi *paparš-* (une fois dans
HW : 1 sg. prêt.), TVR, 138, 144
**pappaš-*, TVR,120, 139, 145
pappašāi-, HW,157, HW.Erg.,2.19, HW.Erg.,3.25
pappaššala-, HW,158, HW.Erg.,2.19
papu-, HW,158, HW.Erg.,2.19
papuwāi-, HW,158
pariparai-, EHS,120, 570, 572
pippa-, HW,169, GOETZE dans JCS,22 (1968). 20, IHMV,141
[**pipeššar*], HW,169, n'existe pas, cf. HW.Erg.,2.20
pipeda-, IHMV,141
[**pippit-*], HW,169, n'existe pas, cf. HW.Erg.,2.20
pupu-, HW,173
pupulli-, HW,173, HW.Erg.,2.21, EHS,120 et 122, cf. *pupušša-*
puppušša(i)-, EHS,570, et non comme HW.Erg.,2.21: *pupušša-*, d'après
LAROCHE dans RHA,63 (1958), 107, repris par TVR,159 n° 9 ;
cf. aussi IHMV,143
pupuwatar, HW.Erg.,1.16
šaša-, HW,188, HW.Erg.,1.18, GOETZE dans JCS,22 (1968).21, EHS,122
šašalpatalla-, EHS,176, 570, TVR,139
šašanna-, HW,188
[šašant- et šaššanu- de šeš-]
šaššumāi-, HW.Erg.,1.18
šeš-, HW,191, HW.Erg.,2.23
šeša-, HW.Erg.,3.28
šešan(n)a-, HW,191
šeššar-, HW,191
šeššar-, EHS,572
šešariya-, HW,191
šešarul-, HW,191
šešatar-, HW.Erg.,3.28
šešši-, HW,191
šeššur-, HW.Erg.,3.49, GOETZE dans JCS,22 (1968), 21
šišša-, HW,194, EHS,572, TVR,121, 159, IHMV,156

šišai-, HW,194
šišiya-, EHS,570, 572
šišiyama-, HW,194, HW.Erg.,2.23
šiššura-, HW,194
šiššuriya-, HW,194, HW.Erg.,3.29
šurašura-, HW,199, HW.Erg.,3.30, EHS,122, GOETZE dans JCS,22
(1968), 21
tarpatarpa-, HW,216, HW.Erg.,1.21
tattalušk-, HW,219, EHS,122, TVR,120
tattarāi-, HW,219, EHS,122, 572, TVR,120
tatimmi-, HW.Erg.,3.33
teta(n ?)-, HW,222, HW.Erg.,2.25, HW.Erg.,3.33
tiyantiyan-, EHS,573
tittanu-, HW,225, EHS,120, 569, 572, TVR,121, GOETZE dans JCS,22
(1968), 21
tittēššai-, HW.Erg.,3.33
tittiya-, HW,225, HW.Erg.,3.33, EHS,120, 573, TVR,121, 142s., 145,
147, 152
tittiya-, « säugen », HW.Erg.,3.33
titita-, HW,225, HW.Erg.,2.25
tutametta-, HW,230
duddu I, HW,230
duddu II, HW,230
duddu III, HW,230
duddu IV, HW,230, EHS,479, 570, TVR,121
duddumeš-, HW,230
duddumi-, HW,230
duddunu-, HW,231, GOETZE dans JCS,22 (1968), 21
duddušhiyalla-, HW,231
duddupeššar, HW.Erg.,1.22
dudduwant-, HW,231
dudduwarant-, HW,231
dudduwarai-, HW,231, HW.Erg.,3.34, TVR,142
zizzaḫi-, HW,262, HW.Erg.,3.38
zizapuši-, HW,262
[zizzuḫi- = zizzaḫi-]

On compte donc sur un total de 93 formes à redoublement en nésite
seulement deux cas d'hésitation entre une graphie double et une

simple. Ce pourcentage extrêmement bas nous pousse à considérer les graphies aberrantes de ces deux formes (quelle que soit d'ailleurs la forme correcte avec graphie simple ou double) comme étant dues au hasard ou, autrement dit, comme étant très probablement des fautes de graphie. Par conséquent, il reste à considérer les autres formes comme significatives. Il faut toutefois ajouter que, la fréquence d'utilisation de chacune de ces formes étant assez basse, la probabilité du raisonnement s'en trouve diminuée d'autant.

Le tableau ci-dessous reprend les données de manière numérique :

	graphies simples	graphies doubles	graphies simples et doubles
h	3	11	0
k	9	6	1
p	6	9	0
s	13	8	1
t	5	18	0
z	1	2	0
	37	54	2
		93	

Étant donné qu'on peut s'attendre *a priori* à ce que la fréquence des sourdes ou des longues soit sensiblement plus élevée que celle des sonores ou des brèves, on considèrera donc la différence de fréquence entre les graphies simples et les graphies doubles comme exprimant cette tendance générale mise en lumière par ZIFF.

L'examen des rares mots composés qu'a conservés ou créés le hittite nous amène à formuler des conclusions semblables, à savoir qu'à l'initiale de mot les oppositions phonologiques mises en valeur par la règle de Sturtevant sont clairement maintenues, par exemple dans des formations telles que *sallakartatar* ²¹⁸.

3.8. L'opposition zz/z en hittite

On a démontré récemment ²¹⁹ que « le son qui est noté -zz- n'a pas valeur phonémique, et l'opposition zz/z n'est pas phonologiquement

²¹⁸ Sur les composés en hittite, cf. aussi H.A. HOFFNER, *Composite nouns, verbs and adjectives in Hittite*, dans *Orientalia*, 35 (1966), 377-402.

²¹⁹ N. VAN BROCK, *Sur la nature de l'opposition zz/z en hittite*, dans *BSL*, 61.1 (1966), 209-216.

fonctionnelle; zz ne peut se définir que comme un allophone de z, conditionné par un entourage vocalique particulier ²²⁰. Jusqu'ici il s'agit d'une simple constatation des faits à laquelle on ne peut que souscrire. Mais VAN BROCK poursuit : « il n'y a donc ²²¹ aucun parallélisme entre l'emploi des graphies simples et doubles pour z et pour les occlusives. Pour ces dernières, il s'agit de distinguer deux modes d'articulation dans une opposition héritée, phonologiquement pertinente. Pour z, une variation graphique semblable a été utilisée pour distinguer secondairement un allophone qui apparaît, notamment, dans un morphème d'une grande fréquence » ²²².

Or, selon la « règle de Sturtevant », l'opposition phonologique que rend l'opposition graphique simple/double, consiste sur le plan phonétique en une opposition de sonores à sourdes ou de douces à fortes ²²³. D'autre part, z et zz ne sont que des variantes combinatoires dont le choix est déterminé, on le sait depuis le travail de VAN BROCK, par la nature de la voyelle précédente. En effet, « il apparaît clairement que les variations dans la graphie de la désinence sont fonction des variations de la voyelle prédésinentielle. En d'autres termes, ces faits semblent suggérer une différence articulatoire, dans le produit d'un ancien *-ti, selon la nature de la voyelle précédente » ²²⁴.

De ces faits, VAN BROCK donne une explication peu convaincante sur le plan phonétique : « après voyelle palatale, [tsi] doit avoir subi, outre l'assimilation partielle, un certain degré de palatalisation, soit [tʃi] ou plutôt [tʃi] et c'est cette articulation [tʃ], plus complexe que [ts], qui est notée par -zz- » ²²⁵.

On voit mal comment on passe de la constatation des faits, heureusement et fort clairement mis en lumière par VAN BROCK, à la conclusion rappelée ci-dessus. En d'autres mots, il n'existe aucun argument pour expliquer pourquoi le parallélisme entre système graphique et système phonétique serait rompu dans le cas de zz/z.

²²⁰ N. VAN BROCK, *op. cit.*, 215.

²²¹ Les italiques sont de nous.

²²² N. VAN BROCK, *Loc. cit.*

²²³ Cf. par exemple H. KRONASSER, *EHS*, 12 s., § 10 s.

²²⁴ N. VAN BROCK, *Op. cit.*, 214.

²²⁵ N. VAN BROCK, *Loc. cit.*

On a en effet les correspondances suivantes :

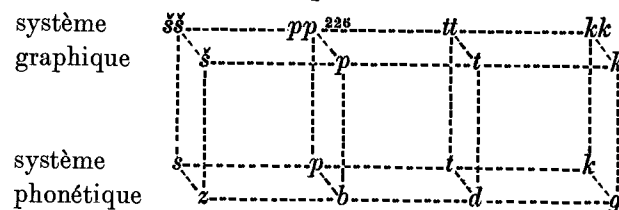


fig. 1

On s'attend dès lors à voir la figure (1) complétée comme ci-dessous :

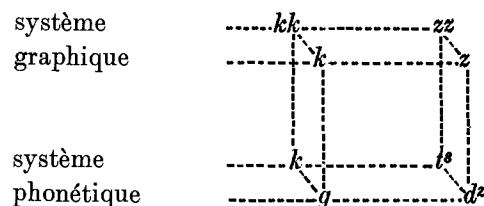


fig. 2

au lieu de quoi on nous propose :

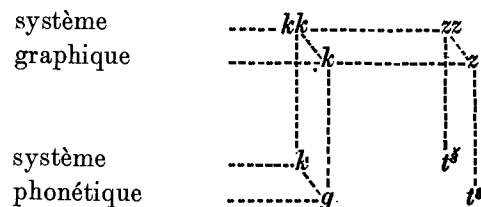


fig. 3

A priori, une explication qui s'intégrerait dans les couples d'opposition serait préférable. La figure (2) a sans doute plus de chance de correspondre à la réalité que la figure (3).

Si notre hypothèse est exacte, il faut alors justifier le choix de la

²²⁶ Ou respectivement *bb, dd, gg* (ou *qq*) et *b, d, g* (ou *q*).

variante graphique longue (consonne sourde dans le système phonétique) après voyelle palatale et celui de variante graphique brève (consonne sonore dans le système phonétique) après voyelle non-palatale. Autrement dit, y-a-t-il un lien quelconque en phonétique générale entre voyelle palatale et consonne sourde, d'une part, et entre voyelle non-palatale et consonne sourde, de l'autre ?

La phonétique générale nous apprend que plus une voyelle est fermée, plus elle est brève et inversement. Dans le cas qui nous occupe ici, on aura donc :

a : voyelle longue

e/i : voyelles brèves.

D'autre part, il existe un lien très étroit entre la longueur d'une voyelle et la sonorité de la consonne suivante. Ces faits ont été clairement mis en lumière par M. DURAND ²²⁷ et à plusieurs reprises. Ainsi, « la consonne précédée d'une voyelle longue est moins forte que celle qui est précédée d'une brève ²²⁸. De même, « si les sonores après une longue sont bien pourvues des vibrations laryngiennes normales pour leur qualité de sonores, il n'en est pas de même des mêmes consonnes placées après des brèves : dans ce cas, elles ont tendance à perdre, partiellement ou totalement, leurs vibrations laryngiennes, c'est-à-dire à s'assourdir » ²²⁹. Autrement dit, « à une voyelle longue correspond une consonne suivante faible et à une brève correspond une consonne suivante forte » ²³⁰.

On peut donc admettre qu'il existe un lien entre la nature de la voyelle et le choix de la graphie *zz* ou *z*, représentant non pas respectivement *[tʰ]* et *[tʰ]* mais bien *[tʰ]* et *[dʰ]*.

En résumé, en distinguant trois niveaux d'analyse : graphique, phonétique et phonologique, la situation se présente de la manière suivante :

²²⁷ M. DURAND, *Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique*, Paris, 1946.

²²⁸ M. DURAND, *Op. cit.*, 165. Et encore : « La même consonne est plus longue lorsqu'elle suit une brève que lorsqu'elle suit une longue ou une diphtongue » (*ib.*).

²²⁹ M. DURAND, *Op. cit.*, 167.

²³⁰ *Id.*, 172.

système
graphique

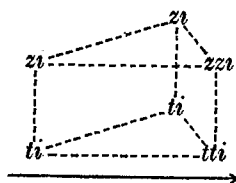
kk zz

système
phonétiquek s
g dzsystème
phonologiquek T^s
g

Enfin, l'explication proposée par VAN BROCK suppose, pour le hittite, deux étapes ou deux palatalisations successives comme ce fut le cas pour le slave et aussi pour le français. Or, jusqu'à présent on n'en a pas trouvé d'autres traces. D'autre part, tous les exemples clairs montrent qu'en hittite la palatalisation est bien plutôt régressive que progressive.

Sur le plan de la grammaire historique du hittite le problème se pose de la manière suivante : on ne peut avoir, dans des formes héritées de l'indo-européen, le groupe graphique *-tti-*. En effet, si l'on avait i.e. **-ti-*, on aurait en hitt. *-zi-* ; par conséquent, l'opposition phonologique i.e. **-ti-/d(h)i-* devrait aboutir à nés. *-zi-/ti-* (ou peut-être *-zi-/si-* dans certains cas).

D'un autre côté, on peut partir d'une application de la règle de Sturtevant dans le cadre de l'évolution particulière aboutissant à remplacer les anciennes oppositions indo-européennes par hitt. *-zi-/ti-*, des oppositions consonantiques jouant dans d'autres positions. En effet, on avait, par exemple, une opposition *za/zza* aussi bien qu'une opposition *ta/tta*. Dans cette hypothèse, l'opposition *zi/ti* aurait pu se développer respectivement en *zi/zzi* et en *ti/tti* comme sur le schéma ci-dessous :



Au contraire, dans l'hypothèse du maintien pur et simple de l'opposition binaire *zi/ti*, l'opposition graphique *ti<->tti* et *zi<->zzi* n'ayant pas de sens, pouvait être tolérée puisqu'elle ne perturbait pas la compréhension.

La régularité graphique mise en évidence par VAN BROCK pousse à admettre la première de ces deux explications.

3.9. Conclusions

A la fin de ce chapitre, il nous reste à regrouper les conclusions partielles auxquelles on avait abouti en utilisant les différentes méthodes possibles pour examiner les applications éventuelles de la règle de Sturtevant en toutes positions.

Une première remarque qui s'impose est que les oppositions entre graphies longues et graphies courtes dépassent largement le cadre des occlusives. A plusieurs reprises, en effet, différents auteurs ont fait remarquer, ainsi qu'on l'a rappelé plus haut, que des régularités graphiques pouvaient être observées en dehors des occlusives. Bien qu'on ait insisté particulièrement sur les graphies en opposition *z/zz* et *š/šš*, l'examen du lexique ou des listes de NP montre que de semblables régularités étaient observables dans toutes les catégories de phonèmes consonantiques.

L'interprétation de ce phénomène, n'est d'ailleurs pas aisée. En effet, si dans le cas des occlusives, les oppositions entre consonnes écrites longues et consonnes écrites brèves renvoient ou peuvent renvoyer à la structure phonologique de l'indo-européen dont la corrélation de sonorité se serait maintenue ou modifiée selon les interprétations, on ne trouve rien de pareil pour sous-tendre une explication des oppositions graphiques entre nasales longues et nasales brèves ou entre liquides longues et liquides brèves.

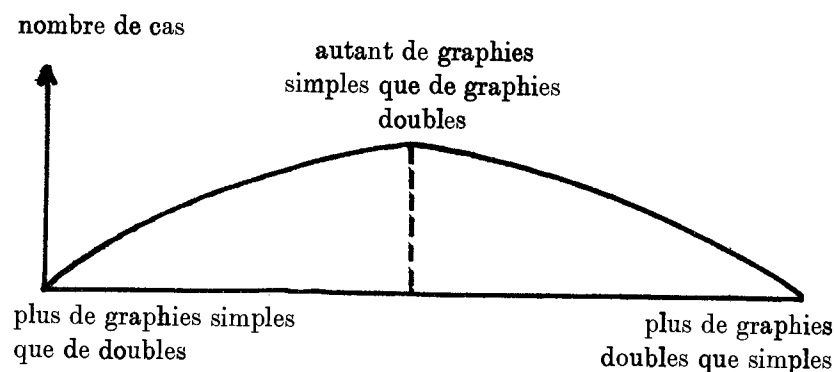
Bien entendu, puisque l'indo-européen ne permet pas d'interpréter ces oppositions, certains en conclueront qu'elles ne sont pas pertinentes en hittite. Cette appréciation équivaut à considérer les régularités observées pour cette catégorie de graphèmes comme étant dues au hasard. Or, comme elles apparaissent dans l'ensemble aussi fréquemment pour les occlusives que pour les autres catégories de phonèmes, cette attitude doit amener ses adeptes à rejeter la règle de Sturtevant quelle que soit la catégorie de phonèmes envisagée. Cette

dernière position étant peu réaliste, puisque les régularités s'observent en grand nombre, force nous est d'intégrer, bon gré mal gré, toutes les catégories de phonèmes consonantiques dans une tentative d'explication des phonèmes envisagés par la règle de Sturtevant.

D'autre part, même au sein des occlusives, le traitement n'apparaît pas comme identique d'une catégorie de phonèmes à l'autre. Ainsi, on a remarqué, à propos des variantes des NP, qu'il y avait dix fois plus d'hésitations dans les graphies au sujet des dentales qu'en ce qui concerne les occlusives bilabiales. Comme il semble qu'il n'y ait aucune raison d'admettre un plus grand pourcentage d'erreurs graphiques ou de variantes, dans le cas des occlusives dentales que dans celui des bilabiales, il faut nécessairement reporter l'explication de cet écart soit sur le hasard et considérer l'écart comme non significatif, soit sur le système phonologique du hittite à cette époque.

Une autre façon d'envisager la question, consiste à partir du fait que les phénomènes peuvent être classés en trois catégories. En effet, en éliminant les formes n'apparaissant qu'une fois, et desquelles on ne peut, par conséquent, rien tirer pour l'établissement d'une théorie, l'ensemble des formes peut être réparti entre la classe des lexèmes ou des morphèmes toujours écrits avec la consonne double celle des éléments toujours notés avec la consonne simple et celle enfin des éléments linguistiques transcrits avec consonne simple ou consonne double. Ainsi, le suffixe adjectival *-zzi-* serait dans la première catégorie de même que le verbe *aššiya-*, tandis que le suffixe *-ra-* ou l'adjectif *ašiwant-* serait dans la seconde.

Dans la troisième catégorie, les formes se distribuent du point de vue des graphies simples ou doubles suivant la courbe de Gauss. Le graphique ci-dessous illustre cette distribution.



Ainsi, à titre d'exemples, sur un tel tableau, les suffixes *-hha-*, *ššan-*, *-talli-*, *-ašši-*, *-tt-* se situeraient à droite, *-ri-*, *-ti-*, *-atar*, à gauche, tandis que le suffixe *-(k)ki-* se trouverait approximativement sur la médiane.

La difficulté théorique ne provenant évidemment pas des formes à graphie unique, il faut concentrer notre attention sur les formes à graphies hésitantes. On remarquera, en outre, que dans cette dernière catégorie, faute d'avoir des textes hittites répartis sur une longue période, il apparaît comme très difficile de distinguer des fautes graphiques éventuelles des premières manifestations de tendances phonologiques nouvelles que des textes plus récents auraient pu mettre en lumière.

Dès lors, il semble raisonnable d'admettre comme règle générale que plus une forme se rapprochera de l'axe des « x » plus il y a des chances qu'elle soit une erreur. Bien entendu, la probabilité que ce raisonnement soit valable dépend du nombre total des cas pour chaque forme envisagée. Plus ce nombre est élevé, plus le résultat sera rigoureux et inversement. Reste alors la difficulté principale, comment interpréter les formes présentes dans les textes hittites aussi fréquemment avec une graphie simple qu'avec une graphie double? A priori, on pourrait aussi bien considérer les graphies simples par rapport aux graphies doubles comme aberrantes que l'inverse. On pourrait rechercher une aide du côté de l'étymologie, mais on a vu qu'une étymologie justifiant a posteriori une théorie n'avait pas plus de valeur probante qu'une étymologie établie a priori pour infirmer une théorie. On connaît par ailleurs les faibles résultats auxquels a conduit la méthode étymologique en matière de déchiffrement des langues et on a tout lieu de croire qu'elle ne serait guère plus efficace dans cette question.

Une autre possibilité pour sortir de l'impasse, consisterait à utiliser les tables de fréquence de phonèmes établies par ZIPF pour un certain nombre de langues. En effet, comme on sait approximativement les pourcentages relatifs de chacun des phonèmes étudiés ici, il suffirait de comparer les résultats obtenus pour le hittite à ces moyennes et ensuite d'ajouter, pour chaque catégorie de phonèmes, les formes équivoques soit au nombre des graphies simples, soit au total des graphies doubles de manière à obtenir du hittite une image la plus conforme possible au modèle théorique.

Toutefois, les résultats de ZIPF n'ayant été obtenus qu'à partir

de faibles échantillons, il serait très hasardeux de les considérer comme des modèles universels.

Il subsiste encore une explication tirée des principes de l'écriture cunéiforme. L'enchaînement des signes a pu aboutir dans un certain nombre de cas, à des redoublements graphiques injustifiés du point de vue phonologique. Cette explication se heurte toutefois à des difficultés d'ordre probabiliste, car elle assimile toutes les graphies hésitantes à des graphies simples avec redoublement sporadique dû à cette particularité de l'enchaînement des signes.

Enfin, pour terminer, il faut envisager l'hypothèse que la graphie hésitante représente une certaine réalité phonologique et déduire de son existence à la déphonologisation du moins partielle, de l'opposition dont rend compte la règle de Sturtevant.

(à suivre)

TABLE DES MATIÈRES

Guy JUCQUOIS, Préface	v
Piet CORNIL et René LEBRUN, La tablette KBo XVI 98 (= 2211/c)	1
Piet CORNIL et René LEBRUN, La restauration de Nérîk (KUB XXI 8, 9 et 11 = Cat. 75)	15
Jan WEITENBERG, Einige Bemerkungen über die Ableitungen und die Flexion hethitischer -u- Stämme	31
Guy JUCQUOIS, Le système consonantique du hittite	59

*3558-3-7
5-45
CC

3558-3-7
5-45
CC